U d'/of OTTAWA
39003003483129

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mestiroirs00bg

29-12-30

BIBLIOTHÈQUE SAINT-GERMAIN

LECTURES MORALES ET LITTÉRAIRES

MES TIROIRS

PAR

MADAME DE STOLZ

PARIS

LIBRAIRIE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

ANCIENNE MAISON PUTOIS-CRETTÉ

DELHOMME ET BRIGUET, LIBRAIRES-ÉDITEURS

Successeurs de Henri Allard

13, RUE DE L'ABBAYE, 13

MES TIROIRS

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie.

BIBLIOTHÈQUE SAINT-GERMAIN
LECTURES MORALES ET LITTÉRAIRES

MES TIROIRS

PAR

Mme DE STOLZ

PARIS
LIBRAIRIE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS
ANCIENNE MAISON PUTOIS-CRETTÉ
DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS
Successeurs de Henri Allard
13, RUE DE L'ABBAYE, 13

1882
Tous droits réservés.

UNIVERSITAS

P.Q
2193
.B5M
1882

MES TIROIRS

Il pleut. C'est une de ces tristes matinées de décembre où rien n'a de charme que ce qui se fait au coin du feu, où il semble que le cœur aussi ait besoin de se chauffer. Autour de moi, je ne vois que cartons et caisses ; tout ce matériel du retour à la ville qui nous fait faire une halte forcée entre ce que nous quittons et ce que nous retrouvons. Arrière la vie de tous les jours ; pas de visites, pas de devoirs de convention : on déballe, on range, on retrouve au fond de ses armoires une foule de petits bonheurs que l'on y avait cachés, puis oubliés ; car, en ce monde, l'oubli ferme presque toujours les cachettes.

Je suis là, bien installée sur une chaise basse, devant un petit meuble à deux tiroirs, surmontés d'une tablette pour écrire et d'un rayon contenant une douzaine de

livres. Il s'agit tout simplement d'essuyer cette tablette, de mettre de l'ordre dans ces papiers et ces menus objets enfermés là en hâte, six mois auparavant. Pour une ménagère habile, c'est le travail d'un quart d'heure... Faut-il avouer ses faiblesses? Pas de plus douce jouissance dans la vie d'intérieur, que de ranger très lentement, de passer en revue ces riens qui vivent avec nous, femmes, qui ont été pour quelque chose dans les heures de notre existence. Nous les aimons ces riens; ils font partie de notre vie intime, toute composée de souvenirs.

Aujourd'hui, je veux être rude, prompte, je veux ranger en un mot, mettre, comme on dit, chaque chose à sa place. Or, c'est de la prose, et j'en veux faire, le petit plumeau en main.

M'y voilà! je commence par vider ces tiroirs pour faire deux parts de ce qui doit en sortir, et de ce qui doit y rentrer.

Voici d'abord mon bel encrier, souvenir de ma mère. Bonne mère! c'est aussi devant ce meuble à tiroirs qu'elle s'est assise tant de fois; c'est de cet encrier qu'elle s'est servie pour donner une apparence à ses pensées, et me les envoyer quand j'étais loin d'elle... Que de poussière malgré les précautions prises! Deux ou trois coups de plumeau ne suffisent pas, il faut essuyer avec soin... Elle m'écrivait des lettres si tendres, si touchantes! Elle me disait que de sa vie j'étais la meilleure part, que de ses nuits j'étais le calme, et de ses jours la

lumière. Et c'était vrai. Tout ce que dit une mère est vrai. Mère !... je n'ai compris ce mot que depuis qu'un enfant l'a dit en me regardant. Auparavant, je sentais mal sa puissance et sa douceur. La vie est hérissée d'angles qui nous blessent, l'âme y passe si près des choses que les choses la heurtent. Elle n'échappe aux aspérités qu'en s'éloignant un peu, et c'est pourquoi l'absence d'une mère donne vie dans le cœur de l'enfant à mille actes qui avaient été faits à cause de lui sans qu'il les eût appréciés. Enfant, qui pouvez encore serrer les mains de votre mère, oh ! serrez-les bien fort ! N'attendez pas que la distance vienne en aide à votre tendresse, prenez garde ! il y a une absence qui n'a pas de retour... Enfant, aimez-la, servez-la : quand elle ne sera plus à vous, vous regretterez amèrement ces petites négligences dans l'affection, ces brusqueries enfantines que son amour vous pardonnait, mais que vous ne vous pardonnerez jamais ; ces bouderies, ces réticences, ces froideurs surtout ! Oh ! le froid, c'est la mort anticipée des mères. Enfant, vous grandirez, vous ferez un foyer nouveau ; qu'à ce foyer la meilleure place soit pour votre mère. Elle aura en moins dans sa vie tout ce que vous glanerez de bonheur en dehors d'elle. Laissez-lui un peu de chaleur, à elle, qui vous a tout donné, qui s'efface au jour marqué pour que vous ayez plus d'espace, plus d'activité.

Tout ce que je sens là, l'ai-je senti pour ma mère ?

mon enfant le sentira-t-il pour moi ? Cher Paul, il voudrait peut-être jouer dans ma chambre, il y a longtemps que je ne l'ai vu. Ouvrons la porte... Petit Paul, veux-tu venir avec maman ? Il me répond qu'il aime mieux reste avec son chien. Il faut en prendre mon parti. Aussi qu'ai-je besoin de tant philosopher à propos d'un peu de poussière sur un encrier ? Il faut être à ce qu'on fait. Voyons ! les lettres à droite, les notes à gauche, les feuilles volantes en face. Tiens !... des vers que j'ai copiés... Oh ! qu'il y a longtemps ! c'était avant mon mariage. Peut-on se lasser de relire ce passage si connu de Lamartine...

« Le livre de la vie est le livre suprême
« Qu'on ne peut ni rouvrir ni fermer à son choix.
« Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois;
« Mais le feuillet fatal s'y tourne de lui-même.
« On voudrait revenir à la page où l'on aime,
« Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts. »

Quelle tristesse et quelle délicatesse !

Pourquoi donc aimé-je ce qui est triste ? On me trouve si gaie, et je suis si sujette aux fous rires ! Que de tiroirs il y a apparemment dans notre esprit ! Tout s'y place ; le gai, le triste, le doux, l'amer, sans compter l'ennuyeux qui entre par les joints !

Les vers de Lamartine en face... et si j'en trouve d'autres, je ne les lirai pas, cela perd du temps.

Qu'ai-je enveloppé, il y a six mois, dans ce double

papier ?... Un portrait de mon mari enfant ! Oh ! la bonne figure ! Le brave homme que cela devait faire ! Bon Gaétan ! s'il rentrait, il rirait de me voir essuyer vingt fois ce verre sous lequel je regarde un passé inconnu. C'est bien lui en habit de collège. Ce cher front très insouciant, parce que du latin et du grec s'y rencontrent tous les jours, et s'en vont comme ils sont venus ; le français tiendra plus de place. Oh ! le bon sourire ! Comme c'est franc ! Voilà donc ce petit monsieur qu'on préparait à devenir mon maître. Et pendant ce temps, moi je faisais des robes à ma poupée et des petits savonnages.

On sonne... Si c'était mon mari, je lui montrerais ce portrait oublié. Non, c'est le facteur qui vient m'offrir un almanach ; donnez, brave homme. Dieu, sans doute, a fait de beaux jours dans l'année qui va venir ; donnez, et prenez en échange ce qu'on appelle une étrenne, c'est-à-dire un remerciement de tout ce que vous m'avez apporté de joies ou de peines ; car si le souvenir des amis heureux est très doux dans l'absence, celui des amis malheureux nous est encore plus cher. Le facteur ressemble à une longue-vue qui nous fait apercevoir au loin ce que nous aimons. Il est le messager de l'amitié, mais, par suite de l'infirmité des choses humaines, c'est encore le messager de l'indifférence : il vient aussi exactement m'informer de l'ouverture prochaine d'un magasin nouveau que du fait le plus intéressant pour ma vie

de cœur. Force banale et aveugle, il va, vient, toujours dans le même cercle, et prend ce qu'il trouve, comme ces roues de moulins qui emportent fatalement tout ce qui les a touchées. C'est égal, je vous remercie, facteur ! Sans savoir ce que vous faites, vous avez beaucoup d'esprit et personne ne peut se passer de vous... Mais, tout en rêvant, il faut ranger ses tiroirs. Je n'avance pas. Si Gaétan me voyait, il se moquerait de moi, il dirait que je flâne. Eh bien, c'est en flânant un peu qu'on pense, qu'on se souvient, qu'on aime. Ce qui se fait très carrément ne me plaît pas. Le balancier de la pendule ne flâne jamais ; mais aussi comme nous lui en voulons ! Comme sa rigidité nous rend malheureux ! Jamais de halte ; il fait ce qu'il doit faire sans presse, sans retard, et l'heure sonne toujours avant que nous ayons dit : — J'ai fini, emportez ce plaisir, ce doux entretien, cette attachante lecture : sonnez, j'ai fini !

Un paquet de lettres... Je ne veux pas en ouvrir une seule, cela me mènerait trop loin... Quelles pattes de mouches ! C'est une écriture de pensionnaire ; comment ai-je gardé cela ? Un rien sans doute, un mot insignifiant. Voyons ! ce n'est pas long... c'est d'Apolline, souvenir du couvent, quinze ans de date. Pas de timbre, c'est de la contrebande, un billet glissé sur mes genoux pendant une heure de silence, crime pendable à cette époque.

« Ma chère Louise,

« Il y a une affaire... On a découvert la souris blanche que Victorine élève dans son pupitre ! On ne lui a encore rien dit, mais tout le monde pense que la chose n'en restera pas là. C'est la faute de Thérèse qui, voyant Victorine ouvrir son pupitre pendant l'étude, a éclaté de rire en disant : « Oh ! comme elle trotte ! » Quelle imprudence ! Et maintenant que devenir, où cacher Trottinette ? Toi qui es si bonne, voudrais-tu la mettre dans un de tes bas, en ne serrant pas du tout la jarretière ? Les miens sont trop étroits, elle étouffe... Ce serait seulement jusqu'à l'heure du parloir ; Victorine la rendrait alors à son frère, c'est lui qui l'a apportée un jour du collège dans sa casquette, parce qu'à Sainte-Barbe on ne reçoit pas non plus les souris. Réponds oui ou non par un signe de tête ; ne m'écris pas, c'est trop dangereux. Quelle affaire ! Comment cela finira-t-il?... Tout à l'heure, en montant l'escalier, j'ai rencontré Mme la supérieure, elle était sérieuse et parlait tout bas à une de ces dames ; il s'agissait bien sûr de la souris ! Pauvre petite ! Elle est si gentille ! Robertine prétend qu'on la donnera au chat : mais certes on n'oserait pas ! Moi, d'abord, je ne ferais plus rien et je demanderais à papa de me retirer d'ici !

« Déchire cette lettre, et garde toujours le secret.

« APOLLINE. »

Et je n'ai pas déchiré cette compromettante missive? j'ai bien fait. Voilà la vie vue de loin! Ce jour-là, l'actualité c'était la souris blanche, son procès, son jugement. Nous étions émues, remuées; Apolline attribuait même la gravité de la supérieure à cette grande cause, alors pendante devant un jury redouté (qui se sera caché pour rire). Quelles proportions avait dans nos petites têtes l'affaire de la souris! La peine de mort passait même pour une éventualité; il y avait donc en tout ceci l'intérêt le plus haut, celui dont on entoure l'innocent compromis dans une conjuration. Et maintenant, qu'est-ce que cela devant le même public? La souris.... Hélas! j'avoue n'en avoir pas gardé mémoire. Victorine, la grande coupable, est religieuse dans le lieu même où s'est commis le crime; elle surveille à son tour une génération nouvelle, elle est sans pitié pour les souris et autres contraventions au règlement. Elle dit à d'autres étourdies ce qui lui a été dit. Autrefois, elle trouvait le règlement trop sévère en tout point; à présent, elle le juge un chef-d'œuvre, protecteur du travail et de la sagesse; c'est au tour de ses élèves à le trouver trop sévère; ainsi va le monde.

Quant à Apolline, le dévouement dans le complot, c'est aujourd'hui une veuve grave et froide, bien forte sous le poids de la vie, n'ayant gardé de la jeunesse que l'amour des murs bénits où elle a connu et compris la vérité.

Thérèse, l'imprudente qui osa dire : Oh! comme elle

trotte ! est une fille bonne et dévouée qui donne à son vieux père ses soins, son présent, son avenir, parce qu'elle a tout reçu de lui, et que, devenu malade et malheureux, il a besoin de tout.

Robertine était une de ces plantes sans racine qui ne tiennent pas au sol. Le jour des adieux a été pour elle un jour comme un autre ; elle est partie sans qu'une seule voix lui ait dit : « au revoir. » Elle ne le désirait pas. On lui rendait volontiers ce qu'elle avait donné : l'indifférence. Je n'ai rien su d'elle et ne veux rien savoir ; assez de froid dans la vie sans en mettre soi-même exprès.

Et moi je suis ici, heureuse femme de Gaétan, ayant gardé comme un ami tout ce passé qui m'aimait et que j'aime. De grandes affections m'ont appris à souffrir et à ne pas le regretter ; de graves pensées se sont mariées aux souvenirs de mon enfance sans les effacer, et maintenant la terrible affaire de la souris tient une bien petite place dans mon existence. Cette petite place je la lui laisserai néanmoins, ne fût-ce que comme point de comparaison. Que d'émotions, vues à distance, deviendront souris blanches ! Que de péripéties qui n'ont réellement de graves que leur actualité, parce que les proportions sont prises dans notre imagination !

Regarder les choses présentes comme si on les avait dépassées, ô philosophie ! ce doit être un de vos secrets ! Oui, je m'efforcerai, dans certaines occasions, de me placer sur un autre plan, et de regarder l'émotion de là,

afin de ne pas confondre, s'il se peut, les vraies douleurs et les souris...

Voyons, rangeons. Quel plaisir j'éprouve à me réinstaller dans mon petit chez moi ; comme tous ces objets me parlent! Tiens, ce petit cahier ?... Oh! que c'est vieux! j'avais onze ans quand j'ai tracé ces lignes si pompeusement mal écrites : que de paraphes et surtout que de fautes d'orthographe! Tous les titres sont en ronde manquée, et le reste offre des caractères vagues qui peignent nos premières pensées, vagues aussi. Ce sont les souvenirs d'une retraite faite au moment où je me préparais à ma première communion. Que c'est naïf! Comme le cœur est à nu dans ces élans, et comme les graves considérations de la foi se trouvent mêlées sans injure aux petites idées du jeune âge! Je lis à la suite d'une méditation sur le bonheur du ciel :

« Puisque je suis si heureuse quand maman m'embrasse, que sera-ce donc dans le ciel, où je verrai le bon Dieu, et où ma chère maman m'embrassera tout de même! » Une prière vient ensuite : « Mon Dieu, je ne suis qu'une petite fille qui n'est pas encore très sage, et cependant on m'a dit que vous me gardez une petite place auprès de vous. Merci, mon Dieu! Je vous en demande encore trois autres : une pour papa, une pour maman, et une pour mon grand frère..... Mais non, tâchez plutôt que tout le monde vous aime afin d'aller au ciel où nous serons heureux tous ensemble. »

Quelle douce émotion me pénètre! Comme je me sens recueillie devant mes pensées d'autrefois! A présent, mon Dieu, femme et mère, je renouvelle à vos pieds ma prière d'enfant. Oh! oui, pressez, pressez les rangs de vos élus! mon cœur s'est dilaté : j'ai soif, soif de bonheur, non pour la vie, c'est assez si vous me laissez Gaétan et son fils, mais j'ai soif de l'infini pour eux autant que pour moi. Donnez à Gaétan la lumière : faites que si je ne suis pas le moyen, du moins je ne sois pas l'obstacle! Mettez en moi ce qu'il aime, afin que de Louise il passe à son Dieu. Ce beau cœur, c'est à moi que vous l'avez confié, j'en suis fière. Je vous l'offre à genoux; détournez vos regards de ses ignorances, et ne voyez pas ses faiblesses, mais seulement mon amour qui cherche à les couvrir. Oui, je veux être bonne et tolérante; chaque aspiration de mon cœur vous criera Gaétan! et vous m'entendrez.

Et mon fils? Que fera-t-il un jour? Se souviendra-t-il des leçons de sa mère? ou bien, malgré moi, des étrangers lui diront-ils de vous et de votre Eglise des choses qui glaceront son cœur? Homme, courbera-t-il son front ou niera-t-il ce que j'adore ?... Mystère! Mon Dieu, je vous prie pour ce petit enfant. Je sais qu'au séjour des élus, si je n'ai pas mon fils, je n'en souffrirai pas, la douleur n'atteint plus ceux qui vous ont touché! mais ici je peux beaucoup souffrir, et j'y consens, parce que je suis sa mère !... Pour formuler une telle prière, il faut aimer plus que soi-même, et je l'aime plus que

moi-même... Eh bien ! entendez-moi, s'il doit se moquer de votre Christ, s'il doit fouler aux pieds le sang qui l'a racheté, s'il doit n'aimer que la terre, choisir pour sa fin l'or ou la créature... ôtez-le moi... prenez-le ! A peine est-il sorti de vos mains, les miennes l'ont touché, et avec quel respect !... Ame de mon fils, soyez à Dieu, ou quittez-moi. J'aime mieux vivre sans vous et pouvoir en souffrir que de penser qu'au ciel je pourrais être heureuse sans que vous fussiez heureux... Eh bien ! il est venu à moi, l'enfant, il a essuyé de ses petites mains les larmes que mon cœur versait à mon insu. Il m'interroge, que répondre?... Je lui montre le ciel, et je lui dis : « Quand tu seras grand, j'irai là-haut avec le bon Dieu, et tu y viendras aussi, n'est-ce pas?

— Oui, oui, dit-il, dans bien, bien longtemps ; on s'amuse ici, maman... »

Doux trésor ! allez reprendre vos jeux et vos bonheurs, maman ne pleure plus. Elle regarde vos yeux innocents, elle est calme, elle n'a plus peur... Il sera bon ; laissez-le-moi, Seigneur, laissez-le-moi !...

Que de sentiments divers excite en nous la simple vue des objets extérieurs ! On passe de l'un à l'autre, et tous sont vrais !... Rangeons, rangeons. Comme on va vite quand on s'y met, comme ce tiroir est bien en ordre ! Dans cinq minutes j'aurai fini... Ah ! voici mon vieil almanach, où le mettre? C'est la seule chose dont on ne sache que faire avant qu'elle soit usée. C'est pourtant le canevas

sur lequel ont reposé mes impressions. Que je voudrais, comme le poète, voir deux fois quelques-uns de ces jours ! Il y a un an, à cette époque, j'appelais cet ensemble avenir. Il s'est fait présent, et chaque date en passant sous mes yeux a dévoré une part de ma vie. Si l'homme, au lieu de rejeter avec mépris chaque année son almanach, les conservait tous, et qu'il en additionnât les jours, combien faible serait le total !

Que d'arbres à l'automne laissent tomber plus de feuilles que l'homme n'a laissé tomber de jours à la fin de la plus longue carrière ! Et c'est entre ces limites qui s'éloignent ou se rapprochent sans qu'il puisse intervenir, que se pressent ces actes bons, mauvais, ou inutiles, qui forment l'emploi de son temps, de ce temps dont on a dit que les heures sont la monnaie avec laquelle nous achetons l'éternité... Allez, mon almanach, devenez un rien, un embarras ; je ne puis vous sauver du naufrage, mais en vous délaissant, je vous bénis pour chacun des jours que vous avez marqués. Il y en a eu de si doux entre Gaétan et mon fils ! D'autres ont été bien sévères alors que mêlant vos jours à vos nuits, je ne les comptais que par mes inquiétudes au pied du lit de mon enfant. Merci du soleil qu'au printemps vous lui avez rendu, merci de vos matinées riantes et de vos heures nébuleuses : tout était à sa place. Si l'année en se déroulant ne m'avait apporté que du bonheur, je n'aurais pas su monter vos degrés légèrement comme il convient à celui qu'on

attend plus haut ; je me serais arrêtée sur chaque marche, et j'aurais oublié le but. C'est le doigt de Dieu qui, le premier, écrit nos jours sur ces feuilles éphémères; nous n'y lisons à la fois qu'un seul mot, et toujours il suffit à l'intelligence de l'acte présent, et quand nous avons tout lu, c'est à nous de bénir la main divine qui n'a baissé que peu à peu le voile.

Oh ! s'il fallait que fussent écrits d'avance, sur ces feuilles, les maux que nous devons souffrir ! Si nous pouvions compter tant d'heures pour l'inquiétude, tant pour l'attente, tant pour la douleur, nous n'aurions plus de force au moment du combat... Eh bien, cet almanach ? Vais-je le garder dans mes mains?... Comme c'est difficile de ranger ses tiroirs ! Petit Paul, veux-tu mon almanach ? il est très joli ! Vois ces moutons, ce berger, ces moissonneurs, ce bon vieux qui se chauffe?

Il le regarde, l'accepte, et le juge bon pour un fond de théâtre. Il se met à l'œuvre : l'almanach mutilé devient un lointain : pantins et marionnettes se donnent rendez-vous entre ces tableaux naïfs et moi, qui suis toujours le public obligé. O mes jours écoulés, doux ou tristes, je vous vois au loin comme un souvenir indécis ; le présent, qui est censé m'absorber, se compose de pirouettes plus ou moins ridicules... Bonne critique de la vie !...

Une papillote de chez *Marquis*, oubliée dans ce petit coin. Deux belles pastilles de chocolat. Tu as bien fait, petit Paul, de venir jouer près de moi ; tiens, prends : à

moi la devise... Que l'on peut trouver de consolation pour ses vieux jours, dans un bonbon !

Voici des vers charmants du marquis de Foudras ; je les garde pour les relire dans une trentaine d'années, au cas où j'aurais, comme tant d'autres, le mauvais goût de ne pas vouloir une bonne fois être vieille. Patience, cela viendra, c'est tout au plus si maintenant je saurai attendre. Ces lignes délicates et fines me portent à apprécier, plus que de raison, mes futurs cheveux blancs et leur brillant cortège.

Enfin vous avez soixante ans !
Que je vous sais bon gré de n'en avoir pas trente !
Je serais amoureux, vous seriez mécontente,
Et je ne jouirais, dans mon demi-bonheur,
Ni de tout votre esprit, ni de tout votre cœur.
Vous avez soixante ans, sans qu'on puisse en médire,
Chacun peut vous aimer, chacun peut vous le dire.
. . . . . .
Vous avez soixante ans, ce mot n'a rien de sombre,
Alors qu'on est aimé ; un âge, c'est un nombre,
Mais ce n'est rien de plus ; qu'importe que la fleur
Qui garde son parfum ait perdu sa couleur,
Et qu'importe l'hiver venant pour une femme,
Quand elle a la jeunesse et le printemps dans l'âme ?

Merci, marquis, vous m'ayez réconciliée avec tout un ordre d'idées qui ne me plaisent guère. Au fait, pourquoi les femmes passeraient-elles la moitié de leur vie à regretter l'autre moitié ? Toute chose est donnée par la Providence pour le temps où elle est nécessaire. C'est

en nous une faiblesse. On dirait que la valeur de notre sexe est dans la forme, la grâce et la souplesse. Nous nous assimilons sans le vouloir aux éphémères beautés de nos parterres. Notre mission unique est-elle de charmer? Non! à nous appartient de panser les plaies vives, et de contenir comme un calice beaucoup de pleurs. Jeunes, notre inexpérience nous tend mille pièges; il faut passer vite, et souvent éloigner ce qui viendrait à nous. Vieilles, on nous croit endormies, et ce cœur qui a toujours veillé, qui veillera toujours, devient un terrain neutre où l'on se rencontre sans jalousie, où l'on cueille volontiers ensemble les productions du sol : amitié, compassion, indulgence... Je veux être une bonne et aimable vieille pas grondeuse, d'humeur enjouée et de facile accès. J'aurai des heures pour le bon Dieu, des heures pour les pauvres, des heures pour mes amis. Puis je réunirai chaque semaine tous mes petits-enfants autour de ma table, et je tâcherai de trouver du bonheur à me laisser casser la tête.

Il y aura dans mon salon deux énormes fauteuils, l'un pour bon papa, l'autre pour bonne maman. Quels respectables personnages nous ferons tous les deux! Gaétan parlera politique et prendra du tabac. Nous aurons chacun nos préférés que nous inviterons ensemble pour faire *la partie* au coin du feu... Ce feu, ce sera bien sûr notre pomme de discorde, c'est ainsi dans les bons ménages, quand vient le soir de la vie. Si je veux un feu de braise, il

demandera de la flamme ; s'il lui faut une bûche en plus, certainement il ne m'en faudra pas. Le moyen de s'en tirer? Je ne veux pourtant pas attrister ses vieux jours. Décidément, nous aurons sur ce point une noble indépendance, on tisonnera pour son compte ; mais j'y mettrai une grande discrétion, et si j'ai lieu de croire qu'une bûche de plus soit nécessaire au bonheur de mon mari, je fermerai les yeux et je ferai un petit somme pour lui donner le temps de brûler. Un petit somme au coin du feu, je ne vois dans l'avenir rien de plus charmant. Mais je n'en suis pas là... pour apprendre à être vieille, sachons être jeune...

Cette papillote m'a entraînée je ne sais où.

Rangeons, car s'il faut faire de la philosophie à propos d'une pastille, nous n'en finirons pas. Je range... je pose chaque objet presque sans le regarder, de peur d'y penser, de peur de l'aimer. Comme il avance, mon petit ménage !... Un cahier : *Souvenirs de mes lectures*... Oh ! pour celui-là, trouvons-lui vite une place, car si j'avais le malheur de l'ouvrir, je serais obligée de perdre mon temps, si l'on appelle ainsi être heureuse, retrouver des pensées qu'on avait en soi vaguement, et qu'un autre a formulées, et vous a un jour présentées pour que vous les reconnussiez sous la draperie qui les couvre ; c'est une douce joie que celle-là.

Un livre, c'est un ami : il y a des amis sérieux, des amis gais, des amis qui déraisonnent bien un peu, mais qui ont

du bon, et qu'à cause de cela on aime tout de même. Quel plaisir de leur prendre des mots, des lignes, des pages, et de relire ensuite ces pensées préférées! On ne rencontre dans son recueil ni longueurs ni passages indifférents, tout a du charme, parce que tout a frappé une fois. Je ne veux pas seulement regarder ce cahier en face, il me parlerait, je lui répondrais, et le matériel en souffrirait.

Ce cahier!... Non, je ne ferai que l'entr'ouvrir... Ce passage est d'Alfred de Musset. Voilà comme on pense quand l'illusion de la vie s'efface. Après avoir ri de tout, après avoir, pour ainsi dire, caché son âme sous l'étourdissement, il y a un réveil plus ou moins apparent, toujours douloureux. Alors tombent, des hauteurs d'une noble pensée, un doute, un regret : alors on s'écrie comme le poète :

..... Malgré moi l'infini me tourmente,
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir,
Et quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre, et pourtant de le voir.

. . . . . .

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré!

ALFRED DE MUSSET.

Larmes du poète tombées à la dernière heure, vous fûtes pour lui la meilleure prière, et vous êtes pour nous le meilleur enseignement.

Un mot sur la mort de Chateaubriand. Ce mot prouve mieux qu'un long discours que les plus fidèles affections de la terre sont entachées d'insuffisance.

Il s'endormait, ce fier génie. L'amitié sous la forme d'une femme vieillie, presque aveugle, mais constante et bonne, essayait encore de rendre moins amères les angoisses du grand départ. Mais, voilà comme, en deux lignes, le biographe peint l'impuissance de la créature :

« Il s'éteignait. Son amie était auprès de lui; il ne pouvait plus lui parler, et elle ne pouvait plus le voir... »

Quelle séparation anticipée! Et voilà la souveraine misère de nos êtres! Ah! que l'on souffrirait si un peu plus loin on n'entrevoyait un bien proportionné à ses désirs, un bien qui doit suffire enfin!

Voici un mot de Mme de Staël, bien vrai, bien frappant, à propos du dévouement dans les petites choses :

« On devrait, lorsqu'on est capable du dévouement entier de sa vie, ne pas la rattraper en détail par une sorte de personnalité minutieuse que ne se permettrait pas le véritable égoïsme. »

Mme DE STAEL.

(*De l'Allemagne.*)

Mme de Staël a raison : j'aime mon mari, je donnerais ma vie pour lui, et je n'ai pas pu lui sacrifier deux heures qu'il m'a demandées pour l'aider à s'ennuyer

convenablement chez Mme D., samedi soir. Deux heures, c'est pourtant bien court. On donne très volontiers l'ensemble parce qu'on ne le tient pas dans ses mains, mais ce qu'on tient, on le garde ; c'est mal quand on aime... J'irai samedi chez Mme D. Je me ferai bien belle, et Gaétan ne saura pas que je lui sacrifie mon goût. Oh ! craignons de briser par de légères secousses ces filaments qui unissent nos âmes. C'est si bon de croire qu'un autre vit de notre propre vie ! N'est-ce pas cette foi dans un autre que je trouve admirablement traduite en un passage de ce doux génie qui de nos jours a chanté l'humble Madeleine :

« Il me serait aussi difficile d'être incrédule en amitié que de l'être en religion, et je crois à l'attachement des hommes comme je crois à la bonté de Dieu. L'homme trompe, et Dieu ne trompe jamais, c'est là leur différence ; l'homme ne trompe pas toujours, c'est là sa ressemblance avec Dieu. »

Vous avez bien dit, l'homme ne trompe pas toujours. Les êtres qui n'aiment rien sont les seuls qui ne croient pas à l'amitié. Cette idée je la retrouve un peu plus loin dans le même auteur qui comprend si bien les délicatesses de l'âme :

« La sympathie ne se refuse qu'à celui qui ne l'inspire pas. Tout cœur pur la possède, et, par conséquent, tout cœur pur attire à lui, n'importe à quel âge. »

Que je voudrais feuilleter encore ! mais non, il faut

être avant tout femme de ménage... Encore une citation, une seule... Ciel! un coup de sonnette. C'est Gaétan; il me surprend en flagrant délit, je suis perdue. Il entre...

Que dis-tu, Gaétan? Eh bien! tu te fâches? tu me grondes parce que tu vois ici et là quelques objets épars? Ne t'inquiète pas, ami, j'aurai bientôt fini ma tâche, mon ménage sera rangé demain. Tout n'est pas encore à sa place, j'en conviens, mon cœur seul est bien où il doit être, car en rangeant mes tiroirs, j'ai retrouvé de douces impressions qui toutes m'ont menée à toi.

PETIT TRAITÉ SUR LES ÉPINGLES

PETIT TRAITÉ

SUR LES ÉPINGLES

Les épingles piquent : cela doit être. On le sait, on le croit, on l'accepte ; et pourtant on s'en plaint tous les jours ; on s'en va répétant que les coups d'épingle sont très difficiles à supporter. En voici une nouvelle preuve : Lucie de Mériac, plus grave que la plupart de ses compagnes, plus capable qu'elles de grandes choses, s'est vu terrasser tout le long de sa vie par des coups d'épingle, et c'est meurtrie, ensanglantée, qu'elle est arrivée à en prendre sagement son parti, et par suite à écrire un petit traité sur la question.

Comme le temps a la propriété de modifier toute chose ! Lucie de Mériac, de jeune fille qu'elle était, devint grand'mère. Or, un jour, sur le soir, et quand la troupe joyeuse de ses petits-enfants dormait, elle eut la

pensée de jeter sur le papier quelques notes, non ses mémoires, ils eussent été connus d'avance : de l'amour et du dévouement, un peu de bonheur, beaucoup plus d'inquiétudes. Si chaque mère écrivait ses mémoires, le sommaire serait-il autre chose ?

Lucie, sous ses cheveux blancs, se faisait une douce illusion ; il y en a pour tous les âges. Elle se flattait, l'excellente femme, d'épargner à ses petits-enfants les blessures dont elle se voyait couverte. Elle s'est trompée peut-être, mais sachons-lui gré de son bon vouloir, parcourons ces lignes dont la bonhomie est le seul mérite, et faisons-nous, pour un moment, petits-fils ou petite-fille de la bonne grand'mère.

« Mes petits enfants,

« Vous devenez plus grands, plus forts, et moi je m'affaiblis. Vous avancez dans la route que je quitte. Toi, Gabrielle, te voilà au moment d'entrer dans le monde ; ton frère Charles est en philosophie, donc je suis vieille. Ceci bien arrêté, je vous groupe en esprit autour de moi ; je donne à Henri son pantin, à Émilie sa poupée, et comme tout se passe en vision, je livre à Eugène ce malencontreux tambour que j'eus la mauvaise pensée de lui donner pour étrennes, et qui fait son bonheur s'il ne fait pas le mien.

« Amusez-vous, enfants, bonne maman ne fera pas chut ! chut ! Elle ne dort pas, cependant ; elle veille et

elle écrit pour vous ; quand vous serez grands, vous la comprendrez. Ce soir, elle vous donne le seul conseil que vous entendiez bien : Amusez-vous !

« Et toi, ma fille Gabrielle, charme de mes vieux jours, c'est surtout à toi, femme et mère bientôt, que je veux parler.

« Mon histoire est, comme vous vous en doutez, une histoire de grand'mère. En conséquence rien de neuf. Vieux style, vieilles idées, un tantinet de radotage, cela m'est permis et j'y tiens ! d'ailleurs je m'en abstiendrais que vous croiriez tout de même que j'en ai mis un peu !

« Bonne maman a été jeune, je vous l'ai déjà dit, et vous avez eu l'air de n'en rien croire. Non, elle n'a pas toujours vécu entre sa tabatière et ses lunettes, je vous supplie d'en être convaincus. Petite fille, elle a joué, comme Émilie, à la poupée ; elle a appris sa grammaire et une foule d'autres jolies choses. On l'appelait Lucie de Mériac ; elle avait vos pensées, vos goûts, vos peines, vos joies ; elle vous était pareille ; et vous-mêmes, vous n'êtes que de petits grands-pères et de petites grand'mères, vus de loin.

« Je ne donnerai qu'un souvenir à mes années d'enfance, qui se sont passées en émigration. Mon but n'est pas de vous dire les tristesses et les épouvantes de cette époque ; encore moins les *cache-cache* et les *Colin-Maillard* de ce temps-là. Je veux vous faire savoir comment on peut s'y prendre pour ne pas se trouver bien en ce monde, et com-

ment on pourrait faire, je crois, pour s'y trouver mieux. Je m'étendrai davantage sur la première partie ; puissiez-vous un jour achever la seconde... chers enfants, je ne vous lirai pa !

« Nous étions depuis quelques années rentrés en France, et j'avais quinze ans lorsque ma mère, voulant terminer elle-même mon éducation, me retira d'un couvent où elle m'avait placée pour faire ma première communion. J'emportais de mon couvent des principes sûrs, une foi ferme, une forte volonté d'être, avant tout, chrétienne.

« Ma mère, après les longues épreuves de la tourmente révolutionnaire, était demeurée veuve. Quand je revins chez elle, elle me reçut comme on reçoit un oiseau de passage dont on aime le chant, mais qu'on n'accepte pas pour captif. Elle agit avec moi comme un cultivateur dévoué qui façonne une terre sur laquelle un autre moissonnera. Elle m'avait éloignée pour un temps, parce qu'elle aimait l'éducation publique et la regardait comme un meilleur apprentissage des labeurs de la vie. Elle me reprenait avec un empressement triste, comme une joie qu'on a perdue exprès et qu'on retrouve pour la perdre exprès encore

« Ai-je été malheureuse pendant les trois années que j'ai passées au couvent? Malheureuse, non ; heureuse, non plus. Et, pour tout dire à l'avance, je n'ai fait que cela toute ma vie. Toujours il m'a fallu un peu plus ou un

peu moins pour être tout à fait bien ; et comme ce plus et ce moins se sont fait attendre, et que je les attends encore, je me suis toujours plainte et j'ai toujours souffert.

« Avis à vous, auditeurs à pantins, à poupées. Ah ! trouvez beaux et charmants ces jouets qui sont les vôtres, et ne remarquez pas leurs imperfections.

« Pourquoi donc n'ai-je pas été franchement heureuse au couvent ? J'aimais tant ces murs noirs depuis peu rendus au silence, et cette chapelle où nous apprenions de Dieu ce qu'on en peut comprendre au jeune âge. J'aimais ces religieuses, graves sans raideur, sévères sans dureté, qui prenaient pour elles une large part d'austérité et se faisaient riantes avec nous ; j'aimais nos jeux, nos chants, j'aimais l'émulation qui régnait entre nous, doux combat aux armes courtoises, où les vaincus n'étaient point terrassés. J'aimais tout cela, et Dieu m'a fait la grâce d'apprécrier à sa haute valeur cette éducation forte et sérieuse ; mais.... Ah ! voilà les *mais* ! Bonne maman n'a pas fait autre chose, le long du chemin, que de compter les *mais*.

« *Mais* il y avait dans ma classe une certaine Richardine, de triste mémoire. Peut-être a-t-elle fait par la suite une femme modèle, tout est possible ; mais pour le temps où j'en faisais quelque chose, c'était une insupportable personne, aux regards malveillants, à la parole aigre, à l'esprit fort court, aux vues étroites ; joignez à ce portrait une excessive susceptibilité, une jalousie ridicule, et tout ce que vous voudrez ajouter.

« J'avais assez bon goût, donc je n'aimais pas Richardine. Et pourtant, au lieu de ne lui donner que cette petite part d'attention qu'on garde à peine pour les indifférents, je me mis à ne plus voir qu'elle au monde. Partout où elle était, je me figurais que je ne respirais pas. Au lieu de laisser tomber les pointes, d'ailleurs fort plates, qu'elle me lançait, je les recueillais comme j'aurais pu faire de parfums précieux. En un mot, parce qu'elle me déplaisait, je regardais précisément toujours de son côté. J'en ris aujourd'hui! Une fille insupportable, parmi tant de personnes aimées et d'objets agréables, voilà ce qui m'empêchait d'être heureuse ; ce qui, dans mes balances, pesait autant que les trésors recueillis dans ces années de grâce que Dieu m'a accordées, et dont, au déclin de ma vie, je le remercie encore à genoux.

« Me voici chez ma mère, bien installée ; je veux dire convenablement et aussi confortablement que le requérait mon âge, car en ce temps on ne nous gâtait point comme je vous gâte, mes bons petits enfants. Alors, une jeune personne ne possédait point de bijoux ; elle ne recevait point comme toi, Gabrielle, une montre à quatorze ans!... Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que cette montre... c'est précisément moi qui te l'ai donnée! Ah! bonne maman!

« Sous l'Empire, il restait quelque chose de cet *autrefois* si loin de vous, où les demoiselles ne devaient ni s'appuyer, ni se chauffer, ni parler les premières, ni...

ni... cela ne finirait plus ! Ma mère, élevée selon les principes de cet *autrefois*, qui avait peut-être bien son bon côté, quoi qu'on en ait dit, tenait pour dangereux de mettre une jeune personne dans un état de bien-être et de bonheur qui lui fît quitter avec trop de chagrin la maison paternelle. Elle me disait souvent : « Ma chère « Lucie, vous n'êtes ici qu'en attendant ; c'est le noviciat « de votre vie, vous ferez vos vœux autre part. »

« D'après ce principe, qui semble aujourd'hui bien sévère, je n'étais point entourée comme toi, chère Gabrielle, de tout ce qui peut éviter un désir, satisfaire une fantaisie. Je n'avais rien de trop, et même il m'arrivait fréquemment de manquer de quelque chose. On ne me consultait point sur l'administration de ma petite personne ; je suivais le sentier tracé par ma mère, et m'y trouvais bien parce qu'elle y était, et non pour le sentier lui-même. J'étudiais à heure fixe comme au couvent, je faisais des lectures à haute voix ; et, ce qui vous paraîtra inhumain et barbare, j'apprenais positivement à *coudre*, à faire du linge et *à me servir moi-même*. Les domestiques de ma mère ne devaient m'aider qu'en cas de nécessité ; ils me traitaient avec déférence, faisaient à mon endroit force saluts, et c'était tout. Cette éducation m'a réussi et j'en bénis ma mère ; car, m'étant trouvée plus tard dans des situations inégales, et même ayant eu à passer des moments difficiles, rien ne m'a surprise.

« Oh ! n'allez pas croire, enfants, que ma mère fût

moins bonne que la vôtre ! Elle aurait tout donné pour moi ! mais, élevée sévèrement, et fortifiée encore par les grandes leçons de ce temps, elle sacrifiait ce qui entre nous deux n'eût été un bien que pour elle : je veux dire ces faiblesses si douces qui rendent une mère plus aimable aux yeux de son enfant; ce laisser-aller qui berce l'existence, en écarte les nuages, et persuade à l'enfant qu'il n'y a pour ainsi dire dans la vie que lui et sa mère. Tout cela, c'est du bonheur pour une femme : arrêter le cœur de sa fille, l'enfermer dans son cercle à soi, lui devenir absolument nécessaire pour penser, pour agir, pour vivre, c'est très doux; mais, si sainte que soit cette affection dont on ne retient jamais aucun élan, n'est-elle point un danger pour l'enfant qu'un homme va bientôt emmener à travers la vie, toute faible, toute vulnérable, tant elle s'est accoutumée à son lit de feuilles de roses que sa mère seule remuait!

« Quelque bon que soit cet homme, il ne continuera pas l'œuvre commencée, et dès lors, il paraîtra dur et exigeant; puis viendront les tracas, les responsabilités, les devoirs, et la jeune femme étonnée se souviendra avec déchirement de ces beaux jours où tout se rapportait à elle, où elle avait tant à recevoir et à peu près rien à donner, parce que sa mère s'usait pour ainsi dire au service de la fille adorée qu'elle laissait dormir. Trop de bonheur au commencement du voyage a donc préparé des souffrances un peu plus loin!

« Et encore, je suppose une fille bonne et reconnaissante, car il y en a sur qui le bonheur, en glissant, laisse un vernis d'égoïsme ; celles-là, quand elles ont marché quelque temps, en dehors du repos parfait des premiers ans, se retournent et disent à leur mère qu'elles ont mal fait, qu'elles sont brisées des cahots et que c'est sa faute ; qu'il ne fallait pas leur mettre un bandeau sur les yeux puisqu'un autre devait le détacher, et puisque la vie avait à leur montrer tant d'obstacles et tant d'aspérités. Alors, la pauvre mère, elle aussi, regrette cette faiblesse, cette indulgence, cet aveuglement et jusqu'à cette immolation d'elle-même, dont il ne reste pour fruits que ses larmes et les plaintes indiscrètes de la fille qu'elle a trop aimée, ou du moins, car aime-t-on jamais trop ? qu'elle n'a pas aimée d'un amour assez fort.

« Où bonne maman va-t-elle chercher tout ce qu'elle nous dit là ! Toujours des parenthèses, et des plus longues ! Que voulez-vous ! je l'ai dit en commençant : Vieux style, vieilles idées. L'un portant l'autre, nous arriverons à la fin.

« Je retourne chez ma mère, où franchement je me trouvais fort bien, en dépit de ces riens dont vous faites si grand cas et qui me manquaient absolument.

« Ai-je été heureuse entre le couvent et mon mariage ? Non.

« A la tête de la maison de ma mère, il y avait une certaine Mlle Guichard, qui prenait soin du linge, de la

vaisselle, des confitures, et prenait encore soin de moi : c'était le point sensible. Femme de tête, incapable d'une négligence, ou même d'un oubli, elle était précieuse aux yeux de ma mère ; mais ces caractères exacts ont très souvent un côté anguleux, et c'était de cet angle que venaient mes douleurs. Mlle Guichard était trop habile dans l'art de ranger les armoires pour faire une concession quelconque. Sa sagesse était une sagesse inexorable, son esprit d'ordre ressemblait à un canevas très serré : elle comptait les fils, en pensant, en parlant, en marchant ; et, le ciel croulant, elle ne se fût point départie d'une besogne commencée ou d'une idée à suivre. Ennuyeuse par goût et par essence, elle savait broyer toutes ces petites joies qui naissent de l'imprévu. Quatre jours à l'avance, Mlle Guichard prévoyait qu'elle aurait à midi telle ou telle satisfaction, mais pour un empire, elle n'eût point avancé l'horloge de cinq minutes, si cela eût pu hâter cette joie à heure fixe.

« Ce tempérament desséché me causait des transports. Avec la vivacité de mes quinze ans et la mobilité d'un esprit enjoué, je souffrais de la marche carrée que Mlle Guichard imprimait à toute chose qui relevait de son gouvernement. Où je voulais du bruit, elle voulait du silence : le plus petit extra l'incommodait, et comme ma vie intime était en bien des choses liée à la sienne, je craignais de tourner en pétrification, tant on s'immobilisait en regardant cette femme immobile dans son activité.

Esclave du devoir, elle prenait à la lettre chaque mot de ma mère et enchérissait toujours un peu sur les réformes convenues ; elle avait le talent de rendre pesant un joug qui eût été léger sans son intermédiaire. Les domestiques en souffraient. Je me décidai, en un jour de fureur, à en parler à ma bonne mère. Voyant que mon cœur était ému d'impatience, elle commença par couper en deux parts ce que je disais, afin de n'en prendre que la moitié ; puis pour toute réponse, elle m'embrassa, et me menant à la lingerie, à l'office, elle me montra l'ordre admirable qui y régnait. Elle me fit ensuite comparer les dépenses de sa maison sous la *vice-présidence* de Mlle Guichard avec les dépenses précédentes. Tout était si bien que je n'avais pas un mot à dire. « Je sais, ajouta ma mère, que les personnes à peu près parfaites en ce qui concerne leur devoir principal sont en général exclusives et manquent de cette cordialité qui jette du charme au dehors. Il faut se résigner, ma fille, et se contenter du *bien* sans exiger le *mieux*. Votre père m'a laissé bien involontairement quelques embarras, et, par la prudence et l'entendement de Mlle Guichard, je viens à bout de réparer mes pertes ; vous vous en trouverez bien. D'ailleurs ici, pour vous, tout est passager : bonheur et souffrance. Vous n'êtes point destinée à vivre avec cette femme qui ne vous est pas sympathique : supportez-la patiemment, vous ne l'aurez pas toujours, et surtout, oh ! surtout que cette petite contrainte ne vous empêche pas de vous trouver bien

avec moi, car moi non plus, ma bonne Lucie, vous ne m'aurez pas toujours ! »

« Ma mère dit ces derniers mots d'une voix qui tremblait, et ce trouble contrastait avec son calme habituel ; puis, m'attirant dans ses bras, elle mouilla ma joue d'une larme d'amour... Oui, il y avait de l'amour dans tout ce qu'elle disait ou faisait, et jusque dans l'apparente sévérité sous laquelle se cachait son dévouement.

« Vous devinez qu'après cette ouverture, je n'eus plus qu'à me résigner. J'avais assez de jugement pour sentir que les qualités de Mlle Guichard m'imposaient silence. Je demeurai quatre ans dans cette ornière sans m'habituer à ce terrible *mais*... Mille avantages que je possédais ne faisaient pas sur moi une impression assez profonde pour que j'oubliasse, au moins quand il n'était pas là, le nez de Mlle Guichard ! J'ai passé ce nez sous silence, et j'ai eu tort. Je ne sais si vous en connaissez un pareil, vous êtes encore jeunes, et d'ailleurs il ne s'en fait pas beaucoup. C'était un de ces nez longs et pointus qui entrent dans une chambre un peu avant la personne qui les accompagne. Rien qu'en apercevant un de ces nez on est pris de malaise, on prévoit une inquisition, et quand la personne entre à son tour, on lui sait gré si sa physionomie est bienveillante et ouverte ; mais Mlle Guichard, quand elle arrivait un peu après ce nez fâcheux, achevait de vous morfondre. Ses lèvres fort minces souriaient opiniâtrement le matin, à midi, le soir, la nuit même, par

le beau temps et par l'orage ; et comme il y avait cinquante ans que cela durait, c'était devenu une contraction, et la banalité de ce sourire le rendait, à mon avis, plus insupportable qu'une moue ne l'eût été. Le même sourire ! un seul en tous les cas ; il y a de quoi faire perdre la tête !

« C'était ainsi, et je me tenais fièrement devant mon adversaire, luttant corps à corps, traitant de puissance à puissance avec le nez de Mlle Guichard. Quelle erreur fut la mienne ! On lutte contre la souffrance, contre la pauvreté, contre une passion, on ne lutte pas contre ces nez-là ; il les faut laisser passer. Et pour le dire une fois, mes chers enfants, c'est folie de se remuer beaucoup quand une épingle vous pique ; l'agitation ne fait qu'envenimer le mal. Je sais cela parce que je suis vieille, que je me suis toujours servie d'épingles, et que les épingles m'ont toujours piquée. Il faut, si l'on ne peut se débarrasser de cette gêne, rester tranquille et n'y pas trop penser.

« Ma mère m'a raconté que, pendant l'émigration, elle avait rencontré en Angleterre un vieux docteur fort savant qui, après avoir couvert Albion de ses ordonnances, en était venu à ne plus pouvoir écrire à cause de la faiblesse de sa vue. Il ne donnait que des consultations verbales, et pour guérir la plupart des maux, dont les femmes particulièrement se plaignaient à lui, il disait : *N'en parlez pas et pensez à autre chose*. Les dames anglaises se retiraient

mécontentes, essayaient pourtant du remède et se portaient mieux.

Toutes les fois que je n'accompagnais pas ma mère en visite, j'étais confiée pour ma promenade quotidienne à la surveillance de Mlle Guichard. Elle se tenait en ces occasions plus droite que jamais, marchant tout d'une pièce, me faisant passer devant elle, et se tenant à la distance qu'il fallait pour que je pusse à peine lui dire de temps en temps un mot auquel elle répondait par un demi-mot. Vous jugez du plaisir que j'éprouvais à la promenade ! En me retournant un peu, je voyais ce sourire éternel !... Et ce nez ! ces deux antagonistes profitaient de la puissance que je leur laissais prendre sur moi pour voiler à mes yeux les beaux monuments de Paris, les grands arbres des Tuileries et ce mobile panorama que composent les diverses parures des femmes. Les toilettes étaient à cette époque beaucoup plus jolies que celles d'aujourd'hui. Rien de gracieux comme nos robes à pointes, nos tailles courtes, nos falbalas et nos petits chapeaux.

« Vous dites entre vous : — Bonne maman trouvait cela joli parce qu'alors elle était jeune et qu'elle aimait la toilette : à présent elle n'y fait plus attention.

« Eh bien, mes bons amis, je vous pardonne, car ce sont précisément les mots que j'employais quand on me vantait bien haut les paniers de ma grand'mère.

« J'en ai dit assez sur la maison paternelle ; vous savez

pourquoi je n'y ai pas été heureuse. Et pourtant, plus j'avançais en âge, et plus ma mère me traitait avec bonté; elle causait avec moi, non comme une compagne, mais comme une amie sage et confiante qui donne d'elle tout ce qu'elle peut donner pour attirer à soi son amie. Sous sa direction, j'apprenais tout ce que devait savoir en ce temps-là une demoiselle bien élevée. Nous ne faisions pas tant de merveilles que toi, chère Gabrielle, mais néanmoins le monde marchait. Nous donnions moins d'heures au clavecin et beaucoup plus à l'aiguille et à l'office. Tu vois de beaux résultats dans les conserves, liqueurs et confitures que fait chaque année bonne maman. L'éducation était, il me semble, moins brillante et plus pratique; je parle des familles où s'étaient conservées les anciennes traditions.

« Je me souviens du jugement sévère que l'Empereur portait sur les femmes qui n'étaient point femmes par leurs goûts, leurs allures et leur langage. Il en faisait fort peu de cas. Une dame énumérant un jour devant lui les talents nombreux de sa fille, et faisant grande parade de son organisation tout exceptionnelle, fut écrasée par ce mot assez rude du conquérant : *Sait-elle un peu coudre*?

« Revenons à nos moutons... Je le vois maintenant parce qu'il n'est plus temps, j'aurais dû prendre en riant les ennuyeuses perfections de Mlle Guichard, profiter de ce qu'elle avait de bon et d'excellent et m'amu-

ser du reste. Il n'y avait point là de quoi m'attrister jusqu'au fond de l'âme, j'en conviens, mais c'est très inutile. Du moins, enfants, profitez de ma découverte, et si vous rencontrez par aventure un nez aussi long, un sourire aussi persévérant, une ponctualité aussi agaçante, passez vite. Si vous ne pouvez fuir, s'il n'y a qu'un toit pour vous quatre, de grâce ne luttez pas, regardez à droite, à gauche, jamais en face; ne vous occupez point de ces hôtes malencontreux, et, selon l'avis du savant anglais, *n'en parlez pas et pensez à autre chose.*

« Vint le temps de *me pourvoir*, comme on disait autrefois. Je ne sais s'il y eut beaucoup de prétendants; ma mère me fit grâce des émotions inutiles. Elle avait peur d'user en moi cette candeur du regard et du sourire qu'on donne volontiers à celui dont une mère a dit : Tu peux l'aimer, il sera ton mari.

« La première fois que je vis ma mère attirer ma pensée sur un homme, me le faire remarquer sous un jour favorable, je m'inclinai très doucement de ce côté, contente et fière de n'avoir jamais deux fois de suite pensé sérieusement à un autre. Celui auquel je fus heureuse de trouver, comme ma mère, beaucoup de charme, joint à une position honorable, était, bien entendu, cet homme excellent, aimable, charmant, qui dort si bien dans son grand fauteuil au coin du feu, celui que vous appelez bon papa, qui vous donne en cachette une goutte de café, une larme de liqueur et généralement tout ce que bonne

maman ne veut pas vous donner. Vous l'aimez parce qu'il est patient, complaisant, qu'il vous laisse monter sur ses genoux et même faire un quart de lieue à cheval sur sa botte. Moi, je l'aimais dans mon jeune âge parce que l'honneur brillait à son front et que la foi s'était conservée dans son cœur, en dépit de la tempête qui avait brisé tout, hormis la croix qui ne se brise pas. Je l'aimais parce qu'il me jugeait assez sérieuse pour ne point exiger un fade tribut de compliments tout faits, parce qu'il causait avec moi devant ma mère, ou avec ma mère devant moi, se montrant tel qu'il était, avec une bonhomie pleine de cette grâce de gentilhomme à laquelle, je l'avoue, toute grand'mère que je suis, je me trouve encore sensible.

« Puisque je l'aimais en ce temps pour tout cela, et que vous l'aimez à présent pour autre chose, vous voyez bien qu'il réunit beaucoup de perfections ! J'étais bien aise de vous l'entendre dire, car la vieillesse, sachez-le, a sa coquetterie comme une autre, et je me sens toute fière quand on fait du fond du cœur l'éloge de bon papa.

« J'ai donc été heureuse depuis mon mariage ; peut-on désirer un sort meilleur que de se voir unie à un homme qu'on estime et qu'on aime? Sans doute, j'aurais pu être heureuse, autant que le comporte notre passage en ce lieu d'attente.

« Dieu m'a fait la grâce de me conserver ma mère, et je la vois, sous l'affaissement physique de ces années qu'on obtient rarement, garder cette chaleur que la vieil-

lesse concentre dans son cœur, cette sensibilité qu'une faiblesse extrême rend mille fois plus touchante. Grand'mère moi-même, je suis encore pour elle son enfant d'autrefois ; elle se préoccupe, souvent outre mesure, des détails de ma vie, et, sachant que mon bonheur dépend du vôtre à tous, elle vous donne, sans rien m'ôter, une large part de tendresse ; même elle sacrifie souvent pour vous ce qui fait tout le charme de la vie des vieillards, sa tranquillité. Quand vous jouez sous ses yeux, elle supporte vos cris plus courageusement que moi, disant avec son doux et indulgent sourire : Cassez, cassez la tête de bonne mère, le cœur vous restera. Ah ! vous ne pouvez pas, mes enfants, apprécier le trésor que Dieu m'a laissé ! Avec celui-là, il daigne encore me laisser tous les autres ; mon mari, votre mère, vous tous. Quand je repasse dans ma mémoire les noms que j'ai le plus aimés, pas un ne manque à l'appel. Je n'ai pas vu la mort entrer une seule fois sous le toit de famille ; j'ai eu des biens de ce monde ce qu'il a fallu pour donner aux miens non seulement le nécessaire, mais un peu de ce superflu qui rend la vie plus douce. J'ai donc été heureuse ?

Non, je le dis à ma honte, mon caractère s'y est opposé ; j'ai joui de tout sans m'en rendre compte, donnant toujours une trop large part d'attention à cette poignée d'épingles jetées sur ma route et qui m'ont piquée assez profondément pour me distraire du bonheur. Les petites tracasseries de la vie m'ont lassée ; des riens se

sont posés en obstacles entre mon esprit et les jouissances raisonnables que j'ai pu avoir. Il faut que je vous raconte, pour vous amuser et moi aussi, un de mes cauchemars, et le plus fatigant.

« Votre bon papa avait une petite faiblesse, une seule; que d'hommes en ont deux! et même trois! Il ne trouvait pas sous le ciel un appartement plaisant et commode, et, cherchant ce lieu de repos comme un problème, il s'en allait déménageant, déménageant, et moi je faisais à époque fixe tout ce qu'on fait en pareil cas. Vous savez qu'on bouleverse son ménage et qu'on le met en voiture pour aller le ranger un peu plus loin.

« Qu'importe au bout du compte, puisqu'on emporte ce qu'on aime? Eh bien, il m'arrivait une chose très singulière, terrible effet de la locomotion sur certains esprits! c'est que, bien que j'eusse emporté avec le reste ce cher bon papa, je ne l'aimais plus du tout; cela durait jusqu'à ce que fût posé le dernier clou dans mon nouvel appartement. Après quoi, je reprenais la vie où je l'avais laissée et m'en trouvais bien. La paix sur ce point durait deux ans au plus. Enfin, sans compter les excursions en province et deux voyages d'outre-mer, intitulés voyages d'agrément, mon cher mari m'a fait déménager dix-huit fois!!! Je vous le dis, c'est un obstable au bonheur pour les femmes qui n'ont pas l'humeur remuante. Celles-là aiment l'image et puis le cadre aussi : elles se font du tout un ensemble auquel on ne peut toucher sans

qu'elles souffrent. Le remède à ce mal, c'est une certaine liberté d'esprit qui rend indépendant des lieux et des objets. On peut arriver à se passer de tout, si l'on retrouve ses pénates en quelque endroit que ce soit. Mais, pour en venir là, il faut voir les choses de haut et accepter les petits événements comme on accepte les grands. Or, c'est beaucoup plus difficile.

« La souffrance élève l'âme, dit-on, et c'est bien vrai, si l'on parle de ces larmes du cœur qui coulent d'une blessure profonde. Plus large est la plaie, plus l'âme se recueille, plus elle se dégage, plus elle monte vers Celui qui seul guérit de tels maux.

« Mais l'âme se sent-elle soulevée dans une atmosphère plus pure par ce qu'on appelle des coups d'épingle? par ces riens qu'on ose à peine dire à un ami ? par ces maux si petits qu'on ne leur a pas donné de noms ? Hélas ! l'âme sent qu'elle souffre et ne peut considérer sans humiliation ce qui la fait souffrir. Ne trouvant pas dans son langage élevé des mots pour se plaindre, elle pleure et s'en va. Les nerfs prennent sa place : ils s'inquiètent, ils s'irritent, ils exagèrent le mal, ils entourent ce pauvre esprit malade et le font progressivement arriver à un état si douloureux, que le corps qui enveloppe cet esprit peut en dépérir; pauvre compagnon de route qui souffre de ce qui gêne son maître, tout en n'y comprenant rien.

« Quelle n'est pas la supériorité d'un esprit assez large pour embrasser les détails sans leur être assujetti? c'est

une supériorité fort rare. Les hommes font en cela mieux que nous. Savez-vous pourquoi? Parce que si les épingles piquent trop fort, ils les arrachent ordinairement, ou bien ils prennent leur chapeau et s'en vont; et ils font bien. Leur plus grand mérite est souvent dans la promptitude de cette manœuvre... Bon papa dort, ne l'éveillons pas; il gronderait.

« Pour nous, femmes, il faut rester, il faut supporter les maladresses quotidiennes de ce serviteur, fidèle d'ailleurs, et très précieux à cause de cela. Il faut recevoir cette visite si ennuyeuse que les convenances me feront bientôt chercher encore, absolument comme si elle m'amusait; il faut donner ce grand dîner, chef-d'œuvre d'élégance et de bon goût, que des indifférents se partageront en souriant sans plaisir; il faut sacrifier cette lecture, cette heure de solitude, cette conversation intéressante, et mettre à la place tout ce qui se peut rencontrer de plus fâcheux. Pourquoi? Parce que l'ordre, les bienséances le veulent ainsi, que le bien général y est engagé. Je dois fermer les yeux sur telle et telle chose, qui ne fait souffrir que moi et qui enchante ma voisine. Je ferme les yeux, et pendant que je les tiens fermés, je me sens piquée, piquée... Ah! ces épingles! Elles ont fait le tourment de ma vie. Vingt fois je les ai jetées par la fenêtre, et vingt fois j'en ai trouvé d'autres qui piquaient encore mieux. Donc j'en ai pris mon parti, un peu tard, hélas! et me suis décidée à ne plus me révolter. Depuis

lors, ces malheureuses épingles piquent toujours, mais beaucoup moins, et quelquefois si peu que j'en ris.

« Enfants, le remède, je vous l'ai dit en passant : j'y reviens. C'est après *l'acceptation chrétienne* de chaque journée avec sa somme de tracasseries, *la distraction*. Voilà l'antidote.

« Quand tu avais six ans, mon cher philosophe, tu venais souvent te plaindre à moi d'un petit mal de tête ou de pied ; je te répondais toujours : Mon enfant, cela se passera en dînant. Tu t'en allais très satisfait de la consultation, et souvent le soir tu me disais avec candeur : Bonne maman, cela s'est passé en dînant comme vous l'aviez dit.

« A force de traduire du latin et du grec, tu as compris sans doute ce que je voulais dire. Préoccupé de ton dîner, des entretiens de famille et des charmes du dessert, tu ne pensais plus à ce mal fort léger; mais, crois-moi, c'est à peine si des versions chinoises te feraient comprendre le reste ! Suis mon conseil, accepte *en grand* la vie et n'en pèse pas les détails. Ces détails doivent se compter à peu près comme la fermière compte ses œufs ; elles les regarde en masse, les touche le moins possible, de peur qu'ils ne se cassent, et pourtant les met dans son panier pour les vendre au marché ; or, l'argent qu'elle en retire est fort bon. De même, nous pouvons acquérir de grands mérites par ces mille tracas de la vie qui composent des heures et souvent des journées entières. Le tout

est de les mettre au panier comme les œufs sans les casser.

« Que de vies abîmées par des riens ! que de cerveaux desséchés par la contrainte qu'impose cette lutte énervante de l'âme contre les infiniment petits ! Ces ennemis acharnés n'ont d'autre importance que celle que nous leur donnons. Ils grandissent sous nos regards, ils se fortifient sous nos larmes, tandis qu'un souffle, un sourire, un mépris les éloigne.

« Enfants, habituez-vous à rire de ce qui vous donne envie de pleurer, quand il ne s'agit pas d'une peine réelle. Je sais bien que bonne maman peut à peine en venir à bout, mais à présent on a tant d'esprit !... Essayez, du moins ; après de longs efforts j'y suis arrivée la semaine dernière, à soixante-huit ans passés ! Tâchez d'y être un peu plus tôt... Le sommeil vient, adieu pour ce soir ; je vous quitte, mes petits-enfants, soyez bons et dormez bien. »

MADELEINE

MADELEINE

PAUVRE

Ce n'est qu'une mansarde, un mauvais matelas par terre, une chaise de paille, une table boiteuse, un clou à la muraille pour suspendre une vieille robe ; rien de joli, rien de commode, et Madeleine dort pourtant du sommeil le plus pur. Ce qui lui manquait durant le jour, elle l'a trouvé, la nuit, dans ce vague de la vision qui rend nos joies plus joyeuses encore.

Elle est calme, la jeune orpheline, tombée comme par miracle sous ce toit hospitalier, mais si pauvre ! La voilà qui s'éveille. Ni la douleur, ni l'inquiétude n'ont interrompu son rêve, c'est un souvenir qui revient à l'enfant entre deux temps d'oubli. Elle écoute, l'heure sonne à l'église, c'est sa pendule à elle. Cette voix sonore a marqué toutes les phases de sa vie. Elle compte jusqu'à

douze : Minuit ! c'est le repos des travailleurs. Dors, Madeleine. Non, elle veut penser, son âme innocente a si peu de peine à monter. Suivons-la, regardons au fond de cette mémoire d'enfant, elle va repasser sa vie...

« Quand j'étais petite, quelle misère entoura mon berceau ! Les étrangers m'appelaient malheureuse ; je n'avais pas ces beaux jouets que possédaient d'autres enfants; je m'amusais avec une poupée qu'une autre petite fille avait cassée ; on ne me donnait ni gâteaux, ni belles robes, et pourtant comme je riais de bon cœur avec la vieille Marie ! comme elle jouait quand le soir on ne voyait plus assez clair pour filer ! Et mon moineau, que j'avais mis en cage assez petit pour que, ne connaissant rien du monde, il m'aimât ; qu'il était charmant ! que je trouvais de plaisir à l'entendre chanter ! Et ces bonnes soupes que faisait ma mère adoptive, avec quel appétit je les mangeais, surtout quand ma cuiller d'étain s'y tenait debout. J'apprenais à me rendre utile, je balayais la chambre avec un tout petit balai, je faisais le feu pour cuire les pommes de terre, j'allais tous les matins chercher deux sous de lait, et quand je passais sur le trottoir, les voisines me disaient bonjour, et souvent l'une ou l'autre me donnait par amitié un œuf, des noix, une pomme ; j'étais bien contente ! La bonne vieille Marie qui, pauvre autant que moi, m'a recueillie à cause de son bon cœur, la bonne vieille Marie riait quand je lui montrais mes trésors, elle me laissait pour moi toute

seule ma pomme, mes noix ou mon œuf, afin que j'eusse le plaisir de posséder quelque chose, et de pouvoir, pour que cela fût meilleur, lui en donner un peu.

Plus tard, la vieille Marie m'a envoyé chez les sœurs qui m'ont répété tout ce qu'elle m'avait dit du bon Dieu et de la sainte Vierge. Elles m'ont appris à lire, à écrire, à compter ; quelquefois elles me faisaient pleurer, non qu'elles le voulussent ; mais, sachant que j'aurais une vie dure, elles m'habituaient à la peine, au travail, au froid, à la fatigue, et moi je pleurais. Mais comme un bon point me consolait ! Il fallait trois bons points pour avoir une image. Oh ! quand je rapportais une image donnée par sœur Françoise, quelle joie ! La vieille Marie mettait ses lunettes pour la mieux voir, et plus elle la trouvait belle, plus j'étais fière de l'avoir méritée. Il y avait encore, à l'école des sœurs, des jours charmants où l'on jouait, où l'on sautait sans contrainte. Être pauvre n'empêche pas de s'amuser beaucoup. Le bon Dieu donne à chacun ce qu'il lui faut, comme disait sœur Françoise ; le mal, c'est qu'on voudrait avoir une grosse part, tandis qu'une petite part suffit.

J'ai eu douze ans, j'ai fait, à la paroisse, ma première communion avec cent petites filles plus heureuses que moi, disait-on. Elles avaient, au catéchisme, des robes de laine fine ou de soie, des chapeaux de velours ; et moi, j'étais si dépourvue que la vieille Marie ne savait comment faire pour me mettre en blanc le jour de ma

première communion. Mais la Providence a jeté dans l'esprit d'une belle dame, bien bonne, cette pensée : Ma fille et la petite Madeleine iront à Dieu le même jour ; l'une est riche, l'autre pauvre ; faisons-les blanches toutes deux ; que sous un voile pareil se cachent opulence et misère, afin que le Seigneur bénisse ma Julie à cause de Madeleine.

Voilà ce que fit le bon Dieu, et ce jour-là sœur Françoise, sans me nommer la dame, me remit un gros paquet blanc qui me rendit heureuse, heureuse ! et elle me dit seulement : « Mon enfant, vous prierez pour Mlle Julie. » J'ai donc été sans chagrin prendre place sur ces beaux bancs de velours rouge dont l'église était remplie. Ce jour-là, ni moi ni d'autres n'aurions cru que j'étais pauvre. Quelle fête ! ces chants, ces lumières, ces voiles, ces orgues ! Y avait-il au monde une petite fille plus contente que moi ? Aucune n'a senti de plus près le bon Dieu la toucher, il est venu tout comme si j'avais été la fille d'une reine, il est resté aussi longtemps chez moi que chez les autres, c'était dans mon cœur le ciel en tout petit.

Bientôt après, je suis entrée en apprentissage ; on m'a montré comment je dois faire pour gagner ma vie et celle de ma protectrice qui ne peut presque plus filer. Tout ce qu'elle avait, elle l'a partagé avec moi ; maintenant je sais travailler, il faut que je lui rende son pain, ses caresses, son amour, puisque me voilà grande, et

puisque mon cœur sait aimer bien plus fort qu'autrefois. Dormez, dormez, vieille Marie, laissez tomber la quenouille, voilà l'enfant devenue ouvrière, reposez-vous, il est bien temps ! Quel bonheur de mettre un peu d'aisance dans notre intérieur ! Mon aiguille me donnera le moyen d'acheter régulièrement du bois pour les grands froids, de l'huile pour la lampe pendant les longues soirées d'hiver, le pot-au-feu tous les dimanches, de temps en temps un régal, des crêpes... Quand j'aurai satisfait aux soins les plus pressés, je m'occuperai de ma toilette, car il faut être gentille, ce n'est pas défendu. J'aurai du linge très blanc, une robe bien faite, une coiffure simple, mais soignée, et puis je ferai encadrer mon cachet de première communion, ce sera un beau tableau pour orner ma petite chambre. Quelle joie me donnent ces projets !

S'il y a dans toute existence des douleurs secrètes, il y a aussi des compensations qui se sentent mieux qu'elles ne se décrivent. Je veux me rappeler toujours ce mot de sœur Françoise : Ne voir de sa vie que le côté triste, c'est une ingratitude envers Dieu.

Pour ce qui me regarde, comptons mes joies. D'abord, j'ai ma jeunesse : c'est si bon ! L'âme ne se défie pas, on croit facilement au bonheur, on l'espère, et, dit-on, l'espérance est de tous les biens le meilleur. J'ai ma santé ; quelle souplesse dans mes membres ! quelle ardeur dans mes veines ! Comme j'éprouve du bien-être à me sentir vivre ! Ce courage que donne la force physique,

c'est une fortune que souvent n'ont pas les gens riches. J'ai encore le soleil du bon Dieu, il regarde le jardin que j'ai fait sur ma fenêtre ; hier, il a ouvert deux roses. On croit que c'est triste de demeurer au cinquième ? non, mieux qu'ailleurs on y voit rayonner ce bel astre qui réjouit l'homme comme la plante. Si je me penche au bord de ma mansarde, je ne vois que des fleurs, chaque voisine orne son toit de tulipes, de passe-roses ou de réséda ; les petits oiseaux prennent pour un parterre cet ensemble de caisses vermoulues, ils ne sont pas fiers, et chantent sous nos bosquets des airs qu'on ne connaît pas au premier étage. Ils semblent avoir l'intelligence du pauvre, c'est à lui qu'ils se donnent plus volontiers, souvent ils s'approchent et nous demandent avec confiance du pain ; cela vient peut-être de ce que, n'ayant presque rien, nous voulons cependant faire l'aumône ; or, ces petits pauvres du bon Dieu ont besoin de si peu de chose, que nous sommes heureux de le leur donner, et de les voir s'envoler bien joyeux ; on dirait qu'ils vont montrer là-haut ces miettes de pain qui nous manquent.

J'ai seize ans ! je commencerai la semaine prochaine à être payée par ma maîtresse ; chaque samedi je rapporterai de l'argent. Comme je m'intéresserai aux dépenses quand pour y subvenir on n'aura plus que mon travail : rien de gentil à voir comme un ménage qui se remonte et qui prospère. Voilà donc une source de joie !

Et puis, parmi mes compagnes d'apprentissage, j'ai

trouvé Élise, un bon cœur pour m'aimer, pour rire quand je ris, et pleurer quand je pleure. Peut-on se plaindre quand on possède une amie? Sur mon chemin, sans que je la cherchasse, une âme toute pareille à la mienne m'a attendue sans le savoir, et nous marchons ensemble; à deux, la route paraît moins longue. Je vous bénis, mon Dieu, de ce que dans ma pauvreté pleine de richesses cachées, je ne suis pas malheureuse... »

Ainsi pensait la jeune fille, et des pas attardés frappaient le sol, et de loin en loin roulait une voiture, tout bruit s'éloignait, puis s'éteignait. Madeleine vit des ombres passer sans rien dire, elle ferma les yeux et vit encore ces ombres longues, vaporeuses, incertaines. Elle entendit des voix qui disaient tout bas ce qu'elle-même avait pensé. Ses membres s'alourdirent, son âme descendit dans un lieu retiré dont elle ferma la porte, et Madeleine ne la vit plus, elle dormait. Mystère de la nuit, qui vous a sondé? qui a connu vos profondeurs? L'homme faisant une halte, et s'attendant lui-même pour reprendre son voyage? L'homme étranger à sa propre pensée, prenant pour vrai ce qui n'existe pas, palpant des formes aériennes, aimant encore par souvenir, et comme si la puissance de souffrir le tenait éveillé sur un point. Y a-t-il dans le sommeil autre chose que le repos? Touchons-nous à l'inconnu par une affinité plus pure? Quand la matière est insensible, l'esprit acquiert-il une finesse plus pénétrante? Problème! A peine si la mémoire

garde l'empreinte de ces vues sur un autre rivage, tout se mêle, se confond, se dissout, qu'est-ce donc ? Raison bornée d'un être tombé de haut, reconnais ta faiblesse, et pour remonter dans ta sphère, fais-toi un marche-pied de tes ignorances mêmes.

MALADE

Elle avait travaillé, Madeleine, travaillé avec suite, avec courage. La bonne vieille Marie ne s'occupait que de son petit ménage, doux passe-temps des vieillards accoutumés au labeur. Elle mettait de longues heures à faire très peu de chose et ne s'en fâchait point. — Dans mon temps, disait-elle, j'allais vite en besogne : à ton tour Madeleine ; les jeunes avancent, les vieux s'en vont, c'est dans l'ordre. — C'est ainsi que tout dans cet intérieur se trouvait à sa place : on y laissait chaque chose comme Dieu l'y avait posée. C'est là une grande sagesse : ne rien déranger de peur de faire naître un désordre qu'on ne saurait pas réparer. Dans les vies difficiles, le murmure est le grand ennemi qui vient dans les ténèbres toucher chaque objet, ébranler l'ensemble. Le jour paraît, on sent le trouble, et l'on ne voit pas la main qui l'a causé. Vainement on essaie de remettre en place chaque obstacle qu'on rencontre, tout gêne : ce qui embarrassait à peine est devenu insupportable, le mal est grand. Dieu lui-même avait mis à leur place ces difficultés, ces peines

ces tracas. La liberté de l'âme était encore possible dans ce cercle encombré, mais le murmure est venu, le désordre s'est fait, on se heurte contre tout, on souffre de tout.

Ici, chez la bonne Marie, on se soumettait, on acceptait, et si l'on sentait l'amertume, on buvait aussi cette goutte de miel qui reste au bord de tout calice. Madeleine, toujours souriante, comptait encore ses bonheurs quotidiens. Tout lui était motif de reconnaissance. Un encouragement de sa maîtresse épanouissait son cœur, et le moindre succès l'excitait à mieux faire.

Le samedi, elle remettait à sa chère protectrice ce qu'elle avait gagné dans la semaine ; on en parlait longuement le soir en tête-à-tête ; on faisait un discours relatif au budget; il y avait comme toujours de l'opposition, mais juste assez pour rendre la chose piquante et pas davantage. On devisait sur le meilleur emploi des fonds, sur la cherté des vivres, sur les embarras de la situation, et en fin de compte, on votait pour les choux ou les haricots selon l'occurrence. Les frais indispensables étant prévus, la bonne vieille mettait dans la bourse de Madeleine un peu d'argent et quand la somme devenait assez ronde, on délibérait encore sur le choix d'un objet utile à la jeune fille. Oh! comme cet objet acquis avec tant de peine était précieux aux yeux de l'ouvrière! Elle acheta d'abord du linge, puis une robe, puis des rubans, mais sur chaque acquisition elle retenait en secret quelques

pièces blanches, et l'hiver s'approchant, elle eut le bonheur d'offrir à la vieille Marie un bon châle bien chaud. Quelle joie dans la mansarde! Ce châle fut essayé vingt fois, montré à chaque voisine, et toujours replié dans les mêmes plis. Jamais cachemire de l'Inde ne reçut tant d'honneurs. Une des compensations de la vie du pauvre, c'est d'attacher un grand prix à ce qui lui manquait la veille. L'abondance rend très indifférent : un objet de luxe ajouté au mobilier du riche n'est souvent qu'un embarras de plus; mais ce qu'on a longtemps désiré devient précieux au possesseur, surtout quand il doit à son travail cet accroissement de bien-être.

Madeleine, toute franche en ses allures, se regardait volontiers au miroir; elle était très jolie, il le lui disait, et cela lui causait un plaisir fort grand, non qu'elle fût coquette, mais toute fleur dans un parterre donne sa nuance et son parfum. La jeunesse, c'est le temps de la grâce et du charme; il est naturel à la femme comme à la fleur de se révéler au printemps, et la violette elle-même en se cachant sous des feuilles veut nous plaire dans son innocence. Aussi remarquait-on en Madeleine ce bon goût qui, dans toutes les classes, préside à la parure d'une fille bien élevée. Sa mise très soignée était pleine d'harmonie : point de clinquant, point d'excentricité. Elle était trop honnête pour adopter ces bizarreries qui n'embellissent une femme qu'aux yeux des indifférents : elle ne cherchait point à faire de l'effet; mais

plus d'un jeune ouvrier en la voyant passer le dimanche désirait une compagne comme elle.

Une robe de couleur foncée, un bonnet bien blanc, de fortes chaussures, telle était la toilette de la sage ouvrière. D'autres se paraient davantage et faisaient la *dame*, mais avaient-elles ces lignes pures, cette physionomie à la fois avenante et sévère qui attire la bienveillance et le respect? Dans son quartier on l'appelait *la belle Madeleine*, elle le savait, et sa philosophie ne pouvait s'empêcher de sourire à ce surnom.

Élise venait tous les dimanches passer quelques heures chez la vieille Marie pour voir Madeleine. Les deux enfants s'amusaient ensemble, elles riaient comme on rit quand on a travaillé six jours et qu'on se repose le septième, doux repos que celui qu'on a mérité et par lequel on obéit à Dieu ; les joies du dimanche, cette demi-aisance due à l'aiguille de Madeleine, c'était du bonheur. Elle le sentait et le disait. Une épreuve, hélas! allait venir, épreuve lourde qui ébranle les âmes les plus fortes. Madeleine devint pâle, triste, souffrante ; un mal inconnu fit sentir ses premières atteintes, la fièvre s'y joignit. La bonne Marie pleura en voyant sa chère enfant au lit, et n'ayant en réserve que si peu de ressources. Élise voulut donner ses nuits, sa force, sa tendresse, elle soigna son amie, quoique son mal fût contagieux ; elle ne se troubla point quand le médecin déclara que Madeleine était atteinte de cette terrible ma-

ladie qui semble haïr jeunesse et beauté ; la petite vérole.

Deux mois s'écoulèrent bien péniblement. Entrée enfin dans sa convalescence, la jeune ouvrière voulut écrire à sœur Françoise, qu'elle n'avait pas vue depuis longtemps, car on l'avait envoyée au loin dans une autre maison de son ordre. Un jour donc, Madeleine sentit dans son âme un plus grand besoin de s'ouvrir ; alors elle prit une plume à demi rouillée, la trempa dans une encre un peu épaisse, et quoiqu'elle ne sût ni commencer une lettre, ni la finir, elle se mit tout bonnement à penser tout haut comme si sœur Françoise eût été présente, et sans prétention comme sans talent, elle traça ces lignes :

« Ma chère sœur Françoise,

« J'ai été bien malade, malade à mourir, je n'en suis pas morte. Au contraire, je vais mieux, et comme je ne peux plus vous voir, je vous écris pour vous dire que je vous aime et que je n'oublie pas tous les conseils que vous m'avez donnés. J'ai bien pensé à vous dans mon lit ; je me rappelais surtout que vous m'aviez défendu de jamais dire en moi-même que j'étais tout à fait malheureuse, parce que ce serait mentir. Vous aviez bien raison, je le reconnais aujourd'hui. Je vais vous raconter comment j'ai passé mon temps ; ce n'est pas gai, mais ce n'est pas non plus bien triste.

« D'abord, il faut que vous sachiez que je suis devenue

très grande, j'ai vingt ans. J'ai appris l'état de couturière, et ma maîtresse assure que je travaille bien, que j'ai du goût et que je plais aux dames ; ce sont les trois choses qu'on demande dans notre état. Je n'ai jamais manqué d'ouvrage depuis quatre ans, et j'ai pu, non seulement faire aller le ménage, mais encore acheter beaucoup de choses. J'ai maintenant de quoi m'habiller très convenablement, et même je vous avoue que j'étais un peu fière d'être trouvée jolie par tout le monde. Vous allez rire, vous vous moquez des filles qui s'occupent de leur figure. Ne vous fâchez pas, ma chère sœur, je n'ai rien fait de mal, c'est un peu d'enfantillage et voilà tout.

« D'après ce que je vous ai dit, vous voyez que je n'avais pas à me plaindre de la Providence. Elle avait tout prévu : elle m'avait donné force, gaieté, courage, la bonne Marie pour protectrice, ma chère Élise pour amie. J'étais pauvre, mais à l'abri de la honte, du froid et de la faim. Voilà qu'est arrivé ce malheur bien grand qu'on appelle une maladie. Oh ! comme ses coups sont plus durs que ceux de la pauvreté ! Je me suis affaiblie jusqu'à ne plus sentir en moi que ce peu de vie qu'il faut pour se souvenir ; je ne pensais presque plus. J'avais soif, et tout sur la terre m'était à peu près indifférent. Cependant, je n'ai pas cru mourir, et effectivement je devais guérir, car quoique je ne puisse pas encore me tenir longtemps debout, mon cœur a retrouvé toute sa force.

« Quand on vous parle, vous aimez qu'on vous dise tout. Eh bien, je ne veux pas vous cacher que nous avons été très gênées pendant ma longue maladie. Il a fallu faire des dettes, mais dès que je pourrai me remettre au travail, je les acquitterai. Mon Dieu, mon Dieu, qu'on est donc malheureux quand on est malade! j'avais du chagrin, tout me donnait envie de pleurer. Je manquais de ces petites choses dont on n'a pas besoin, mais qui font tant de plaisir. Je passais quelquefois de longues heures à compter les fleurs et les feuilles peintes assez grossièrement sur le papier qui tapisse ma chambre, j'en suivais les contours, je les comptais ces fleurs et ces feuilles vingt fois de suite. Le croiriez-vous? cela m'amusait, tant je m'ennuyais! Le plus pénible c'était l'insomnie; la nuit est si bien faite pour dormir! Quand on souffre dans le silence et les ténèbres, on s'exagère son mal, on a des idées noires, on se décourage, on se croit perdu.

« Eh bien, ma bonne sœur, malgré mes ennuis passés et ceux qui m'attendent, car je ne suis qu'en convalescence, je ne veux pas me plaindre, je sens que ce serait offenser Dieu qui m'a tenue par la main tout le temps de ma maladie. Vous m'avez souvent parlé des compensations qui rendent nos épreuves supportables. Je me rappelle qu'un jour, pour que je pusse mieux vous comprendre, vous me disiez : Toute peine que Dieu nous envoie ressemble à un vêtement rude, mais pourtant fait

à notre mesure. Il nous gêne, ce vêtement, mais si nous nous agitons sous l'impression de la révolte, il nous blesse, nous déchire, le sang coule et le mal devient intolérable. C'est vrai, j'en ai fait l'expérience ; les peines que le ciel envoie sont toujours adoucies. Quand j'ai eu du chagrin, j'ai gardé au fond du cœur cette immobilité qui repose, et j'ai moins souffert que bien d'autres. Ayez la patience d'achever la lecture de cette lettre, et vous compterez avec moi les compensations qui se mêlent à l'épreuve. Je suis pauvre, mais j'ai en moi une grande espérance. N'est-ce pas un trésor? Je me sens portée à la confiance comme d'autres sont portés à la crainte. Il me semble qu'on m'aime et je ne crois pas me tromper. Souvent quand j'étais malade, j'avais peur de tout, du présent, de l'avenir. Élise entrait, je n'avais peur de rien. La voir, c'étaient tous les biens à la fois. Être aimée par la bonne Élise, c'est un don de Dieu : n'y eût-il au monde que nous deux, moi malheureuse, et elle voulant bien m'aimer, je devrais encore mêler à ma plainte une bénédiction.

« Non, beaucoup de riches malades ne trouvent pas sous leurs rideaux de soie les pensées douces et rassurantes qui me venaient sans effort. Vous disiez que l'homme dépend de lui-même, et non des circonstances extérieures ; je l'ai senti. Quand tout va mal au dehors, et que le dedans est paisible, on souffre, mais comme on veut bien souffrir, on ne s'aigrit point.

« En ce temps de convalescence, j'ai plusieurs sujets de joie : un rayon de soleil qui éclaire ma chambre éclaire en même temps mon âme : je rallume à cette lumière vive mes pensées qui devenaient sombres : je la reçois comme la visite d'une grande dame qui m'aimerait. J'ai tout près de mon lit une table de bois blanc qui n'est pas très solide parce qu'il y manque un pied, mais on la fixe entre le mur et ma chaise, et sur cette table ma mère d'adoption entretient quelques fleurs dans un verre d'eau. C'est mon parterre, je m'y promène sans fatigue ; ces fleurs savent me parler, nous nous comprenons ; elles disent des choses jolies comme elles, et me font sourire. J'ai vu des dames du grand monde qui s'entouraient de fleurs d'un haut prix, mais qui ne parlaient pas. Peut-être que les fleurs aiment la mansarde et le chevet du malade. Hier, l'une d'elles m'a dit : Fleur du bon Dieu comme moi, aime la vie ; il n'y a pas de jour qui ressemble à la nuit. Ce qui dérobe la lueur, c'est le nuage, mais le soleil est toujours là.

« Et moi, j'aime la vie, et je trouve que depuis mon enfance les compensations ont égalé les maux. J'ai entendu dire que les souffrances sont nombreuses et les consolations rares. Ne serait-ce point qu'on n'a pas bien compté ?

« J'ai fini ma lettre. Adieu ma chère sœur, je vous embrasse, je vous aime, ne me plaignez pas, mais souvenez-vous de moi, et si jamais vous oubliez mon mom, appelez-moi dans votre cœur : ma fille. Adieu. « MADELEINE. »

« P. S. Il faut que je vous dise que ma maladie m'a rendue affreuse à voir, mais cela passera, on l'assure, et j'y compte. Être laide serait pour moi un chagrin très vif. Si vous ne le comprenez pas, croyez-le du moins, je vous le dis comme je le pense. »

LAIDE

Il y a en ce monde une influence que personne ne repousse et dont personne ne convient, c'est celle de la beauté. On la subit avant d'en avoir analysé les motifs. Peut-on d'ailleurs les analyser ? Que fait la forme ? Que prouvent les contours ? Que signifient ces lignes plus ou moins harmonieuses qui composent un beau visage, un ensemble gracieux ? Vanité, dit le sage. Il dit vrai, mais pendant que lui-même admire en passant, la foule est éblouie, captivée. Elle donne sa sympathie avant l'examen. Autour d'une personne vraiment belle, il y a une sorte d'auréole. Cette auréole entourait Madeleine depuis son jeune âge ; et sans être précisément orgueilleuse, la jeune fille s'était facilement habituée à sa douce puissance. Parmi ses compagnes, elle rencontrait ce que la jeunesse donne volontiers à une supériorité quelconque ; on l'écoutait quand elle parlait, on imitait ses manières, ses allures, et jusqu'aux moindres détails de sa toilette. Cette petite cour était obéissante ; un peu plus tard, peut-être, elle eût été hostile. Madeleine ignorait encore

ces inconstances de l'esprit, et se confiait à la sympathie comme à une amie fidèle. Se présentait-elle dans un magasin pour mettre son talent à la disposition des maîtres? on était frappé de sa distinction qu'une mise simple relevait encore. Son œil pur, mais grand ouvert comme celui d'un enfant, disposait à la bienveillance, on souriait à son sourire et si l'on ne pouvait souscrire à sa demande, du moins le refus était-il accompagné de certains égards. Quand elle allait chez de grandes dames porter de l'ouvrage, elle retrouvait encore ce salut bienveillant que l'on devrait donner toujours. A Madeleine s'appliquait ce vers de Chénier :

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux.

Il est naturel de s'accoutumer à la considération, à tout ce qui rend l'existence facile ; ce n'est ordinairement que par la privation qu'on apprécie ces biens. Ainsi fit Madeleine. Le mal terrible en épargnant sa vie avait détruit pour toujours, hélas ! sa beauté. On lui laissait l'illusion pendant sa convalescence, mais le temps passa, la force revint et le miroir de la jeune fille la fit pleurer, la pauvre enfant, trop vraie pour ne pas s'avouer que sa laideur lui était un fardeau.

Il y a entre les deux parties de notre être une union si intime qu'elles souffrent de tout ensemble ; quand les yeux laissent tomber nos larmes, c'est notre âme qui

pleure. La jeune fille devint sérieuse, tout regard augmentait sa tristesse. Les hommages ne se comptent pas, mais charment la vie. On ne compte pas non plus ces riens qui témoignent d'une vague répulsion, ces coups d'œil froids jetés en passant ; mais comme le fer entre profondément, comme il se retourne dans la plaie, comme il la déchire ! Madeleine n'était pas de ces femmes qui se perdent dans la foule: sa taille élevée la faisait remarquer, et maintenant sa laideur comme naguère sa beauté était devenue un sujet de conversation, un point de comparaison: on disait *laide comme Madeleine.*

Plus d'une mère prudente montrant à sa fille la fragilité des avantages extérieurs, ajoutait à ses conseils ces mots : Regarde Madeleine.

Le foule ne se tait pas. Quand elle admire, le murmure de sa louange finit toujours par bourdonner aux oreilles de l'idole. Quand elle raille, le murmure monte encore. La pauvre fille était gênée devant les étrangers, plus encore devant ceux qui l'aimaient, non qu'ils lui reprochassent rien, mais parce qu'elle désirait leur plaire. La bonne Marie, elle-même, la contristait sans le vouloir en lui parlant avec emphase de sa beauté perdue.

Lorsque la jeune ouvrière se présentait au dehors, elle ne retrouvait pas cette assurance qui naissait en elle autrefois de l'admiration même qu'elle excitait. On la regardait avec un peu d'étonnement et plus d'une bouche grossière laissa tomber en passant ce mot

qu'aucune femme ne veut entendre, ni se dire à elle-même : laide !

Dans le cercle intime, on avait mille fois parlé des noces de Madeleine, on lui avait prédit qu'elle ferait un brillant mariage en dépit de sa pauvreté. A ces doux propos, elle secouait la tête et riait ; mais qui dit non tout haut accepte tout bas l'espérance, et l'orpheline avait quelquefois, en rêvant, levé les yeux au-dessus de sa sphère. Vainement sa raison l'attirait en bas, l'illusion montait, et elle la suivait volontiers. Maintenant, elle se sent à part, elle voit ses compagnes épouser ces jeunes garçons robustes et joyeux, qui, eux aussi, avaient admiré Madeleine, tout en la trouvant un peu fière. Elle s'estimerait bien heureuse si l'un d'eux la demandait ; mais sa dot, c'était ce visage charmant qu'encadrait une chevelure noire et riche : elle est ruinée, Madeleine !

Un mot qu'elle n'aime pas lui revient sans cesse, douloureux comme une injure : tout le lui répète : *vieille fille*, dit son miroir ; vieille fille, dit la foule ; vieille fille, dit au fond de son être cette fibre délicate qui nous avoue toutes nos misères pendant que nous arrangeons un sourire.

Tous disaient vrai, elle est vieille fille, l'humble ouvrière. Voyez-la, assise dans sa mansarde, près de la fenêtre, entre les toits et le ciel ; elle travaille pour manger demain, car de longues années de labeur l'ont laissée pauvre comme auparavant. Les derniers jours de la

vieille Marie, sa protectrice, ont été durs et affligés, la paralysie a immobilisé en elle tout ce qui n'était pas le cœur ; son enfant d'adoption lui rendait les soins et l'amour donnés à son jeune âge. Elle travaillait le jour, elle travaillait la nuit ; sa jeunesse se prodiguait, risquant santé, vigueur, repos. Un regard, une bénédiction, payèrent ces années douloureuses ; la bonne Marie, léguant à Madeleine sa pauvre mansarde, alla où vont les saints ; et l'ouvrière, affaiblie par les veilles et l'excès du travail, resta en face d'elle-même.

Des cheveux grisonnants encadrent aujourd'hui la figure de Madeleine qui n'a gardé de sa beauté que la franchise du regard et le calme du sourire. Y a-t-il encore dans cette vie une source de joie qui compense les maux? tout ici paraît décoloré. Quelle corde toucher pour en tirer un son qui ne soit pas plaintif?

On frappe, et avant qu'on ait eu le temps de dire entrez, la porte s'est ouverte. C'est Élise, heureuse épouse, heureuse mère : elle tient dans ses bras son dernier enfant qu'elle allaite ; elle veut en passant, voir Madeleine. Leurs cœurs s'étant trouvés prêts au bonheur et à la peine, Élise n'est pas égoïste et Madeleine sait encore supporter les heureux. Elle enveloppe son amie du regard, il y a là un monde de jouissances élevées ; elle prend sur ses genoux l'enfant d'Élise qui l'aimera bientôt ; les deux femmes se parlent :

Élise. Il y a longtemps que je ne t'ai vue, Madeleine ; huit jours, c'est trop. M'attendais-tu ?

Madeleine. Quand tu n'es pas là, je t'attends toujours, mais tu sais, ma bonne Élise, qu'il ne faut pas sacrifier le plus petit devoir. Viens quand tu peux, tu me rendras toujours contente.

Élise. Que tu es bonne ! le chagrin ne t'a pas rendue sauvage et rude comme beaucoup d'autres.

Madeleine. Ne blâmons pas les autres, chère Élise ; ils valent autant que moi. S'ils sont rudes et sauvages, c'est que leur route en ce monde est plus âpre que la mienne. Il y a eu et il y a encore dans mon existence tant de compensations !

Élise. Tu as toujours sur les lèvres ce mot qui bénit Dieu, Madeleine ; il doit t'aimer à cause de la facilité avec laquelle tu pardonnes à la vie ce qu'elle a d'amertume.

Madeleine. De l'amertume? j'en ai rencontré, c'est vrai, mais pourquoi se plaindre quand à côté du mal se trouve le remède; quand on n'a jamais senti un malaise sans soulagement, un abandon sans amitié, une douleur sans espérance? N'y eût-il que ton regard, Élise, pour voir ce que je souffre, ce serait déjà beaucoup. Eh bien, compte avec moi tout ce qui m'a été laissé.

La première et continuelle épreuve de ma vie, c'est la pauvreté. Jusqu'ici, néanmoins, je n'ai manqué de

quelque chose que dans ces heures de passage où l'on oublie sa condition. Dieu me veut pauvre, je le suis et ne m'en afflige point. La misère, tu le sais, n'a jamais atteint mon cœur.

Élise. Non, je t'ai vue toujours supérieure aux événements. Le secret de cette supériorité, dis-le-moi, Madeleine.

Madeleine. Le secret, c'est de compter sur Dieu. J'ai remarqué que notre âme ne reste pas longtemps dans une angoisse absolue, elle sent pendant l'orage que la paix reviendra. Il m'est arrivé de ne savoir d'où tomberait le secours, et je n'ai eu qu'à ouvrir ma main pour que la Providence y jetât son aumône. Je n'ai jamais manqué d'air, de pain, ni d'amitié. Est-ce la misère sans espoir ? Non, Élise, c'est la pauvreté du chrétien.

Élise. Mais ta santé s'est affaiblie, tu souffres ?

Madeleine. Oui, presque constamment, c'est une fatigue sans douleur précise. Ici, comme dans ma pauvreté, il n'y a rien d'aigu, c'est un état de longue durée, c'est comme dans un voyage en mer un temps sombre sans tempête, le navire ne se détourne point, il a en vue le rivage ; seulement, les passagers sont tristes. De même, il y a dans ma vie des heures pleines de tristesse, mais elles passent, et moi, le navire, je regarde la rive et j'y vais. Ne me plains pas. On se fait à tout. D'ailleurs ma faiblesse physique me donne un besoin de tranquillité

que je satisfais sans peine. Être assise commodément près de ma table, mon ouvrage en main, me convient mieux qu'autre chose, j'y trouve du plaisir, je m'intéresse à ce que fais, je regrette moins que tu ne le crois, une agitation dont j'ai perdu l'habitude. On dit que le prisonnier finit par s'accoutumer à la prison, comment ne m'accoutumerais-je pas à demeurer calme et occupée entre ces murs protecteurs où la bonne vieille Marie m'a cachée toute petite, où tout est pour moi souvenir? Et puis il y a des jours où je me sens plus vaillante, où le soleil me ranime. Oh! ces jours-là, si tu savais comme on oublie le mal passé, comme il paraît peu de chose! On se croit forte pour toujours, on fait la fière, on ne doute pas de ses forces, on irait au bout du monde!

Ce sont nos plaisirs à nous, valétudinaires, tu ne les connais pas, toi, pour qui tous les jours sont des jours de santé. Prends garde que je ne te trouve tout à l'heure plus à plaindre que moi.

Elise. Bonne Madeleine, rieuse encore! Et ta beauté? Cette beauté dont j'étais orgueilleuse tant je t'aimais.

Madeleine. Élise, tu réveilles ce côté du cœur qui n'est jamais bien endormi. J'ai été belle, j'en conviens, il était si doux de te croire quand tu me le disais. J'en ai senti profondément le sacrifice; ses conséquences ont pesé, pèsent encore sur moi. C'est lourd, mais là aussi on sent une autre main qui soulève le poids. Qui sait? peut-être a-t-il mieux valu pour moi ne pas attirer les regards.

Sœur Françoise disait que l'âme s'éparpille dans les soins qu'on donne à sa beauté, qu'elle se rapetisse par la vanité, qu'elle se rabaisse par la louange. Sœur Françoise avait toujours raison. Dieu m'a envoyé là une épreuve de tous les jours, il faut l'en bénir et ne pas murmurer.

Élise. C'est donc bien convenu, tu n'es pas malheureuse ?

Madeleine. Loin de là! j'ai le nécessaire, j'ai la paix, et de plus, Dieu m'a laissé de tous mes trésors le meilleur. L'univers est peuplé par une seule personne quand son cœur s'est donné... De quoi me plaindrais-je?

Ainsi parlait Madeleine ; l'enfant d'Élise s'était endormi sur les genoux caressants de la bonne ouvrière. Élise souriait à son amie : entourée de sa famille, on eût pu croire qu'elle se laissait aimer, qu'elle n'avait nul besoin de la pauvre vieille fille, et pourtant ce cœur vivant à l'ombre avait gardé tant de jeunesse qu'il ajoutait beaucoup au bonheur de l'épouse et de la mère.

SEULE

La lumière du jour a pâli ; on n'a pas encore allumé la petite lampe dans la mansarde. Madeleine, assise devant sa table à ouvrage, se repose un moment. Est-elle devenue riche ? Oh ! non, c'est encore son pain quotidien qu'elle gagne. L'âge a rendu son front sévère, mais sur ses lèvres on retrouve ce sourire paisible par lequel on consent à la vie telle que Dieu la compose heure par heure. Dans son regard, il n'y a plus un éclair de joie, mais on y remarque tant de sérénité qu'on n'ose pas la plaindre. Néanmoins, depuis longtemps, elle vit dans cet étroit espace sans bonheur, sans entourage. C'est une existence terne : point d'animation, peu d'argent, peu de force. Qui voit-elle ? les personnes avec lesquelles son travail la met en rapport ; quelques voisines qui viennent réclamer d'elle un service. Est-ce là un aliment pour cette partie d'elle-même qui se nourrit d'affection ? Non, le cœur de Madeleine, si fort qu'il soit, défaillerait s' il n'y avait en sa pensée reconnaissante cette intention journalière de

compter les compensations grandes et petites qui rendent sa vie supportable.

Souvent elle a été tentée dans sa dernière épreuve ; mais le voyageur s'accoutume à la marche, et nous savons mieux vivre quand nous avons vécu longtemps et utilement.

Ce repos de Madeleine, en ce moment où la nuit tombe, est une méditation. Mieux qu'autrefois dans son adolescence, elle regarde le passé, le présent, elle se recueille, c'est à Dieu qu'elle s'adresse. Écoutons les paroles qui, dans le calme, s'échappent de ses lèvres. Gardons-nous de troubler cette communication intime de la créature avec son Dieu.

« L'homme ne lit pas en lui-même à la lumière du soleil, c'est vous qui l'éclairez pour visiter son cœur, lueur sans terme, mon principe et ma fin. Ma vie s'avance, elle a passé vite comme ces arbres que sur une route on voit fuir quand, soi, on court au but.

« Il y a des jours que je voudrais revoir, mais chaque instant glisse de nos mains dans l'éternité, vous ne nous le rendez pas ; il a servi une fois, c'est assez pour que nous en ayons fait bon ou mauvais usage.

« Je suis vieille, c'est-à-dire que la partie visible de mon être s'affaisse : mes yeux sont affaiblis, tous mes sens ont gardé du voyage une lassitude qui n'a pas atteint le fond de mon âme ; sous vos yeux seulement, je puis avouer sa jeunesse, cette jeunesse que vous aimez. Quand

le mal, grâce à vous, ne nous a pas touchés, nous conservons la chaleur. N'ayant point trouvé le bonheur ici au printemps, nous ne l'y cherchons pas au temps où le fruit va tomber. Merci, mon Dieu, d'avoir éloigné tout prestige ; quand on a beaucoup souffert, on voit le terme sans appréhension. Tous les liens sont rompus, on s'élève facilement... Qu'ai-je dit ? Est-ce une plainte ? Ingrate ! Vous aurais-je offensé ? Non, je ne vous reproche rien, ce que vous faites est bon. Si le labeur a été rude, il n'y a pas eu de détresse sans raison d'espérance. Quand j'ai eu soif, vous m'avez donné toujours cette goutte d'eau qui suffit au pèlerin pour attendre une source. Il n'est pas vrai qu'il y ait des ténèbres où l'homme s'agite sans secours. Lumière, vous pénétrez toujours dans sa prison obscure ; il ne faut qu'une fente, à peine visible, pour qu'un de vos rayons tombe au regard du prisonnier, et le réconforte en secret.

« J'ai été jeune, et, quoique pauvre, ma part de bonheur était bonne au temps où je m'en contentais. Ce qui nous fait mal, c'est beaucoup moins la privation que le désir. Devant une joie quelconque, notre sourire est le même, et bien souvent les joies qu'on n'a pas achetées à grands frais valent plus que les autres.

« J'ai été belle, tous les yeux me l'ont dit. Ma beauté, c'était ma richesse, et de tous mes sacrifices, celui-là n'est pas le moindre. Et pourtant, cette perte n'a pas été non plus sans avantage. Devenue laide, j'ai mieux dis-

cerné ceux qui m'aimaient. J'ai connu une sympathie nouvelle, celle qui, sans passer par le regard, va directement d'une âme à une autre, et s'y repose plus pure et plus délicate. Oui, quand rien de physique n'a prévenu, quand le cœur n'a subi aucune influence extérieure, il naît en l'homme un sentiment plus élevé dont l'estime seule est la base, et ce genre d'affection nous repose comme tout ce qui est immatériel.

« Où donc, Seigneur, où donc est la plaie vive? Où est ce déchirement sans pareil qui m'a laissée toute saignante? Élise!... c'est elle que vous aviez étendue sur ma douleur comme un baume bienfaisant, c'est elle qui m'a suffi jusqu'à l'heure sévère où vous m'avez montré que vous seul suffisez. J'ai lu dans un beau livre cette pensée d'un saint : *L'âme humaine est la capacité de Dieu, et tout ce qui est plus petit que Dieu ne peut pas la remplir.*

« On oublie sa propre puissance quand on croit qu'une affection profonde peut nourrir le cœur. Souvent je me suis surprise à penser que je ne pourrais pas vivre sans Élise, que son regard était mon refuge, que, privée de ce secours, je me trouverais dénuée de force, écrasée sous le poids que nous portions à deux. Vous me l'avez ôtée : de nos âmes collées ensemble, l'une a été prise, l'autre laissée... Soyez béni, ô mon Dieu! Ces vides que la créature avait creusés en moi, c'est vous qui les avez remplis. Vous vous êtes infiltré comme une eau silencieuse qui s'empare de toutes les issues, s'en va dans les bas-fonds,

et monte, monte jusqu'au faîte. Je suis toute seule, et j'en ai cru mourir : Je vous l'ai dit tout bas, je ne l'ai dit qu'à vous. Dans un seul jour, le monde entier est devenu pour moi un cachot, mais vous saviez que ma plainte était sans malice, vous l'avez excusée comme un murmure d'enfant, vous êtes venu revêtu de douceur, vous vous êtes approché, je vous ai reconnu au calme de vos pas. Quel respect pour la liberté de l'homme ; vous l'avez dit vous-même : *Je me tiens à la porte, et je frappe.* Non, je ne vous ai connu que très imparfaitement, tant que j'ai vécu appuyée sur une autre ; maintenant, je sais mieux qui vous êtes. En vous, je trouve ce que j'ai trouvé dans Élise, et je trouve encore ce qui lui manquait ; car la créature finie a des bords contre lesquels nous nous brisons, et vous n'en avez point, océan sans rivage. Que l'homme, remué par ses passions, soit écrasé par la solitude, je le comprends ; se rencontrer lui-même l'effraye, et vous rencontrer, vous, l'épouvante ; mais pour l'âme de bonne volonté qui vous cherche, le mot *seule* n'enferme pas des douleurs sans espoir ; elle souffre, mais elle se fortifie, parce que, manquant de to ut, c'est de vous qu'elle emprunte ce qu'il faut pour vivre.

« Recevez donc, Seigneur, l'hommage d'un cœur vrai : ce que vous m'avez donné m'a suffi ; ce que vous en avez ôté, je le croyais nécessaire, et il ne l'était pas. Descendue au plus bas échelon du malheur, quand je lève les yeux, je ne vois plus que vous. Je compte en votre présence

mes douleurs et mes joies, et je dis au fond de mon cœur : Toute vie malheureuse a ses compensations. Merci, mon Dieu ! »

ALTHÉE

ALTHÉE

I

CHEZ MADAME FRANÇOIS

Nos pensées, on n'en saurait douter, reflètent les nuances des objets qui nous entourent; témoin l'aimable et spirituel Xavier de Maistre, qui, pour avoir, sans motif plausible, endossé sa robe de chambre et mis ses pantoufles, finit par sentir du malaise. C'est par la même raison que, dans le petit intérieur de Mme François, bêtes et gens avaient l'air maussade et le ton aigre; c'était pourtant une excellente femme, mais faite pour comprimer un élan quel qu'il fût.

Néanmoins, une jolie petite fille s'épanouissait sous ce toit, comme une rose le long d'un chemin bordé d'épines. Althée, orpheline et sans autre appui que sa tante,

ne voyait l'univers qu'à travers le microscope de famille, et ses idées avaient pris la forme des idées de Mme François, au point que la vulgarité ne lui déplaisait pas. On se fait à son moule. L'enfant du soldat joue avec un sabre, comme l'enfant du menuisier avec un rabot. Althée jouait avec la minutie.

Il y a des intérieurs où l'observation est facile, ou plutôt inévitable ; tout s'y montre au dehors : beautés et faiblesses. Telle était la maison de Mme François où logeaient ensemble sans se convenir, bonté, mauvaise humeur, générosité, politesse.

L'enfant avait des amies de son âge, et comme au moral et au physique elle imitait toujours, son propre caractère ne se dessinait point. Les modèles d'ailleurs n'étaient point dignes de poser devant Althée.

Il y a des petites filles faites d'un seul morceau, taillées dans la vanité : elles marchent la tête haute, elles sont fières de leur robe, de leur chapeau, de tout ce qui n'a pas dépendu d'elles, et n'ont point honte de leur ignorance, de leur manque d'éducation, de leurs sottes prétentions. C'est le portrait de Rosine, l'amie intime, c'est-à-dire celle qui demeurait à côté, et que pour cette raison on voyait tous les jours. Althée en la regardant devenait vaniteuse, hautaine à l'égard des inférieurs, pleine enfin de misérables défauts.

Au nombre de ses compagnes, il y avait encore Florence, qui s'éveillait en dormant, mangeait en dormant,

marchait en dormant. Althée par occasion s'endormait pour imiter Florence.

Si la journée se passait avec Octavie, il était de rigueur de monter sur les tables, de tirer la queue du chat, d'être mordue, etc. Ainsi toujours copiant, Althée ne s'arrêtait jamais en face d'elle-même, et restait comme étrangère à son propre esprit.

Chez Mme François on ne pensait pas beaucoup, faute de temps, les heures se succédaient sans profit. On se répandait tous les jours en soins inutiles, en divertissements vides, en conversations puériles ; on parlait sans rien dire, on travaillait sans rien faire, on s'amusait sans plaisir. Althée se formait à cette école. Sur le rien s'élevait l'édifice, la base manquait, et la vie dont les pierres s'amoncellent si vite, s'élevait menaçante comme ces tours mal assises qui effraient le voyageur.

Mme François, quoique portant lunettes, voyait peu, j'entends au moral, car pour ce qui ressort du monde physique, elle se plaisait à dire, et c'était vrai, que rien ne lui échappait. L'esprit de sa nièce, n'ayant malheureusement ni forme ni contour, elle n'eut garde de le voir et de le cultiver. Chaque année développait les facultés intellectuelles de la petite fille, elle entrevoyait sans les comprendre ces ombres qu'une voix sérieuse doit nommer à l'enfant, de peur qu'il ne se trompe. Mme François appelait mérite ce qui n'est qu'avantage, enfantillage ce qui

est défaut, faiblesse ce qui fait peur à ceux qui ont appris du passé à craindre l'avenir !

Comment donc menait-on la vie chez Mme François ? Hélas ! un peu comme chez Mme Clément. Comme chez Mme Thomas, un peu comme chez nous tous.

C'est le moment de faire un aveu, faisons-le. Quoi de plus contraire à la vertu de discrétion qu'une fenêtre donnant juste en face d'un appartement ? Vous ne voulez point regarder directement ; vous ne voulez pas plus entendre ce qu'on dit ! Mais la partie de vous-même qui n'a jamais raison s'arrange de manière à tout voir tout entendre, sans que vous sachiez comment. C'est un coup d'œil jeté pendant que vous regardiez autre part ; c'est un son perçu pendant que vous n'écoutiez pas.

A la fin du jour, vous seriez surpris, scandalisé, si la moitié de vous racontait à l'autre moitié l'histoire du voisin. Vous vous fâcheriez, je me fâchais aussi.

Or, c'était mon atelier qui avait vue sur la cour étroite dont Mme François occupait le fond. Un jour que je peignais, il m'arriva de sentir une odeur de friture. Comment faire ? Peut-on s'empêcher de sentir ? Et pourtant, je peignais ! Il s'agissait d'une tête de nymphe, vaporeuse, indécise. Ma naïade était blonde, frisée, charmante, et point du tout coquette : elle regardait un alcyon volant sur l'onde, et son esprit rêveur apparaissait dans ses yeux comme un mystère. J'étais ravi de cette création de poète. Le poète, c'était moi ; moi qui

cherchais l'idéal en toute chose comme on a cherché la pierre philosophale. J'avais d'abord jeté sur la toile quelques lignes indécises ; ces lignes, je les avais animées, et chaque jour j'ajoutais à mon œuvre une grâce. Il me semblait que ma pensée seule enfantait cette tête naïve ; je ne croyais pas avoir eu de modèle, sinon cette image aux milles faces que l'artiste regarde en lui-même, et sous le jour qui, dans le moment, s'harmonise avec son âme.

J'allais donc, cherchant ces contours, ces ombres, et voilà qu'une odeur de friture, ô misère ! s'empare de l'un de mes sens sur lequel je ne veillais peut-être pas assez. L'odeur gagne par cette voie ma pensée, je me sens envahi par des idées triviales : poêles, tisons, farine, pâte, beignets ! Beignets ! ce mot fait sourire ce côté de moi-même qui aime le passé, il me raconte cent balivernes à propos du mets chéri de mon enfance. Ma bonne mère nous en régalait quelquefois, c'était un plaisir pour tous. Je vois encore cette blonde pyramide, brillante de poudre de sucre ; notre bonne l'apportait glorieusement et sans rire, attendant que nous riions les premiers, et s'amusant avec nous de notre petit bonheur. C'était bon, c'était chaud, délicieux ! Mais pendant que je regardais passer les ombres fortunées de mes beignets, je perdais de vue la naïade, ses chants avaient cessé, elle se cachait sous les roseaux de la rive et ne regardait plus ni moi ni l'alcyon. O friture ! ô matière ! pourquoi t'interposer

entre mon être et la poésie ?... C'est peut-être un bien. J'aimais cette nymphe, ces algues, ces nuées, je planais depuis deux heures dans ce vide où nul bruit terrestre n'arrive. Non, ce n'est pas la vie réelle. Quand on revient de ces champs éthérés, on est choqué des moindres froissements, on trouve toute chose vulgaire. L'âme saigne pour un mot, un rien. Donc, c'est arrêté. Il faut attacher aux ailes du poète, de l'artiste, un poids quelconque pour l'empêcher de voler trop longtemps. Trouver un poids est fort aisé. Si l'on pouvait choisir, je demanderais tout bonnement cette odeur bonne et sans malice qui me rappelait une joie du foyer maternel. A propos de quoi cette disgression? Il s'agit uniquement de Mme François.

Les fenêtres de son salon, de sa salle à manger et de sa cuisine étaient précisément en face de la mienne. J'avais vue sur les fauteuils, la vaisselle et les marmites, et pour moi, la vieille Catherine faisait partie du paysage. Elle était belle et digne au milieu de son petit empire fort bien étamé. Elle se tournait et se retournait entre ses impassibles sujets, mettant l'un au pot, l'autre à la broche. J'aimais Catherine. Pourquoi? Hélas ! sait-on jamais pourquoi l'on aime ! Elle avait dans l'ensemble quelque chose d'antique qui me donnait d'elle la plus haute idée; dans le regard de la bonté, et sur les lèvres un grain de malice. C'est tout ce qu'il faut, selon moi, pour faire une femme charmante, à supposer que je prenne

quelquefois mes types bien en dehors des naïades. Au moment où j'eus le malheur de me laisser distraire par l'odeur des beignets, Althée se trouvait dans la cuisine et faisait autant de pas que la vieille bonne. Rien de joli comme cette enfant : tête blonde et mutine, souplesse de corsage, elle ressemblait à ma nymphe comme le bouton de rose à la rose elle-même. A tout âge le cœur de l'artiste est plus jeune que lui. On me prenait pour un homme grave, parce que mes cheveux grisonnaient; mais en dépit de ma réputation, je me mis à trouver ce jour-là que l'image et la réalité c'était un, et je nommai la nymphe des roseaux Althée. Enfantillage !

Cependant, comme notre planète n'est pas le lieu de la poésie, il s'en faut, je fus blessé du son de voix de la petite fille. A douze ans elle avait ce ton impérieux qu'on excuse à peine dans une ménagère de quarante ans; elle disait, — le vent soufflait de mon côté, est-ce ma faute ? — elle disait : Je veux, faites cela, taisez-vous ! Et sa petite tête, céleste par la forme, devenait vulgaire dans les détails, et je retournais à mes roseaux, à ce sourire sans fin sur ces lèvres toujours gracieuses, à ces grands yeux éternellement calmes, suivant partout l'alcyon qui ne bougeait pas plus qu'un terme.

Mme François en personne vint s'enquérir des faits et gestes de Catherine. Celle-ci changeait d'aspect au seul bruit des pas de Mme François. Elle devenait roide, anguleuse, c'était le hérisson se préparant à la défense,

et j'entendais journellement des discussions si petites que les dimensions ne m'en sont point restées. La querelle naissait d'un atome. On sentait entre la souveraineté et l'autorité culinaire une opposition innée.

Cette fois, la chose alla loin. Commençant à je ne sais quelle vétille, elle prit des proportions colossales, et, en sens inverse de la montagne qui accouche d'une souris, cette vétille fut l'occasion d'un défi porté de bas en haut, comme Rome le vit si souvent entre ses plébéiens et ses patriciens. Catherine dans le feu des débats osa élever la voix au-dessus du diapason de l'Opéra; la maîtresse de maison se trouva dans la nécessité de crier plus fort; Catherine reprit en fausset, et la pauvre dame ne pouvant monter au delà lui donna son congé. C'est ainsi que va le monde. Les royaumes eux-mêmes sont bouleversés, tout aussi bien que le ménage de Mme François, seulement comme ils sont plus grands, il leur faut trois jours.

Pendant cette scène courte, mais décisive, Althée pleurait. Cela me donna bonne idée de son cœur. Elle voyait avec une émotion douloureuse sa tante et sa bonne en complet désaccord. Tandis que je faisais ces réflexions le corps involontairement penché en avant, il arriva que ma naïade perdit l'équilibre, et fit un plongeon, entraînant chevalet, palette, etc.

II

CHEZ MOI

Catastrophe bruyante ! Ma femme vient à mon secours, suivie de nos cinq enfants, qui à force de bonne volonté ajoutent au désastre. En même temps on sonne. Bon ! une visite ! Je suis furieux ; mais cette portion de moi-même qu'on appelle figure, face, visage, et qui me représente, se met à sourire agréablement, et tout en reste là. Quel singulier assemblage forment les différentes parties de notre être ! L'homme a son caractère le plus souvent aigri, et qu'il cache tant qu'il peut ; son jugement qui lui parle raison ; ses nerfs qui s'agitent, se retirent, se crispent ; son imagination qui lui fait perdre la tête, son cœur qui déraisonne pour un battement de plus ; sa volonté, qui au bout du compte mène la bande, tout cela fait effort en sens contraire, et le plus sage aurait l'apparence d'un fou si sa figure n'était pas là pour baisser les yeux ou les lever selon la rubrique, sourire au besoin, faire en un mot tout ce qui concerne son état. Que de gens dont vous

dites pour les avoir vus passer : Il est fort bien ! Si vous saviez tout ce qu'ils ont pensé depuis dix minutes, vous auriez envie de rire.

La visite fut très polie, se croyant, grâce à ma figure, très bien reçue. On me jugeait digne de considération. Qu'aurait-on dit si l'on avait su que je venais de prendre intérêt à une chétive collision de femmes brouillées par une friture, dont la seule odeur avait refoulé mes inspirations ; si l'on avait deviné que j'avais nommé ma belle naïade du nom d'une petite fille, et jeté tout par terre à cause de ma condamnable curiosité, qui me portait en avant ? Nul doute que l'étranger — c'était un riche Espagnol — m'eût pris pour peu de chose, triste peintre, incapable d'une œuvre sérieuse, bon pour des enluminures ou des enseignes. Oh ! ma figure, que je te remercie !

Le riche Espagnol me parla de moi d'un ton que je trouvai le meilleur ton ; il loua mon talent sur de simples ouï-dire, et voulut voir mes travaux. J'ouvris la porte de mon atelier et m'y précipitai pour achever de remettre tout, non pas en ordre, fi donc ! mais dans ce désordre qui convient au sanctuaire des arts. J'ôtai seulement ce qui encombrait le passage, et relevai mon alcyon qui se remit à voler sur place d'un air béat, comme s'il ne lui était rien arrivé !

L'Espagnol avait de l'observation dans le regard, il ne prit pas pour chefs-d'œuvre tout ce que je fis passer sous ses yeux ; mais je remarquai un intérêt touchant témoigné

aux têtes d'enfants qui riaient ou pleuraient le long de la muraille. Ce n'était point un hidalgo, cherchant son peintre entre les grands peintres, c'était un bon père de famille en quête d'un maître de dessin pour sa fille. La chute fut grave, je demeurai interdit, car j'avais déjà rêvé que ce monsieur me ferait une réputation en Espagne ; je venais d'être appelé par la Reine, chargé de travaux importants, décoré, titré. J'en étais précisément là, quand ma figure oubliant son rôle se tira comme font les figures attrapées. Mon excellente femme, qui a juste assez de bon sens pour deux, saisit l'occasion et peignit en termes heureux le plaisir que je n'éprouvais pas du tout d'avoir une élève aussi distinguée. Elle dit des choses délicates sur les soins à donner aux bouches de trois quarts et de face.

Ma femme voyait surtout dans mon pinceau une façon directe de faire aller notre petit ménage. Nymphes, odalisques, tempêtes, elle eût tout mis en pot-au-feu. Le pot-au-feu, c'était sa passion ! On assure que les femmes d'artistes qui ont celle-là, sont les bonnes ; je le crois.

Je laissais Clémence parler, car vraiment le sujet ne me plaisait pas. Faisant semblant de chercher dans mes portefeuilles un dessin qui n'y était pas, j'entendais toucher cette odieuse question d'argent que je détestais, et qui faisait le bonheur de ma femme. Je trouvais qu'elle élevait trop ses prétentions, moi qui, une minute auparavant, faisais si facilement fortune ! C'est que, dans mon

rêve de quelques secondes il y avait une fumée de gloire, et ici, rien que des yeux stupides dont il faudrait corriger le regard de travers et la ridicule expression. C'était un désenchantement sans pareil!

Sur ce, le monsieur, bien content, se dirigea vers la porte, promettant que dès le lendemain notre élève se mettrait à l'œuvre. Comme il exprimait le désir de voir s'adjoindre à sa chère Manuela quelques jeunes filles de son âge, pour lui donner de l'émulation, j'allais répondre tout bonnement que je n'en connaissais point, lorsque ma femme inventa que telle était mon intention, et que, sous ma haute direction et sous sa surveillance particulière se montait un atelier de jeunes filles dont MlleManuela serait le plus bel ornement. Il y a longtemps qu'on a dit : *Ce que femme veut, Dieu le veut.* Mon atelier existait donc puisqu'il était dans la petite tête de Clémence... J'étais ébahi de l'à-propos.

L'Espagnol me tendit la main, salua ma femme avec une politesse de gentilhomme et partit. J'allais me fâcher, je n'en eus pas le temps. Clémence me dit pour la centième fois que je n'entendais rien aux affaires, que rêver toujours laissait la bourse vide, que l'avenir de nos enfants me faisait du travail un devoir, qu'il ne s'agissait point dans un ménage de telle ou telle probabilité, qu'il fallait des ressources régulières, suffisant pour subvenir aux frais quotidiens, économiser en cas de maladie et se créer de petites rentes en vue de la vieillesse.

Je m'étais assis en face de l'onde, tout près des algues vertes, je jetai un regard sur ma femme ; elle était froide, sérieuse, il me sembla que je l'aimais moins. Illusion! En même temps, ma dernière fille, notre bébé !... laissa tomber sa poupée, qui s'en alla donner du nez dans mon bleu de Prusse, ce qui leur fit bien mal à tous deux. La mère, redevenue douce et charmante, prit dans ses bras la petite Émilie qui pleurait, la mit sur mes genoux, et avec cette finesse de la femme qui connaît toujours l'endroit faible, elle dit à l'enfant : « Console-toi; papa t'achètera une autre poupée bien plus belle, dès qu'il aura de l'argent, et il en aura bientôt... Qu'est-ce qu'on dit?

— Merci, petit père, balbutia mon enfant ; » et la serrant dans mes bras près de sa mère, je me demandai si la gloire valait le bonheur du foyer.

Une bonne femme, c'est un trésor! Clémence avait trouvé dans sa hardiesse, née de l'amour maternel, le secret de mettre fin à des préoccupations incessantes, car, pendant que je préparais à mon aise mon immortalité, beaucoup de choses étaient en souffrance. Mes créations se succédaient dans mon cerveau avec une rapidité telle que je n'avais jamais le temps d'achever un lever de soleil sans que la passion du beau me poussât vers le couchant. Je commençais des madones admirables, et les abandonnais pour un caprice de cette petite fée sans nom, sans forme, mais toute-puissante,

qui nous frappe de sa baguette quand elle veut, et comme elle veut. L'inspiration, c'était ma règle; celle de ma femme, c'était le devoir. De cette différence de direction dans nos actes, naissait une lutte. J'étais plus heureux, elle était plus sage. Quant à notre tribu, je la menais à la gloire ou à l'hôpital, c'est à peu près le même chemin, beaucoup s'y trompent. Avec leur mère, ils arrivaient tout bonnement à ce bien-être modeste qui fait face aux besoins réels, et laisse quelque chose encore à l'aisance de la vie. Si les chers enfants avaient eu, par malheur, à se prononcer entre nous, je laisse à penser qui eût été jugé le meilleur nautonier dans cette traversée difficile de la vie.

Néanmoins, de prétendant à l'illustration, j'étais devenu, du chef de ma femme, maître de dessin, obscur, inconnu, n'ayant qu'une élève, point d'installation, point de feu sacré. Mlle Manuela devait prendre le lendemain sa première leçon. Clémence me persuada que la chose irait à mon gré, que je m'intéresserais aux progrès des enfants; que l'aisance rentrée dans mon intérieur me dédommagerait de mes sacrifices, et que d'ailleurs, il me resterait de nombreux loisirs pour retourner à mes naïades, et sous mes ciels d'Orient. Cette dernière considération, jetée habilement dans mon esprit, m'attendrit comme un ami qu'on croyait parti et qu'on peut embrasser encore. Je dis à Clémence quelques douces paroles, je promis d'accepter la prose de la vie, d'être

bien sage enfin. Elle se mit à rire, moi aussi, et nous montâmes gaiement notre cours de dessin. Les artistes ne connaissent pas les longues querelles, et je ne crois pas que le soleil se soit jamais couché sur nos petites fureurs.

Ma femme imagina tout un matériel de convention pour suppléer celui qui nous manquait. On mit le ménage sens dessus dessous, dans l'intérêt de tous; mon atelier, ce cher atelier, où je savais si bien naguère arrêter la vie, devint une espèce de classe. Il n'y manquait que des élèves : bagatelle ! Ma femme donna ce titre à notre fille aînée, enfant de treize ans qui riait toujours. Julia écouta le plus gravement possible les observations de sa mère sur la bonne tenue, et sur l'attention qu'il convient de donner à l'étude pour la rendre fructueuse. Elle fut suffisamment éclairée sur l'opportunité d'une réforme, mais de la théorie à la pratique, il y a loin !

Une élève! Qu'est-ce qu'une élève? il en fallait au moins deux pour fonder, avec la jeune Espagnole, mon atelier. J'aurais vainement cherché l'autre, aussi n'y pensais-je point. Mais voyez ce que savent faire les bonnes femmes, y compris la tête; car j'ai vu, en certaines localités, des enseignes représentant une de ces dames, privée de son chef, et j'ai lu avec stupeur cette devise : *A la bonne femme*. Je désapprouve ce jeu de mots. Non, les bonnes femmes, avec tête, sont les génies familiers qui protègent nos maisons contre l'orage et contre le mal.

Tout en se livrant du matin au soir aux devoirs maternels et aux soins domestiques, Clémence ne laissait pas d'observer. Elle avait remarqué dans la petite fille d'en face, comme on disait volontiers, une forte pente aux arts libéraux. Son occupation favorite était de calquer sur les vitres des fleurs ou des oiseaux. Souvent assise devant un encrier, destiné à un plus noble usage, elle traçait sur le papier des lignes hasardées qui devenaient un bonhomme à peu près, ou quelque chien d'espèce rare. La tante arrivait-elle ? La nièce avait honte de ses inspirations, et retournait à son devoir avec cet air fâché que donne un verbe de n'importe quelle conjugaison. Ce penchant vers les arts n'étant point favorisé, ne produisait que des infractions à la règle, et point de chefs-d'œuvre.

Ma femme, avec la témérité des êtres modestes qui ont une mission à remplir, osa se rendre chez Mme François, lui parler de notre atelier très naissant et lui demander comme une faveur, comme un service,de lui donner sa jolie nièce. Celle-ci qui était présente, fit un saut de joie, puis, entourant de ses bras le cou de sa bonne tante, ce qui n'arrivait que dans les grandes occasions, elle lui demanda son consentement. Mme Francois ne sut que répondre. L'enfant prit l'hésitation pour un consentement tacite, et fit tant et tant de remerciements que les dames se mirent à rire. Althée était l'élève de ma femme, qui ne demandait d'ailleurs aucune

rétribution. On fit quelques façons, deux ou trois sourires, autant de révérences, et les négociations finies, les parties se retirèrent enchantées l'une de l'autre.

Le lendemain s'ouvrit ce que Clémence appela le cours inférieur de dessin, laissant par là même supposer un cours supérieur. Elle avait une pompe de langage que me divertissait. Je la lui reprochais en riant, lui faisant remarquer tous les côtés faibles de notre mise en scène. Elle riait aussi, et me disait : Que veux-tu ? Quand il ne me resterait qu'un morceau de pain, je le tournerais du côté de la croûte ! Elle se donna tant de peine et mit dans ses soins tant d'intelligence que notre ouverture fut splendide !

Nos trois élèves se rencontrèrent avec ce petit embarras que les enfants bien élevés éprouvent au premier abord, mais leur aimable maîtresse sut les mettre à l'aise, et sous les plus heureux auspices, elle donna sa première leçon ; je dis *elle*, car, selon le programme, les notions élémentaires devaient être reçues de Clémence qui dessinait purement, quoique sans passion aucune. Un rôle important m'avait été laissé. Je prenais la haute direction du cours, je donnais un regard, un encouragement aux élèves, je jetais sur le travail un de ces traits magiques qui décèlent le grand maître, j'étais pour tout dire l'étincelle qui devait jaillir du flambeau des Muses, et enflammer ces jeunes intelligences. Ah ! pauvres Muses et pauvre moi ! Rien que des nez hébétés, des bouches béantes, des yeux qui nous regardaient comme autre

chose, sans savoir pourquoi. Pas moyen de s'élever plus haut ! Et encore ces gaies émules du Parnasse se savaient-elles un gré infini quand elles n'ajoutaient pas à l'impassibilité des lèvres une grimace, et qu'elles ne faisaient pas loucher deux yeux.

Cependant, elles étaient bien gentilles à voir. L'Espagnole avait, de droit, la place d'honneur. C'était une laide jeune fille qui, en dépit d'un visage sans charme, avait tant de bonté et de modestie qu'on l'aimait. La sagesse, l'amour du devoir se lisaient sur son front. Elle devait être la joie de sa famille, et son heureux père paraissait avoir pour elle une tendresse mêlée d'une sorte de respect.

Althée, jolie, gracieuse, avait dans la physionomie l'expression indécise d'un caractère qui n'a rien de personnel. Facilement émue en sens divers, son visage était triste gai, espiègle, méchant, tout cela dans une heure. L'enfant semblait dépendre du caprice d'autrui. On voyait dans l'avenir, en la regardant, non pas la femme, mais le roseau qui, souple et fragile, attend le vent pour s'incliner.

Quant à notre lutin, le caractère s'était dessiné au berceau. Tirer de la vie le meilleur parti possible, prendre tout en riant, et s'amuser quand même. Althée se trouvait assise entre les deux, participant à la sagesse de Manuela et à la folie de ma fille.

La première leçon se passa sans nuage sous les yeux du riche étranger, qui causait avec moi un peu de Murillo, un peu de nos enfants, tandis que ma femme traitait de

la manière de tenir son crayon, et d'autres difficultés de ce genre. On s'était dit bonjour sans plaisir, on se dit adieu avec peine. Nous nous aimions beaucoup, et nos enfants ne se quittèrent qu'après s'être embrassées. Telle fut la moralité de notre ouverture de cours.

Clémence me fit après le dîner un petit sermon sur la gloire, vaine fumée, et sur le travail productif, premier devoir d'un père de famille. Je dis *amen* avec un grand soupir, on coucha les enfants, et je me mis à lire tout haut de beaux vers pendant que ma femme tricotait des bas de laine pour un de ses fils. Elle appréciait fort les beautés littéraires, mais ce qu'elle en préférait, c'était, disait-elle simplement, le silence qui, à cette heure, la reposait, et la voix de son mari, qui lui rendait pour elle seule les inspirations du génie. Messieurs les poètes eussent médiocrement goûté cette manière de juger leurs œuvres ; moi, je la trouvais aimable comme le reste, m'étonnant seulement un peu de ne pas voir s'échapper une maille à l'audition de certains passages qui me transportaient, m'agitaient, me brûlaient. Non, elle était là, tricotant comme une Allemande, et semblait l'idéal de l'épouse et de la mère, assise en face d'un fou qu'elle aimait.

Huit jours plus tard, la jeune Espagnole nous amenait une de ses cousines, aimable fille bien élevée comme elle: celle-ci attira une amie. Bref, deux mois ne s'étaient pas écoulés que nous avions assez d'élèves pour introduire

dans notre intérieur cette abondance qui vient si vite aux cœurs sobres. Chacun de nos enfants reçut un cadeau choisi par sa mère : Émilie eut sa poupée, on renouvela quelques pièces d'ameublement, on améliora les détails, et l'on conduisit toute la famille au Cirque ! Que de choses excellentes obtenues par le travail en peu de temps ! C'était merveille, je me frottais les mains comme si j'eusse été l'inventeur de ce système d'administration.

III

CHEZ MANUÉLA

L'Espagnol était amateur de tableaux. Il aimait, comme beaucoup de grands seigneurs, donner l'hospitalité aux œuvres des bons peintres qui s'en vont obscurément demeurer dans une arrière-boutique.

Le père de Manuela se plaisait à faire entrer dans son salon une belle image entourée d'un vieux cadre ; il le respectait comme une grandeur déchue sans être diminuée.

Un jour, il me fit l'honneur de me consulter sur un tableau que la veille il avait acheté d'un brocanteur, et pour en juger, disait-il, à notre aise, il m'invita à dîner. Or, dîner en ville était chose rare depuis mon mariage. Nos enfants s'en attristèrent ; leur maman s'en réjouit, car tout ce qu'elle faisait était raisonnable, et elle voyait avec un vif plaisir le cordial intérêt que me portait l'Espagnol.

Je trouvai à l'hôtel aimable réception. Mme X.,

faible et languissante femme, se ranima un moment pour me remercier des soins que je donnais à sa fille, dont les progrès étaient rapides, et elle promit d'assister au cours dès que sa santé le lui permettrait. Quant à ma studieuse élève, elle me salua comme un ami de tous les jours. Il y avait à la table deux ou trois convives, on causa avec simplicité et bon goût. Je ne connais point de bonhomie plus vraie, plus charmante que celle d'un grand seigneur... quand il veut être bonhomme.

Le soir, Mme X., me parla avec intérêt de mes enfants, me dit qu'elle savait par sa fille leur nom et leur âge, et me proposa de les amener quelquefois chez elle, afin qu'ils pussent jouer avec Manuela dans le jardin. Je m'en excusai, elle insista ; je dis comme un vrai petit garçon que j'en parlerais à ma femme, et cette naïveté fit rire la grande dame qui devint plus causante encore. Pendant un quart d'heure, il fut question dans cet aparté, qui m'honorait infiniment, des conditions du bonheur en cette vie, de la bonne entente d'un ménage, du rapport des pensées. Ce qu'elle disait, je le disais aussi, on répétait tout deux fois. Tantôt c'était Mme X. qui commençait, tantôt c'était moi ; j'en conclus que nous nous y connaissions tous deux. La belle dame prenait pour juger mon intérieur son propre patron, et le réduisait au dixième, voilà tout. La vie c'est cela. Ce qu'on souffre, ou ce dont on jouit est presque partout de même nature, le cadre seulement est plus grand ou plus petit ;

d'or, d'ébène, ou de bois vermoulu. Celui de la belle Espagnole était superbe. Mais, ô vérité des compensations! dans un coin de ce beau cadre, elle, la pauvre grande dame, était le plus souvent étendue sur un sofa, trop faible même pour fouler aux pieds ses beaux tapis, trop malade ponr respirer l'air frais sous ses grands arbres. Pauvreté de la nature physique qui se colle pour ainsi dire à l'âme elle-mème. Pendant que ma petite femme trottait sans déplaisir toute la matinée, allant sans honte à la provision, revenant allumer le feu pour nous régaler d'un grand bol de café au lait, la riche valétudinaire, soumise à son sort, se levait fatiguée du pénible repos de la nuit, et venait se délasser avant le travail. Qui du grand seigneur ou de moi était le plus heureux en regardant sa femme?

Le croirait-on? Clémence hésita à donner son consentement pour que les enfants allassent jouer chez Manuéla ; elle craignait que le spectacle de l'opulence ne rendît notre gêne plus mesquine à leurs yeux. Néanmoins, sa prudence tomba devant la gracieuse insistance de Mme X. qui, pour mettre chacun bien à l'aise, invita tout l'atelier à un goûter sous ses marronniers. Althée fut donc de la partie. On s'amusa de bien bon cœur, puisque le prestige de la nouveauté se joignait au charme de la balançoire, du volant, du cerceau, etc.

Les choses ne devaient point en rester là. On avait remarqué que, tout en folâtrant, Althée recherchait Ma-

nuéla, non pas précisément pour jouer, mais pour être avec elle, pour causer, pour parler raison, comme on dit. C'était une brise très favorable que celle qui inclinait de ce côté le joli roseau. Ma femme en fut heureuse, parce qu'elle s'intéressait réellement à ses élèves, et que les qualités naturelles de cette enfant l'avaient frappée. Mme X subit-elle même, sans le savoir, la puissance de ce regard limpide, de cet ensemble élégant ; et comme elle vit qu'Althée aimait sa fille, elle se mit à aimer Althée par une conséquence du dévouement maternel.

Depuis lors, nous remarquâmes à l'atelier, que la jeune Espagnole était le modèle intime de sa compagne. Tandis que celle-ci tirait des lignes et faisait des hachures, son âme s'appliquait tout entière à copier Manuéla dans sa sagesse, dans sa bonté. Si la violence de sa nature impérieuse l'emportait, si le découragement la détournait du travail, un regard de sa patiente amie la remettait en bon chemin. Il était aisé de voir que l'une dépendait de l'autre, que le caractère froid et ferme de Manuéla réagissait sur la nature forte aussi, mais flexible, d'Althée. Heureuse influence qui sauvait une femme de la vulgarité, et préparait une âme sérieuse sous une enveloppe charmante, car Althée en grandissant devenait véritablement belle. Phidias lui eût trouvé les charmes sévères de la Grèce antique ; moi qui ne suis pas Phidias, j'aimais encore ce qu'elle joignait à la froide beauté des Spartiates, je veux dire cette mobilité de phy-

sionomie et ces mille expressions du regard que notre France donne à ses femmes. C'est pourquoi ma naïade que, comme un grand enfant, je tenais cachée derrière une porte, ne s'achevait pas. Il y avait nombre d'années que l'alcyon volait, que les roseaux pliaient, et jamais la nymphe n'avait cessé de grandir et d'embellir comme Althée ; c'était ma marotte, et je l'aimais bien assez pour endurer qu'on se moquât d'elle et de moi, ce qui ne pouvait manquer.

VI

ENCORE DES BEIGNETS

Avant de parler beignets, la chose du monde la plus aimable, il faut dire qu'il y a sous le ciel des personnes imprudentes, parce qu'elles sont loyales, qui confient leur petite fortune à des messieurs, lesquels, pour des raisons particulières, l'emportent. Ceci arriva : Mme François fit une de ces choses, un de ces messieurs fit l'autre, et tout fut dit. Alors il y eut une crise affreuse dans l'intérieur de ces dames. Je les vis par ma fenêtre, sans le vouloir aucunement, descendre un à un tous ces échelons de la vie sociale qui conduisent d'une modeste aisance à la pauvreté relative. Une femme de ménage remplaça la domestique, et plus tard même, on la supprima. Les toilettes furent les mêmes jusqu'à ce que rubans et pompons refusassent le service, mais on ne les renouvela point. Un intérieur où tout périclite, c'est comme une étoile qui pâlit, cela répand la tristesse.

Du milieu des ombres ressortait l'idéal de mes rêves de

peintre. Althée parée des grâces de la jeunesse et des séductions plus fortes d'un caractère ferme et gracieux à la fois, rayonnait dans cet obscur sanctuaire, et suffisait à l'illuminer. Elle possédait en propre un petit patrimoine, c'était tout ce qui restait à peu près pour mener le ménage.

Le malheur a pour effet immédiat d'éloigner l'indifférence et d'attirer la sympathie. Ma femme, qui marchait vers la souffrance comme l'aimant vers le nord, se rapprocha beaucoup de ces dames. On se voyait chaque jour, tout était prétexte de rencontre ; ma fille Julia, rieuse et folle, portait chez notre voisine tous les trésors de sa bonne humeur, et en laissait là une bonne partie, tout en gardant ce qu'il fallait pour nous amuser le lendemain. Enfin, nous nous aimions, et comme il arrive quand on s'aime, nous nous passions réciproquement nos imperfections. On laissait la chère Mme François tatillonner tout à son aise, tailler en tout petit les choses de ce monde, se perdre dans les menus cancans et dans son pot-au-feu. On permettait à Althée de rêver un peu, comme sa nature d'artiste le demandait, quoi qu'elle fît pour la combattre. Mes enfants étaient-libres de faire ce petit tapage, sans lequel, disaient ils, on ne s'amuse pas ; moi, j'étais autorisé à suivre les muses à travers champs, et ma femme à nous faire marcher dans le chemin de la raison, car, en vérité, elle avait le secret de dominer par sa douceur savante les situations, quelque difficiles

qu'elles fussent, et pendant que nous tâchions de faire notre volonté, nous faisions tout bonnement la sienne. De temps en temps, par principe, je me fâchais, elle riait et me prouvait qu'elle n'avait pas tort, mais sans me blesser, parce qu'elle rejetait toujours mes bévues sur le compte du Parnasse qui ne disait mot.

La bonne Manuéla, entraînée par l'amitié, le plus fort des courants bien qu'il en soit le plus calme, avait passé promptement de notre atelier chez Mme François. Elle avait demandé à sa mère la permission d'aller seulement voir la petite chambre de son amie, ce que la mère avait accordé, sachant que les choses iraient loin, mais n'y voyant pas d'inconvénient, puisque ma femme, qu'elle estimait à sa haute valeur, conduisait elle-même la barque de ces jolies amours entre deux cœurs excellents.

Savez-vous comment ont commencé presque toutes les amitiés de femmes : j'entends des femmes qui se sont connues jeunes filles? Ces amitiés sont nées de deux tiroirs pleins de riens élégants. L'un de ces tiroirs s'est ouvert le premier, parce que toujours dans les sympathies, une des âmes va plus vite que l'autre, ou du moins sait mieux se faire entendre ; le second tiroir a répondu, et voilà que les nuances morales se sont fondues pendant que les yeux et les mains s'amusaient. Rien n'est plus vrai ; on se montre d'abord des images, un livre, une broderie, de ces choses que tout le monde a vues, puis on passe au plus intime : ce sont des vers charmants qu'on a

copiés, c'est déjà un aveu de ses goûts ; tout aveu en amène un autre. On lit à sa compagne un passage d'une lettre qu'on a gardée, parce qu'une aïeule ou un frère absent y parlait du cœur au cœur ; on lui indique une page d'un livre qu'on a marquée pour la relire souvent ; on se promet de se revoir bientôt : la pluie ou la grêle s'y oppose toujours, on y pense, on le désire, on a de la peine... et voilà : on s'aime. C'est cela tout bonnement qu'on appelle aimer : c'est se souvenir, attendre, souffrir, et ouvrir ses tiroirs quand un autre est là !

Mais où donc les beignets ? Car on dit toujours autre chose que ce qu'on voulait dire, et cela ne devrait pas être.

Huit ans s'étaient écoulés depuis que l'odeur enivrante de cette bienheureure friture avait renversé mon chevalet. Nos enfants étaient grands, notre position bonne, non que nous connussions le luxe, mais chacun de nous était content de sa part, c'est la vraie richesse. Il y avait, à certaines époques, une petite fête à la maison ; nos élèves étaient conviées par Julia à rire toute une après-midi, et pas une ne se faisait prier. Un goûter coupait les jeux ; on finissait par danser au piano. Ces plaisirs étaient la récréation de Clémence, et toujours en ces occasions, la bonne Manuela lui était confiée.

Or, un jour, elle se montrait sérieuse, et son amie cherchait vainement à la distraire. Tout ce qu'on fait pour la dernière fois est triste et comme solennel. La

jeune Espagnole allait quitter sa mère, elle se mariait ; et quoique cette alliance fût fort désirable, elle avait peur comme on a peur toujours quand on change et que le chemin nouveau est le chemin de l'inconnu. Entourée de mille préoccupations, la fiancée n'avait plus rien de l'enfance, et ne se plaisait qu'à causer gravement avec ma femme ou avec Althée.

Vint l'heure du goûter ; on se mit en train, et comme une feuille tombée dans l'eau suit le courant, Althée retourna au rire, parce qu'on riait. Un souvenir de mon jeune âge me rendait à moi-même la jeunesse. Des beignets se carraient sur la table, et faisaient ces petits embarras qu'ils font en régalant tout le monde. Je me sauvais *in petto* dans la maison de ma mère ; je la voyais bonne, aimable, sereine, toujours prête à nous donner du bonheur sous la forme que nous lui prêtions. Je me rappelais en même temps mille riens propres à remuer ce fond du cœur qui se cache toujours quand il y a quelqu'un. Cette apparition de beignets, c'était en moi ce qu'est une lampe dans une salle vaste et meublée, tout s'y montre ensemble. On voit du même coup d'œil une fleur épanouie, un portrait souriant, un souvenir d'outre-tombe ; ces contrastes qui reçoivent la lumière nous agitent diversement. Comme on me pardonnait mes faiblesses, à cause de cette indulgence qui naît de l'amitié, j'eus le loisir d'être triste et gai à la fois, de parler, de me taire, et surtout d'observer, ce qui est réellement le propre

de l'artiste. Je remarquai donc, sous le rire d'Althée, une ombre mélancolique : elle voyait un mur se dresser entre elle et l'Espagnole. Celle-ci, maîtresse de maison, grande dame, mère de famille, aurait-elle, comme à présent, de ces heures que le monde appelle heures perdues, et qui sont les seules que l'amitié compte ? Dans la dépendance d'une fille qui ne relève que de son père et de sa mère, il y a pour le cœur une liberté réglée seulement par l'amour paternel et filial. Pour la jeune femme ce sont des affections nouvelles, et souvent la place tout entière est envahie. Manuela sera-t-elle exclusive ? Tracera-t-elle une enceinte étroite qu'elle appellera l'univers ? Althée le craignait. Dire son doute, c'eût été jeter une insulte à sa meilleure amie ; donc elle se contentait d'arrêter sur la fiancée un regard profond, comme pour sceller les naïves promesses de fidélité qu'on fait de si bonne foi au printemps de la vie. Manuela ne comprenait pas le vrai sens de ce regard, tant elle était sûre d'elle-même, tant elle avait confiance dans son propre cœur fortement penché vers Althée.

Bientôt, trop distancées des autres par leur communes pensées, les deux jeunes filles se retirèrent dans l'embrasure d'une fenêtre et se mirent à causer intimement. Depuis ce moment Althée resta sérieuse, elle aussi, comme si son cœur venait de se décider. Elle avait confié à son amie ce qu'elle ne s'était encore avoué qu'à elle-même ; une idée de dévouement et de recon-

naissance envers sa tante, éprouvée par la maladie et la gêne. Cette conversation, Clémence la connut une heure après. Voilà ce qu'avait arrêté dans son cœur cette belle enfant, douée des qualités brillantes qui toutes seules rendent une femme plus dangereuse qu'accomplie, mais devenue bonne, pieuse et humble au contact de Manuela : Donner à Mme François ce qu'elle avait reçu d'elle ; éloigner de l'intérieur cette gêne de détails qui pèse sur les vieillards et assombrit leurs derniers jours ; l'entourer du bien-être ; jeter à ses pieds toutes les fleurs de la jeunesse pour adoucir les amertumes de l'adieu. Tel était le rêve d'Althée, et Manuela, qui avait écouté sans rien dire, pleura en répétant à Clémence ce que sa compagne avait dit. Elle souffrait de la disparité que la Providence avait mise entre l'extérieur de leurs deux existences, tandis qu'elle avait fait leurs cœurs tout pareils. Althée allait travailler pour vivre, s'assujettir, se borner, s'imposer des devoirs, commencer une carrière honorable, mais pénible, au moment où son amie prendrait sa place dans une société d'élite, au milieu de l'opulence. L'Espagnole était si délicate qu'elle souffrait de tout cela plus que sa compagne ; elle aurait voulu être moins riche ou partager ; c'est le premier vœu d'un cœur qui aime. Althée, qui avait la fierté du malheur, voyait dans son travail une indépendance morale bien digne d'être achetée par la dépendance matérielle. Elle nous consulta sur ses projets, nous demanda des conseils, des leçons,

et nous lui assurâmes, comme il était vrai, que son talent lui permettait de se placer au rang des artistes. Combien nous fûmes heureux de l'aider dans les soins du début, de lui aplanir la route, toujours rude aux premiers pas ! Nous fîmes pour elle ce que nous eussions fait pour notre propre enfant, et peu de jours après le brillant mariage de la riche Espagnole, l'aimable nièce de Mme François donnait à sa première élève sa première leçon.

V

LE POISSON DANS L'EAU

Rien de plaisant aux yeux comme un poisson qui, de la rive où une main l'avait jeté, rentre dans l'eau et s'y promène en citadin. Il va, vient, frétille, comme dit La Fontaine; il court de l'un à l'autre bord, suit le courant, se retourne, s'applaudit de ces petites évolutions; il est content!

Ainsi la vieille Mme François, après cinq ou six ans d'ennuis, trottait et frétillait dans son petit intérieur, donnant chaque jour à sa nièce la meilleure des récompenses, un air de complète satisfaction. Elle était redevenue maîtresse de la vieille Catherine qui, ayant aimé Althée enfant, malgré ses défauts, lui avait gardé ce genre de souvenir qui tend à s'approcher et à rejoindre. Elle ne l'avait jamais perdue de vue, rêvant de la servir quand elle serait grande; et elle s'était proposée de nouveau chez Mme François, demandant un petit gage, à cause de ses forces un peu diminuées. Cela se fit après

une lacune assez longue pour que la scène comique et précipitée du départ fût complètement oubliée.

La jeune fille travaillait assidûment, forte de sa résolution, et encouragée par le but. Pour vaincre au commencement les délicates oppositions de sa tante, elle avait rejeté bien loin ces indécisions et ces lassitudes que nous éprouvons devant tout assujettissement. Elle avait affecté d'aimer sa chaîne et ses entraves, et peu à peu elle les avait réellement aimées. Aucune liberté ne lui eût paru préférable au bonheur de se montrer reconnaissante, de voir autour d'elle s'établir, par ses soins, l'aisance et le confortable, cette largeur de vie qui se sent et ne s'analyse point.

Perfectionner son talent, c'était son premier devoir, elle se levait de grand matin, et commençait sa journée par l'étude. Combien de fois, la voyant à son chevalet pendant que tout chez elle dormait encore, n'ai-je point été indiscret exprès, volontairement ! Je regardais de loin ce front pur, fait sérieux par la réflexion, cette bouche formée pour le rire et devenue sévère par les longs silences qu'impose un travail journalier. Je m'étonnais en contemplant cette enfant joueuse, hardie, violente, transformée en une femme grave, douce envers la vie, ne se servant de sa force de caractère que pour tenir bien loin d'elle le mal, la mollesse et le rien. Toute bonne devant les défaillances de la vieillesse, elle ne s'irritait point, mais comparant sans cesse ce qu'elle

donnait et ce qu'elle avait reçu, elle trouvait encore les parts, bien inégales, et s'efforçait d'ajouter chaque jour une fleur à la couronne qu'elle tressait.

A mes yeux, cette forte nature était pareille au pommier sauvage qu'une main habile a greffé. Il garde sa fierté, son luxe, sa beauté, et la greffe inocule à sa sève une vertu qui rend bon ce qui était mauvais ; et le voyageur, en admirant le feuillage, est encore ranimé par le fruit. Ainsi, en la touchant de l'âme, Manuela avait incliné vers le bien ces dons premiers, reçus du ciel. A certains jours ces deux cœurs se retrouvaient. Les points de jonction était rares. L'une travaillait ; l'autre, jetée dans un courant qui l'emportait, avait à jouer ce rôle multiple de la grande dame qui reste fille dévouée, amie fidèle, et femme compatissante. Sa grandeur ne se sentait que dans ses actes. Conviée à toutes les fêtes, elle se prêtait, mais ne se donnait pas. Pour les jours sombres de l'âme, où quelque heureux qu'on soit, on se sent blessé, meurtri, elle gardait près de son cœur une amie qui savait tout, qui la consolait de tout, une femme vivant très loin du monde et de ses ennuis dorés, Althée, qui venait aux heures où les étrangers n'eussent pas osé frapper, Althée, qu'elle allait trouver à son chevalet, et qui n'avait pas elle-même de plus grand plaisir que celui de voir la jeune femme.

VI

CE MONSIEUR

On en était là, et voyez à quoi tient notre avenir, comme tout s'enchaîne, comme l'homme dépend des circonstances, et comme nous faisons peu ce que nous croyons faire!

Un monsieur... Ah! d'abord : ce que je vais dire n'arrive point tous les jours, il s'en faut, et réussit moins souvent encore! Les agents matrimoniaux les plus ordinaires et les plus sûrs ne sont point ceux-ci; mieux valent assurément la réflexion, les conseils, les sages lenteurs, dit Clémence; elle a raison; mais, il faut pourtant raconter ce qu'on a vu; d'ailleurs, l'exception confirme la règle.

Donc, un monsieur, un monsieur parfaitement bien, se présente un matin chez moi à propos d'un tableau, c'était un jeune artiste. Je ne le connaissais pas et il ne m'avait jamais vu. On lui ouvre la porte sans avoir la précaution de fermer d'abord une fenêtre qui fait face.

La tempête ébranle la nature : à défaut de bois et de forêts, elle remue dans Paris vitres, cheminées, ardoises, etc., etc. Ce monsieur, très franc dans ses allures, ne se méfie point. Il entre dans mon atelier, je vais au-devant de lui, et tandis que l'excellent garçon, respectueusement courbé, présente ses hommages à mes cheveux blancs, voilà qu'une petite porte donnant dans la pièce s'ouvre toute seule, comme par un ressort, et se jette sur son nez. Son nez se recule, c'est bien naturel! Sa main s'y porte comme pour s'assurer qu'il est à son poste, et dans cette scène de présentation moitié ridicule, moitié tragique, ma nymphe, accrochée à cette porte en dedans, se lève à demi entre les algues vertes, et regarde ce monsieur. Les grâces sévères de la jeune beauté, son front grave, ses lèvres pures, son œil reflétant à la fois l'ardeur et la paix, cet ensemble rêveur, modeste, charmant, attire comme invinciblement ce nez qui s'était reculé, et le voilà, ce nez, qui contemple, qui s'étonne, qui se trouble et qui aime!... Oui, nous sommes ainsi, nous artistes surtout ; un coup de vent, une porte ouverte ou fermée, en voilà assez pour préparer un sort, une destinée ! Le jeune homme oublie ce que son aventure peut avoir de blessant, il ne voit que ma nymphe, il me demande son nom. Et moi, vieil enfant qui n'ai pas grandi, je lui dis qu'elle se nomme Althée, et, à cent lieues tout à l'heure de commettre la plus petite indiscrétion, j'en fais une bien grande : je lui raconte par entraînement,

sans le vouloir, toute l'histoire de mon modèle. J'ajoute, c'était vraiment déplacé! j'ajoute : Tenez, le voilà, mon modèle!

La belle enfant, vis-à-vis, peignait calme et sérieuse comme un ange de Dieu. Tout en se frottant encore un peu le nez, ce monsieur la regarde et tombe dans une sorte de recueillement. C'était une nature vraie, sensible à toutes les harmonies. Cette beauté, cette jeunesse, ce dévouement, ce courage persévérant lui semblèrent, comme les algues vertes, voiler la femme que Dieu dans sa bonté lui destinait. Il l'aima. Eh quoi? dira-t-on, tout à coup? par la fenêtre! Oui, par la fenêtre! Et par suite de cette affreuse secousse causée par la tempête ; ce fut comme une espèce de contre-coup. Il l'aima donc, et comme il n'osait pas me le dire, je le lui dis. Il en fut aise, tout en affectant le plus de sang-froid possible pour n'avoir pas tout à fait l'air d'un fou.

L'affaire qui l'avait amené chez moi n'ayant pas de suite, il en fit une, revint une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à ce que la connaissance étant bien faite, et ma bonne Clémence se trouvant entre nous, heureusement, il fut convenu qu'on inviterait ce monsieur à prendre le thé. Ce thé fut précédé de toutes sortes de perquisitions sur le passé, le présent et le futur de l'invité, ces perquisitions furent cause que notre estime augmenta la sympathie. Alors eut lieu la fameuse petite soirée où se trouvaient, bien entendu par hasard, Mme François et

sa nièce. Nous nous rencontrâmes, nous causâmes, nous nous aimâmes, nous nous mariâmes, et ma nymphe des roseaux quitta mon toit et s'en alla sourire à l'alcyon comme l'espérance à l'avenir chez Althée; ce fut notre cadeau de noces. Et pendant que je me fais bon papa, les jeunes gens ont prospéré, leurs enfants ont grandi, Althée est restée bonne, travailleuse, énergique; la naïade sourit encore et l'alcyon vole toujours.

UNE BELLE-MÈRE

UNE BELLE-MÈRE

I

LES PRÉVENTIONS

Un seul toit pour s'abriter, deux parts du même morceau de pain, et la profondeur d'un abîme entre les âmes, voilà ce que ramène souvent, sous les yeux de l'observateur le tableau mouvant de la vie.

Alice et Clara demeuraient ensemble : l'une était jeune femme, l'autre était jeune fille, ne sachant l'une et l'autre que bégayer leur différent langage ; toutes deux, pleines d'inexpérience, ne devinant le sens qu'après avoir lu la page tout entière. Dans Alice, peu de tact, peu de savoir-faire, beaucoup de bonne volonté. Dans Clara, rien de dessiné, c'est une feuille blanche sur laquelle on ne voit qu'un

seul trait, ce trait mince, indécis et qui pourtant ne s'efface pas : la prévention.

Au second plan de cette scène d'intérieur est une femme adroite, puissante, une gouvernante indispensable, rangeant toujours, améliorant, redressant, faisant tout bien, ne montrant au maître de la maison que ce qui est beau, et cachant ce qui est laid sous de belles paroles. Mme Arthémise a régné seule sur ce petit empire pendant dix ans ; elle a su y conserver un ordre Parfait, sans négliger assurément ses propres intérêts.

En effet, Mme Arthémise, la femme de charge par excellence, s'entend en mécanique, elle a l'intelligence des engrènements ; sous sa direction la machine a marché. Une seule chose a souffert, la seule qui, dans ce domaine, fût complètement immatérielle ; un cœur à elle confié, un cœur d'orpheline. Clara, trop jeune au temps de la mort de sa mère pour garder d'elle aucun souvenir, n'avait d'abord aimé que Mme Arthémise, cette femme qui voyait tout, et qui pouvait tout, qui lui donnait tous ses plaisirs, et lui passait tous ses caprices, pourvu que la paix du foyer ne fût pas troublée, que M. Emer, le jeune et confiant artiste, ne vît pas une larme, n'entendît pas un cri, mais trouvât toujours sous son toit cette abondance, cette sérénité qui plaisaient à son esprit ennemi de tracas domestiques, et faisait dire à ses yeux, en regardant la femme de charge : — Merci, tout est bien.

Au troisième plan, un homme plein de droiture, laborieux, habile, mais vivant volontiers dans cette ignorance du mal qui est le repos de certains esprits; enclin à cette paresse de jugement qui porte à ne regarder que dans son cœur.

Quand, après une très courte union, le jeune homme se trouva seul devant le berceau de Clara, il fut épouvanté de la longue carrière que, selon les probabilités, il lui restait à parcourir : et pourtant l'idée de se remarier ne lui vint pas. Quand le passé nous montre une très douce image, nous croyons franchement que cette image nous suffira, nous disons que c'est assez, que la mémoire du cœur c'est nous tout entier, qu'un rêve étranger serait presque un blasphème. Mais les soucis, les fardeaux se multiplient. Cette image que nous contemplons avec un triste bonheur se modifie, elle perd ce charme qui, disions-nous, suffisait; elle ne s'efface pas, mais elle pâlit, et nous sentons le vide.

A quelques âmes exceptionnelles, il est donné de savoir attendre seules. Leur but est Dieu, qu'elles aiment pour lui-même, et aussi à cause de cette image bien-aimée qu'il a mise en lui-même comme sous un voile.

D'autres vivent seules et contentes, non de se souvenir, mais d'avoir oublié. A celles-là, il faut peu de choses : du bruit, de l'or, un peu d'encens ; leurs part est facile à faire, le monde en prend soin. Mais au grand nombre la solitude est pesante, ils sentent du froid dans

la vie, et, sans outrager le passé, ils arrivent à penser qu'un souvenir ce n'est pas assez. Un peu plus tard, ils supportent de l'entendre dire, et finissent par sentir tomber lourdement sur eux ce mot de l'Écriture : — Il n'est pas bon à l'homme d'être seul.

Ainsi le brave Emer avait descendu un à un ces degrés montés si précipitamment dans la douleur. En haut, il avait dit : » « Le passé suffit. Et c'était vrai. En bas il disait : « Le présent appelle. » Et c'était encore vrai. L'homme ne se reconnaît pas lui-même à distance. Son esprit comme son corps, change de lignes et de formes en passant sous le temps qui modifie tout.

Pourquoi donc le monde blâme-t-il ce que l'Église ne blâme pas ? Pourquoi lui, si frivole, demande t-il aux autres une perpétuité de situation qu'il ne sait pas garder une heure ?

Le Créateur a dit à son œuvre tombée : « Souffre. » Mais aussitôt n'a-t-il pas dit : « Espère. » C'est à cause de ces paroles, jetées presque en même temps, qu'il n'y a pour la plupart d'entre nous qu'un intervalle entre les larmes vraies et le sourire vrai. Ne blâmons pas. Que le cèdre regarde les cieux, que l'aigle contemple le soleil, mais qu'il soit permis au saule de se pencher sur la rive puisque la main créatrice a fait la rive pour le saule.

M. Emer aimait-il son enfant ? Oui. On peut aimer beaucoup, donner beaucoup, et se sentir malheureux ; Clara était à son père ce qu'est à l'astre le satellite. Elle

le suivait, elle lui empruntait sa lumière, elle la reflétait ; mais que recevait-il de ce point dans l'espace ? Quand l'enfant avait passé ses jolis bras autour du cou de son père, quand elle l'avait embrassé, quand elle avait dit : Je t'aime ! il lui tardait de quitter ces genoux qui toujours avaient compté la garder plus longtemps. Elle s'en allait aimer, presque du même amour, ses fleurs et sa poupée. Si elle avait eu le malheur de perdre son père, peu de temps aurait suffi pour qu'il fût oublié ; mais si on lui avait caché ses jeux, elle ne se serait pas consolée. L'homme, devant l'enfant, sentait l'insuffisance, et retournait vers cette autre Clara qui, elle, devinait tout, n'oubliait rien. Dans ses jours de découragement, Emer entrait dans l'inconnu comme dans un champ de fleurs, et précisément parce qu'il avait autrefois cueilli une de ces fleurs si doucement parfumées, il regardait avec intérêt les sœurs de la rose effeuillée, et un jour sa main rencontra, sans l'avoir cherché, un lis, et le cueillit.

Cette seconde fleur était Alice, toute confiante en l'avenir, sans arrière-pensée, sans calcul, ne désirant pour elle et pour son mari qu'un bonheur calme comme ses rêves. Elle n'avait été gâtée ni par l'affection, ni par la fortune. Pauvre et orpheline, il était facile de la rendre heureuse.

Encore assise sur les plus hauts bancs d'une classe, elle reçoit la demande, toujours très honorable, d'un homme loyal et bienveillant. On lui dit qu'il est veuf ;

Alice fait une moue charmante, très pardonnable à vingt ans. On ajoute qu'il a une fille ; elle sourit, et répond qu'elle en fera sa compagne, et plus tard son amie, autre naïveté. Elle vient avec grand plaisir se jeter au pied de l'autel ; elle entre sans crainte sous le toit conjugal; elle embrasse avec confiance la froide enfant qu'on remet en ses mains. Elle prend pour timidité ce qui est, dans la jeune Clara, parti pris de rester froide à l'égard d'une belle-mère.

Qu'est-ce qu'une belle-mère ?

(C'est Mme Arthémise qui a fait pour l'enfant ce catéchisme vulgaire).

Une belle-mère est une femme sans cœur, qui ose accepter une seconde affection, qui semble se contenter d'un sentiment pâli, mais qui, au fond, n'aspire qu'à jeter un oubli parfait sur celle qui, d'abord, s'est assise au foyer.

Quel est le caractère d'une belle-mère ?

Une belle-mère est née avec un esprit contentieux. Si, par nature, elle aime la chicane, par position elle est envahissante. Il lui faut non seulement imprimer son cachet sur toute chose, mais effacer une première empreinte.

Que fait une belle-mère quand elle a des enfants?

Une belle-mère, quand elle a des enfants, devient méchante. L'amour maternel engendre en elle toutes les mauvaises passions. Les enfants du premier mariage

ne sont plus que de pâles victimes auxquelles on refuse l'amour, les caresses, auxquelles on refuserait, si on l'osait, l'air, la lumière et le pain. Tôt ou tard, la belle-mère accapare son mari, il arrive à ne plus voir que sa nouvelle épouse entourée de ses enfants à elle, le reste de l'univers est mort pour lui.

Ceci posé par Mme Arthémise, et Clara suffisamment édifiée pour son âge, on se réserva de traiter la matière plus en grand à mesure que l'intelligence se développerait. Quand on s'adresse à une fille de dix ans, il n'en faut pas trop dire; on risquerait de voir son œuvre confondue avec les œuvres de Perrault. D'ailleurs, les esprits corrompus ne sont pas imprudents, ils savent gagner le terrain pied à pied, et reculer même au besoin. L'essentiel était fait. La femme rusée savait bien que l'enfant serait de son parti, au cas où la nouvelle maîtresse de maison ne s'arrangerait pas d'un pouvoir partagé. Tout ceci ne l'empêchait pas de sourire agréablement au passage de Mme Emer, de lui parler de sa plus douce voix quand celle-ci lui demandait un conseil.

Un conseil ? Hélas oui ! la naïve Alice, tombée d'une classe de pensionnaires dans un ménage, ne savait rien du matériel de la vie. C'était Mme Arthémise qui lui apprenait que les denrées avaient doublé de prix, et que les cuisinières faisaient en général danser, comme on dit, l'anse du panier. Alice laissait voir son étonnement profond. L'idée ne lui venait pas de cacher ses surprises et

ses ignorances à la femme si utile qui, pendant le long veuvage de M. Emer, avait tenu la maison sur un si bon pied, à la femme dont Lucien disait : « Je ne sais en vérité ce que nous deviendrions sans Mme Arthémise. »

Alice elle-même la trouvait nécessaire. A qui demander ces détails qui font la seconde éducation d'une femme ? Elle ne se cachait point, la bonne Alice ; elle tendait tout bonnement la main au renard qui voulait mordre.

Clara restait froide. Trop franche et trop fière pour flatter sa belle-mère comme le faisait la femme de charge, elle demeurait impassible, traitant Mme Emer comme une dame en visite, lui faisant la révérence au lieu de l'embrasser, ne lui montrant que le côté officiel de sa petite vie, mais courant vers la femme de charge à la moindre peine qui lui survenait.

Un jour, elle se blessa au bras, et s'en alla trouver Mme Arthémise qui, de ses mains habiles, la pansa. L'enfant, confiante en son Esculape, n'en dit pas un seul mot à sa belle-mère. Celle-ci découvrit par hasard la trace de la blessure. Ce fut le premier coup dont elle sentit l'atteinte. Souffrir sans le dire, ce n'est pas aimer, pensa t-elle, Clara ne n'aime pas.

Cependant, la nature de la jeune femme était si bonne, qu'elle cherchait pour sa petite belle-fille des plaisirs et des surprises. L'enfant buvait la joie, et ne regardait même pas la main qui présentait la coupe, elle pensait que cela devait être ainsi. Personne ne lui avait dit qu'on

peut être près du feu sans sentir de chaleur si un obstacle se place entre nous et la flamme. Entre le cœur de son père etson cœur à elle, il n'y avait rien d'étranger, et elle ne s'en apercevait pas.

II

LE BERCEAU

En peu de temps, la maison de l'artiste changea de face. Dans la chambre d'Alice, il y eut un berceau. Auprès de son cœur ingénu, il se coucha un tout petit cœur qui, battant à peine, ne battait que pour elle. A ses doigts s'attachèrent de toutes petites mains qui, ne serrant rien encore, serraient ses doigts. Oh ! comme Alice fut joyeuse quand le regard de sa fille Elisabeth s'arrêta dans le sien. Comme elle la pressait contre son sein ! Comme elle la trouvait jolie, et, comme elle le disait sans crainte, sans détour, comme la chose la plus naturelle.

Quelquefois elle s'amusait à cueillir sous l'herbe de très petites fleurs pour en faire un bouquet à sa fille. Elle la parait de son ouvrage, elle travaillait souvent le soir bien tard pour terminer une broderie destinée à l'enfant, et elle disait sérieusement qu'Elisabeth en avait besoin. Mais non, c'était Alice qui avait besoin de se fatiguer pour Elisabeth... Oh ! les mères ! que de pas, que de démarches, que de lassitudes qui n'ont d'autres nécessités que leur dévouement !

Mme Emer avait-elle oublié sa belle-fille ? Non, elle connaissait trop bien son devoir. Ce devoir, elle l'aimait quoiqu'on le lui eût rendu sévère. Quand elle avait dit à sa fille toutes ces tendresses que la mère invente pour l'enfant qui ne comprend qu'elle, quand elle lui avait donné son lait, ses baisers, sa vie, elle savait la quitter pour s'asseoir près de Clara, devant une table noire sur laquelle se trouvait un pupitre, des cahiers, des livres. Elle donnait avant tout à son élève les principes d'une foi pure et fervente. Sa voix prenait alors cette gravité qui convient à l'institutrice dont la mission n'est pas de jouer toujours, mais de former une femme, de lui enseigner à travailler, à penser, et surtout à souffrir.

De ces hautes fonctions, Mme Emer descendait aux arides principes de la langue française, aux premiers éléments de la géographie, et l'élève dans laquelle avait pénétré le poison, se disait : « Tout pour sa fille et rien pour moi. Elle ne me parle que de ce qui m'ennuie ; elle me donne des leçons, elle corrige mes devoirs ; quand c'est fini elle retourne au berceau, me disant à moi d'aller jouer. Je ne l'aime pas, c'est ma belle-mère ! »

Et Lucien, que faisait-il ? Il regardait sans voir. Beaucoup de personnes font de même, et des meilleures. Bon par essence, il aimait cette jeune femme qui donnait si franchement son cœur, sans demander, même indirectement, qu'on ôtât de sa chambre un portrait de la première épouse beaucoup plus belle qu'Alice, et voilée d'ail-

leurs de cette poésie de l'adieu qui suit les derniers pas, car c'était vers la fin de la vie que Lucien avait peint ces traits aimés. Alice jouissait de ce qu'elle trouvait de beau et d'excellent dans le cœur de son mari, elle n'en ôtait rien. La candide jeune femme avait deviné toute seule que ce qui ne se cache pas ne peut nuire à personne. Lucien regardait donc avec plaisir sa compagne, et la trouvait très heureuse, comme il se trouvait lui-même très heureux.

Le peintre regardait aussi Clara, sans s'inquiéter des nuages qui tachaient son front. Peu observateur en ce qui n'est ni lignes, ni contours, M. Emer avait coutume de dire, au sujet de tous les désordres physiques ou moraux des enfants : « Cela se passera en grandissant. »

Lucien regardait encore avec tendresse la jeune Élisabeth, la fille de l'automne, celle qui resterait plus longtemps au foyer, quand le fruit mûr aurait été cueilli. Il n'aurait jamais pensé que les ailes de l'ange pussent se salir en effleurant la terre.

Enfin, l'artiste regardait Mme Arthémise, ne voyant qu'un côté comme à l'ordinaire ; trouvant tout bien, et fermant les yeux sur les menues imperfections, parce que, disait-il, de sa grosse voix, qui n'était le plus souvent que la bruyante traduction d'une pensée restée naïve : « Comme je suis moi-même très imparfait, je ne demande pas aux autres d'être meilleurs que moi. »

III

UNE INJUSTICE

Il y a des personnes en qui la paix aime à demeurer, et qui vivent longtemps sans deviner dans les autres ce qu'elles ne sentent pas en elles. Ces âmes ne souffrent qu'à la longue de certaines douleurs que tout le monde voit et comprend. La paisible Alice était de ce nombre. Peu clairvoyante hors du centre où rayonnait son cœur, elle se demandait naïvement comment et pourquoi on aurait cherché à lui faire de la peine, à lui nuire. Et sur les nuages qui se glissaient dans son intérieur, elle étendait ce rideau d'un prompt oubli qui est aussi bien la défense des bons cœurs que celle des esprits légers. Une seule chose était pour elle un vrai chagrin : Clara ne lui avait jamais donné, même dans ses rares moments de gaieté ou de demi-épanchement, le nom de mère. Elle l'appelait *madame*, et nul ne lui disait que ce mot est dur dans certaines conditions.

Un jour, la jeune femme en avait parlé à son mari, qui

avait pris cela comme le reste, non certes, avec indifférence, mais avec cette légèreté que donne la confiance en l'avenir.

« Cette petite Clara, disait-il, a conservé de sa pauvre mère un souvenir, ou plutôt elle s'est créé un souvenir. L'en blâmerai-je ? toi-même, Alice, lui en ferais-tu un crime ? Respectons ce sentiment, ne forçons rien, crois-moi ; laissons-lui toute sa liberté. Quand elle sera en âge de te connaître et de t'apprécier, elle t'aimera plus qu'elle n'aimera son père, parce que tu vaux cent fois mieux que lui ! »

Cela dit avec un franc sourire, le bon Lucien crut la plaie guérie parce qu'il l'avait pansée, et continua son chemin dans le champ de l'illusion.

Cependant l'enfant devenait jeune fille. En Clara grandissaient le corps, l'esprit, la force, la volonté, la jalousie... oui, la jalousie contre ce petit être qui croissait sous ses yeux. L'esprit du mal travaillait en elle, et chaque année les proportions de l'œuvre infernale s'élargissaient.

« On aime Elisabeth, et moi on ne m'aime pas... »

C'était le refrain de ce chant ténébreux.

« On l'aime puisqu'on la trouve charmante, puisqu'on lui épargne l'ennui, le froid, les larmes. On ne m'aime pas, puisqu'on me parle toujours de l'emploi de mon temps, du danger des futilités qui me plaisent. Oui, il y a entre nous une grande distance. Mon père n'est pas pour moi ce qu'il aurait été. Il me supporte, mais ce qu'il

aime, ce sont les boucles blondes de son Elisabeth ; ses yeux, qu'il trouve si beaux ; son sourire, qu'il dit angélique. Et moi, remarque-t-on mon regard, mon sourire? Qui s'occupe de moi le jour, la nuit, à tout moment? Personne. O ma mère, pourquoi m'as-tu quittée ? ma mère, où es-tu ? »

Ainsi l'esprit du mal, habile dans l'attaque d'un cœur plutôt aveugle que mauvais, mêlait toujours à ses blasphèmes le nom d'une sainte des cieux. Non, le doux esprit de la sainte, s'il eût percé le nuage, ne se fût pas posé en obstacle entre Alice et Clara.

« Va, mon enfant, eût dit la voix élue, va, ton père n'a trahi ni le ciel ni la terre. Béni soit Dieu de ce que pour Lucien, le bonheur est deux fois sorti d'une source très pure. Ma fille, garde-moi ton cœur, mais donne à celle qui porte le nom de ton père une part suffisante, et surtout, oh ! surtout ! ne va pas contrister l'enfant de sa tendresse ; pardonne sa beauté, son bonheur. Laisse-lui ses jeux, sa paix ; n'y touche pas, Dieu te punirait...

« Quant à moi, nul souffle douloureux ne m'arrive de la terre. Ici, on se souvient, on aime, mais on ne souffre plus. »

Si Clara eût entendu cette voix, elle eût cessé de nourrir sa pensée des riens qui l'irritaient, elle eût d'abord essayé de se soumettre ; plus tard, peut-être, elle eût aimé, mais le serpent ne veut pas qu'on aime.

C'est pourquoi, se servant de la fourbe Arthémise pour

l'éloigner de la réalité, il l'entretenait dans l'impossible, et la laissait flottante entre un passé perdu et un présent de douleurs. Tout était interprété par l'aigreur et la prévention, et Clara, rendue hardie par sa propre injustice, osait maintenant s'opposer à sa belle-mère par tous les moyens à sa portée. C'était une guerre continuelle, guerre de femme, toute de ruses et de petitesses. Clara devenait mauvaise par cette lutte, et Alice devenait malheureuse.

Beaucoup de circonstances fortuites entretenaient de fâcheuses dispositions dans la jeune fille. Où le hasard avait seul travaillé, elle supposait une détestable préméditation, et Mme Arthémise ajoutait toujours à ses suppositions son grain de sel.

Alice, peu soucieuse des plaisirs extérieurs, refusait-elle une invitation, c'était pour ne pas paraître dans le monde avec sa belle-fille, dont la fraîcheur et les dix-huit ans lui faisaient ombrage. Il faut l'avouer, Mme Emer donnait prise aux suppositions malveillantes. Ennemie du mal, elle était néanmoins aveugle et maladroite, comme le sont précisément les femmes qui ne sentent, ni ne comprennent la jalousie. Elle allait, toujours suivant sa pente, sans s'inquiéter de l'effet que pourrait produire tel ou tel acte. Alice s'était dit une bonne fois : « Ma belle-fille ne m'aime pas. » Ce mot très vrai semblait la dispenser de mille essais inutiles. Elle ne se gênait peut-être pas assez, et, sans effort comme sans malice, elle attisait le feu tout en ne voulant que le bien. Qui donc pourrait, se

disait-elle, me faire un reproche d'aimer Élisabeth plus que tout ? Celle-là est à moi, je suis sa mère. Devant Clara, elle ne cachait donc ni les élans de sa tendresse, ni les inquiétudes, ni les bonheurs attachés à ce nom de mère.

Depuis quelques mois, Élisabeth pleurait souvent et n'avouait pas la cause de ses larmes. Nature aussi craintive que sa mère, elle se contentait de se cramponner aux vêtements d'Alice, quand celle-ci quittait la maison sans l'emmener. Sa mère traitait de caprice enfantin ce désir de ne jamais se séparer d'elle, mais la vérité était que la petite fille, loin de sa mère, n'avait plus de protectrice. Confiée à Mme Arthémise et à Clara, elle voyait empoisonner tous ses plaisirs par un regard froid, ou une parole sèche. Demandait-elle un peu d'aide dans ses jeux ? venait-elle montrer la nouvelle coiffure de sa poupée ? on la repoussait, on se moquait de sa fille de carton, on mettait à la porte son chien favori, et la pauvre enfant, tristement assise dans son petit fauteuil, se tenait dans l'embrasure d'une fenêtre et regardait si n'allait pas venir cette bonne providence qu'elle appelait maman. En effet, elle était si bonne, Alice ! Elle aimait tant le chien, la poupée, tout ce qui formait le cercle étroit où vivait sa petite fille. Les dévouements de chaque instant aux puérilités de l'enfance pèsent plus que ne pèserait l'héroïsme, quand c'est une toute petite main qui tient la balance.

Élisabeth, sous l'impression d'une crainte soigneuse-

ment entretenue, n'osait rien dire à sa mère. Se plaindre lui paraissait le plus grand des périls; elle était soumise, mais triste, et des ombres effaçaient sur son front la joie de l'enfance.

Un jour la femme de charge cassa par maladresse un vase précieux auquel, un instant auparavant, Élisabeth avait touché contre la défense de Mme Arthémise. Faire tomber sur l'enfant cette faute parut toute simple à la femme orgueilleuse et sans cœur qui ne voulait paraître faillir en quoi que ce fût.

Mme Emer était sortie. Il fut très facile de persuader à Clara que le désastre était l'œuvre de sa sœur. Celle-ci, irritée par l'injustice, sortit de son caractère, se défendit à haute voix, et dit avec assurance qu'elle avait touché au vase, mais qu'elle ne l'avait pas cassé. Alors accusée de mensonge, punie, brusquée, elle entra dans une colère effrayante, comme les êtres sensibles et droits qu'on exaspère par la force brutale. Ce jour-là, tout le monde s'étonna des cris que poussa la petite fille, qu'on avait crue si douce. La cuisinière elle-même s'en mêla et l'appela menteuse. L'enfant, hors d'elle, lui donna des coups de pied et sa fureur ne cessa que sous la main de bronze de Mme Arthémise, qui l'attacha durement dans son petit fauteuil, les pieds et les mains immobiles, en lui faisant de fortes menaces pour le cas où elle n'avouerait pas sa faute à ses parents. Le silence se fit. Élisabeth se tut, mais son cœur gros de tempêtes, conçut un senti-

ment inconnu ; elle détesta sa grande sœur qui l'avait tenue pendant qu'on liait ses pieds et ses mains, qui n'avait pas eu pour elle un regard de pitié, qui n'avait pas voulu la croire quand elle répétait mille fois :

« Ce n'est pas ma faute ! ce n'est pas ma faute ! »

A l'heure où la mère allait rentrer, on eut grand soin de donner la liberté à l'enfant; mais avant qu'Alice eût pu sentir la puissance du premier regard de sa fille, de ce regard qui eût dit : « Puisque je n'ai pas encore menti, pourquoi ne voulez-vous pas me croire ! » elle fut amplement informée du mensonge d'Élisabeth, de sa résistance, de la colère violente qui avait suivi.

Alice était encore trop inexpérimentée pour croire à la fausseté; elle ne supposait pas qu'on pût accuser un innocent. Ce fut donc avec un profond sentiment de peine qu'elle entendit ces dépositions, et quand, seule dans sa chambre, elle vit venir à elle la pauvre Élisabeth, les yeux irrités, le visage sombre, elle l'éloigna du geste, et l'enfant blessée dans son cœur, devint tout à coup froide, gênée, concentrée; il lui fallut encore subir le mécontentement de son père qui, ne se possédant pas comme Alice, lui dit de dures paroles, et la repoussa froidement quand le soir elle vint l'embrasser.

Élisabeth alla se coucher en silence. Un grand mal était accompli. L'injustice avait troublé cette tête d'enfant ; la révolte bien naturelle de son jugement produisit mille sentiments mauvais : la méfiance, le doute, le désir de

rendre le mal pour le mal. A dater de cette époque, on vit changer son caractère; elle devint réellement entêtée, réellement menteuse.

L'enfant est une cire molle qui se contourne au gré des doigts qui la pressent. Le mauvais exemple tombé de haut est pour l'enfant un danger sans pareil. Porté à l'imitation, il regarde toujours au-dessus de lui pour trouver des modèles, et quand il en trouve de défectueux, il les copie tout en les détestant.

Quelquefois la mère, en voyant le changement moral qui s'était opéré, se demandait si le mal ne venait pas d'une mauvaise direction, d'une secrète irritation ; mais elle doutait, et le doute n'est qu'un embarras de plus. Quand Alice osait s'arrêter à soupçonner la femme de charge, elle tremblait en songeant que la moindre découverte lui donnerait le droit de se méfier de tout.

Ainsi s'écoulèrent des années très pénibles. Clara avait vingt ans, sa belle-mère en avait trente. Loin de trouver du charme l'une dans l'autre, elles en étaient venues à s'éviter, à se parler le moins possible, à ne se voir que devant un tiers. Le tête-à-tête était un supplice. Quand on ne s'aime pas, que dire?

Lucien songeait à marier sa fille, et celle-ci n'aspirait qu'au moment où il lui serait permis de fuir le toit de sa *marâtre*. Pendant qu'elle accusait la jeune femme de ne prendre aucun souci de son avenir, la bonne Alice mettait tous ses soins à éloigner de Clara les hommes qui,

sous des dehors brillants, manquaient des qualités essentielles au repos d'une femme. Elle s'informait de mille détails qui eussent échappé à son mari. Elle évitait de préparer à sa belle-fille d'inutiles regrets en l'exposant à trouver du charme dans la société de jeunes gens indignes d'elle. Mme Emer prenait des fontions maternelles ce qu'elles ont de prudent et de sévère : elle remplissait sa mission, mais le savoir-faire lui manquait.

Il lui manquait aussi cette grâce exquise que donne la vérité d'une affection tendre. Pouvait-elle sentir de la tendresse pour Clara qui la saluait soir et matin beaucoup trop poliment, et l'appelait madame ? Non, elle était trop franche pour voir dans ses rapports avec sa belle-fille, autre chose que des devoirs, et peut-être laissait-elle un peu trop percer cette pensée.

Un des défauts des natures vraies, c'est la brusquerie dans les formes, dans le geste, dans la voix. Elles veulent le bien, elles essaient toujours de le faire, mais elles mettent rarement dans leurs essais ce charme qu'on trouve plus ordinairement dans l'être double qui étudie la situation avant de composer le sourire qui convient à cette situation.

Pour les esprits superficiels, prévenus, ou chagrins, la forme c'est tout. Aussi Clara faisait fort peu de cas des services que lui rendait Mme Emer, mais ne laissait passer ni un air indifférent, ni un regard distrait, ni un mouvement d'impatience.

Deux personnes vivant ensemble peuvent beaucoup souffrir sans que l'une ni l'autre soit méchante : la diversité des goûts et des caractères, une autre façon de sentir et d'exprimer ce qu'on sent, autant de sources de souffrances, et souvent un tiers admis aux confidences des deux partis, s'en va pensant qu'un peu d'expansion aplanirait toute difficulté, mais c'est précisément l'expansion qui ne vient jamais. Les deux camps sont toujours en présence ; tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de ne pas se battre, et sans que la bataille soit généralement engagée, la paix n'existe plus, et de continuelles escarmouches affaiblissent chaque parti sans amener de conclusion.

Telle était la situation morale de la belle-mère et de la belle-fille. Tout, dans cet intérieur, semblait anguleux ; on ne pouvait heurter quoi que ce fût sans se blesser. Mme Arthémise, la femme adroite, avait néanmoins gardé le secret du sourire perpétuel, genre de grimace qui fait partie de certaines physionomies. Elle était devant les maîtres aussi radieuse un jour que l'autre. La revanche se prenait à l'office. Là, Mme Arthémise redevenait elle-même, c'est-à-dire dure et grondeuse. Pas une femme de chambre qu'elle n'eût fait pleurer; jusqu'aux cuisinières, d'ordinaire si supérieures aux vicissitudes de leur puissant empire, personne ne se mettait au-dessus des difficultés qui naissaient d'un regard de travers de Mme Arthémise. On savait d'ailleurs qu'il fallait plier ou partir; car depuis les premiers temps de l'administration

de la femme de charge, le personnel avait changé cent fois ; c'était la manière de Lucien, ennemi juré des discussions.

« Vous n'êtes pas content, mon ami ? Partez. »

Par ce moyen, on a la paix, c'est-à-dire qu'on n'entend plus les mêmes cris de guerre. Quand l'artiste avait fait un petit coup d'État de ce genre, il rentrait tout ému dans son cher atelier, mais presque aussitôt sa pensée, retournant aux créations qu'elle aimait, lui rendait ce bonheur un moment troublé, et, oubliant comme un mauvais rêve le positif du ménage, il s'enfermait dans le recueillement de son noble travail, et ne voyait plus que des formes sérieuses, des ombres veloutées, des contours vagues comme ces mirages qui trompent, mais qui, de loin, ressemblent à ce qu'on veut toucher.

Et pourtant tous ces esprits dissemblables devaient, à jour fixe, se grouper autour d'une forte émotion. Tous devaient voir s'accomplir un grand acte. C'était là que les attendait la vérité.

Élisabeth grandissait au milieu de ces éléments contraires, buvant à chaque coupe, empruntant des autres un peu de mal, un peu de bien. Alice voyait que son enfant était pleine de défauts ; mais confiante en la prière et en la grâce, elle pensait que sa fille quitterait, au moment de sa première communion, une enveloppe qui ne pouvait être longtemps la sienne. Elle préparait donc le cœur de l'enfant comme on prépare le lit de l'hôte

généreux dont on attend tous les biens. De ses instructions, de ses tendres et pieuses paroles, naissait-il quelques bonnes pensées? Il ne lui était pas permis de le savoir. Élisabeth, repliée sur elle-même, ne s'ouvrait jamais; elle écoutait respectueusement et laissait rarement pénétrer en elle le regard de sa mère.

Cependant, Mme Emer avait un jour surpris sa fille dans un lieu bien solitaire, où nulle image sainte ne frappait les yeux. C'était une chambre abandonnée, une espèce de débarras, où le peintre entassait pêle-mêle ses chevalets et ses vieilles toiles; ce lieu échappait aux soins et aux regards. Elisabeth, quand sa mère l'y surprit, était agenouillée sur la terre nue. Devant elle il n'y avait qu'un paysage inachevé, derrière elle une tête de Socrate; à droite, à gauche, partout, des images gracieuses ou burlesques, et pourtant, l'enfant, les yeux fermés, les mains jointes, était comme perdue dans le sentiment de la présence de Dieu. La mère se garda de toucher l'âme de sa fille quand le Seigneur la tenait dans ses mains; elle retint sa respiration pour ne pas la troubler, elle la regarda longtemps, et vit une pensée profonde sur le front d'Élisabeth. « La foi est là, se dit-elle, tout est sauvé. »

Néanmoins, Élisabeth demeurait glacée devant sa grande sœur, irritée devant la femme de charge, et embarrassée devant sa mère. Avec son père seulement, elle semblait à l'aise. Pourquoi? Parce que la franche nature de l'artiste se contentait de peu. Si l'enfant ne disait rien,

c'était parce qu'elle n'avait rien à dire. Ne lui arrivait-il pas à lui-même de passer un jour sans parler? Liberté entière, et liberté pour tous; toute sa morale était là, et se l'appliquant à lui-même, il ne songeait qu'à bien faire. L'artiste poussait si loin son libéralisme, très peu révolutionnaire, que, dans ses moments de repos, il abandonnait souvent son grand fauteuil à la levrette de sa petite fille. Briska n'avait qu'à dire en sa langue : « Je suis bien là, j'allais dormir. » Lucien prenait un autre siège, en disant à Briska d'une voix caressante qu'elle était insupportable. Qu'eût donc exigé de son enfant cette nature bonne à l'excès? Le brave Emer ne lui demandait que de rester belle et de poser quelquefois pour un ange du bon Dieu, ou pour une madone enfant.

L'atelier était plein de petites Élisabeth cachées sous des ailes blanches, ou sous des voiles couleur du ciel.

Là, comme aux premiers âges, elle porte sur sa tête blonde une charge de blé; c'est Rachel adolescente que Jacob a désirée pour compagne rien qu'en la regardant, et pour laquelle il servira sept ans pourvu qu'elle veuille bien l'aimer.

Ici, on l'a nommée Marie. C'est encore elle qui veille au rivage du Nil, sur son petit frère dormant parmi les roseaux. De l'onde s'élève une vapeur qui voile l'amour de son cœur, les pleurs de ses yeux. Elle paraît intimidée devant la fille du Pharaon, mais elle va parler pour rendre à Moïse le sein de sa mère, qu'on appellera sa nourrice.

Ici, Élisabeth a revêtu la tunique blanche d'un petit lévite. Debout, sous les arceaux du temple, elle appuie son œil pur sur la fourbe Athalie, et ses lèvres vont s'entrouvrir pour répondre :

« J'ai nom Éliacin. . . . . .
Ce temple est mon pays, je n'en connais point d'autre. »

Là, ange radieux, elle présente à Jésus, après son jeûne au désert, de beaux fruits dans ses mains enfantines.

Ici, ange en pleurs, venant tout droit des cieux, elle apporte au Sauveur, dans la grotte de l'agonie, un peu de cette force divine que son âme humaine avait repoussée afin de souffrir davantage à la vue du calice.

Enfin, de tous côtés, la douce image apparaît entourée de cet amour de père et de poète, qui se sert avec respect d'un beau vase que Dieu a mis dans ses mains pour conserver les fleurs dont les parfums peuvent monter vers lui. Qu'il était heureux en retrouvant dans ses fictions cette belle réalité qui l'appelait mon père ! Qu'il était fier quand un étranger disait de Joas ou de Rachel, que c'était l'idéal. Mais non, c'était sa fille enveloppée des langes dont nous cachons ce que nous aimons d'amour. Lui, il la reconnaissait partout : il l'eût retrouvée sous le bandeau royal et sous la bure des chaumières. Elle était plus belle en son cœur que l'idéal. Ainsi le rêveur restait endormi dans ses songes; il échappait au

positif en regardant, non au premier plan, mais toujours dans ce vague où le poète mêle si facilement le charme à l'impossible.

Avec quelle vivacité Emer repoussait toute pensée sèche, toute vue sur le présent, toute preuve mathématique qui eût nui à l'illusion. Alice, il l'aimait comme le génie familier qui inspirait ses œuvres. Clara, il l'aimait aussi, et craignait d'approfondir ce qui, de ce côté, lui semblait ténébreux. Elle se mariera, pensait-il, et elle sera charmante, c'est toujours comme cela. Il ne faut pas se tant préocuper des travers des jeunes filles. Au bout du compte, les pompons et les caprices, c'est leur affaire ; une fois mariées, elles mûrissent, s'occupent de leur ménage, et font merveille!... Un coup de pinceau suivait ces aperçus physiologiques, et l'artiste revenait sans effort à l'idéal.

I

C'EST LE BUT

Un point noir se voit à l'horizon... c'est la tempête! Le navire avance toujours, les passagers sont tranquilles : l'œil du pilote mesure seul le danger, et le pilote ne parle point... C'est la mort. Quand on dénonce le mal, c'est qu'on veut engager la lutte ; quand la lutte est impossible, on frémit, mais on se tait jusqu'à ce que tous viennent dire : le navire sombre.

Ainsi en est-il de cette frêle embarcation de la vie que gouverne une femme. Si son enfant est malade, elle parle, elle va, elle vient, elle s'agite; donc elle espère. Son agitation est un défi qu'elle jette à la mort. Mais si elle sent que son enfant est perdu, elle ne fait pas de questions parce qu'elle ne veut pas de réponse; elle se colle à lui, le regarde, elle est presque tranquille, donc elle n'espère plus.

Oh! n'allez pas lui dire que l'enfant est bien mal! elle

ferait semblant de ne pas vous croire, elle dirait que les étrangers sont cruels, et quand vous seriez parti, elle serait folle de douleur ! Laissez, laissez toujours la mère deviner l'heure suprême. Elle a l'intelligence de l'être dont son propre souffle est devenu la vie. L'enfant n'a vu qu'elle en ouvrant les yeux, elle ne verra que lui quand il les fermera. De ce berceau à cette tombe, elle a tout connu. Ce danger, ne croyez pas qu'elle l'ignore ; si elle ne le voyait pas, elle le sentirait. Son enfant, c'est sa chair, son cœur, sa vie, c'est elle qu'il a regardée quand il a dit une première fois maman. Oh ! laissez-la ! Taisez-vous ! Dieu seul peut lui parler sans lui faire du mal ; respectez ce mystère, n'y touchez pas, c'est la mère...

Alice souffrait ce martyre au pied du lit d'Élisabeth. Un mal sourd et cruel avait atteint cette fleur demi-éclose. L'enfant perdait toute gaieté, et pendant que se repliaient ces voiles du jeune âge qui ne suffisaient plus à la cacher, une teinte plus forte s'étendait sur ce front de onze ans. La vie qui ne voulait pas s'arrêter sous ce toit laissait tomber au seuil des fruits mûris. Élisabeth semblait avoir franchi un long espace ; elle devenait une femme dans un corps trop petit pour la contenir, et son âme, rassérénée par l'imperceptible travail de la mort, débordait enfin sans contrainte, et coulait dans l'âme de sa mère, qui s'élargissait comme un lit de torrent à l'arrivée d'un cours d'eau.

Être le jour empressé, attentif, auprès de la jeune ma-

lade, c'était la tâche de chacun. Clara elle-même oubliait devant ce lit d'enfant ses préventions, ses jalousies ; mais la nuit quand tous reposaient, oh ! comme la mère se fatiguait, comme elle faisait exprès de souffrir pour que Élisabeth fût moins malheureuse. Elle se levait sans bruit et venait s'asseoir tout près de sa fille ; sans bruit, pour que, dans son sommeil, l'enfant l'oubliât ; tout près, pour qu'en ouvrant les yeux elle ne vît qu'elle seule. Puis venait l'insomnie, ce supplice du solitaire et de l'exilé. Alors la mère donnait à son enfant des pensées, de la vie, des jeux, des rires. Les mères savent rire quand l'enfant ne rit plus ; elles savent, des débris de leurs propres joies, reconstruire ces riens qui charment au jeune âge.

Mme Emer s'affaiblissait par ces fatigues, mais elle se fortifiait dans la sagesse, car les veilles douloureuses instruisent ; la souffrance est bonne conseillère, et, mieux que la joie, elle nous grandit.

La belle-mère faisait des réflexions qu'elle n'avait jamais faites : elle devinait des énigmes morales dont jusque-là elle n'avait pas assez sérieusement cherché le mot. Cette aigreur de caractère, cette concentration remarquée dans sa fille, et dont elle avait tant souffert, lui parurent devoir être les fruits mauvais d'une direction peu éclairée : elle pensa, examina, et commença par se méfier d'elle et des autres.

La malade touchait à cet âge où les enfants font de leur innocence un tabernacle au Dieu qui autrefois, en Israël,

aimait à bénir les enfants, les appelait et les baisait.

Tous les jours et tout bas Élisabeth s'entendait appeler. Une voix très bonne et très calme lui disait : « Si tu ne peux pas venir à moi, j'irai à toi ; mon temple sera la chambre où tu languis ; mon autel, ce lit rose et blanc que ta mère avait fait pour ton repos, et sur lequel te voilà arrêtée comme un voyageur qui fait sa dernière halte en exil. » Ces mots n'effrayaient pas l'enfant, elle les redit à sa mère. Celle-ci frissonna, non pas qu'elle ne fût très heureuse de recevoir sous son toit le Dieu des affligés ; mais parmi ces enfants qu'autrefois embrassait Jésus, n'y en avait-il pas sur qui le regard du Christ, s'arrêtant avec plus d'amour, laissait un appel, et ceux-là échappant à leur mère, n'avaient-ils pas suivi Jésus au jour de son ascension ? Alice savait bien qu'en la quittant Élisabeth ne pouvait aller qu'à Dieu ; mais toute la foi chrétienne suffit à peine à la mère, et c'est toujours de force qu'elle rend son enfant.

Jusque-là, Mme Emer avait pu s'abuser ; maintenant il fallait ouvrir les yeux, apprêter une fête, parer Élisabeth, l'entourer des symboles de la prière et de la pureté que nous multiplions autour des enfants qui s'approchent des autels.

Ah ! qu'elle était plus touchante encore la première communion de la malade ! l'Église se tournait vers elle seule, l'instruisait, la purifiait de ses taches légères, et celui que l'Écriture nomme le Très-Haut, le Tout-Puis-

sant, le Fort, l'Éternel, semblait uniquement le Dieu de la petite Élisabeth.

Clara de plus en plus frappée des scènes navrantes qu'elle avait sous les yeux, devenait bonne ; elle se rapprochait de sa belle-mère et lui était moins hostile ; et puis, on respecte les répugnances des malades. L'enfant montrait un certain éloignement à recevoir les soins de la femme de charge. M. Émer, tout en s'étonnant beaucoup, fit entendre à celle-ci qu'il fallait se plier à un caprice excusable dans cet état de souffrance. Clara se trouvait donc subir pour la première fois sans obstacle l'influence de Mme Émer. Sa petite sœur ne la craignait plus depuis qu'elle la voyait chercher si patiemment, pour la lui donner, une position meilleure ; jouer avec elle aux jeux favoris de l'enfance ; inventer pour elle de belles et longues histoires. La nature de Clara s'élevait par l'oubli de sa personnalité, et elle s'étonnait de n'avoir su trouver aucun charme sous le toit de son père.

De son côté, Mme Émer regardait sa belle-fille avec plus de tendresse depuis qu'elle la reconnaissait susceptible de dévouement. Toutes les fois que Clara jouait avec sa sœur, le bien qu'elle faisait à l'enfant passait au cœur de la mère. Celle-ci concevait à son tour un intérêt plus tendre pour la jeune fille, qu'elle n'avait considérée jusqu'alors que comme la personnification d'un devoir à accomplir. Elle faisait ce qu'elle avait toujours fait, mais elle y ajoutait du charme, ce charme sans lequel la vérité

choque, le devoir est rude, le précepte dur, la réprimande humiliante. La bonne Alice se reprochait bien des négligences. Clara, encore trop aigrie pour reconnaître ses torts, consentit à s'avouer qu'une belle-mère n'est pas *nécessairement* méchante, jalouse et dominante.

Pendant que les deux femmes s'avançaient d'un pas plus ou moins pressé vers la vérité, Élisabeth marchait au but. Le but... quel est-il donc? Serait-ce la mort? Tant d'amour assemblé sur cette tête, tant de peines doivent-ils aboutir au silence? Non, la mort, c'est la déchirure du voile ; ce voile qui entoure une âme, et qu'on aime à cause d'elle, est un obstacle au bonheur.

Oui, mère, cette forme enfantine que tes mains et tes lèvres ont touchée mille fois, cette forme va t'échapper en gémissant; tu la retiendras en vain, tu la serreras bien fort, elle s'en ira. Mais pendant que ton cœur saignera d'une blessure inguérissable, l'âme de ton Élisabeth verra Dieu. Cette prière qu'elle a apprise sur tes genoux, elle la redira pour sa mère aux pieds de celui qui seul a mis en réserve le genre de courage qui suffit à ta peine. Le but de la vie transmise à ton enfant n'est pas rendre amour pour amour sur la terre, donner et recevoir du bonheur. Non, par un honneur insigne, tu as été choisie pour interprète entre Dieu et une âme; c'est toi qui as donné à cette âme une apparence. Par tes mains, sont passés les biens terrestres; par ton regard, l'intelligence; per ton cœur caché sous tes caresses,

l'amour. Ces trésors jetés sur l'enfant lui ont nommé Dieu. C'est par toi qu'Élisabeth l'a connu : elle n'entendait pas son sublime langage, tu le lui as traduit en termes enfantins, elle a compris, elle a regardé au-dessus de toi, elle a aimé Dieu, il l'appelle, elle va à lui... c'est le but! Tu l'as dit. Tu te plaisais à demander à l'enfant : Pourquoi, ma fille, Dieu vous a-t-il créée? Elle répondait, cherchant en sa mémoire ce que toi seule y mis : Pour le connaître, l'aimer, le servir, et obtenir la vie éternelle. Quand elle avait ainsi répondu, tu disais que c'était bien, tu l'embrassais... Et aujourd'hui, tu ne vois plus le but, mais seulement l'être qui tient à ton être par ses mains, par son cœur, celui dont l'éloignement t'arrache un cri aigu. Ah! ce but... pourquoi ne le touchons-nous pas ensemble, nous qui nous aimons? Mon Dieu, nous ne murmurons pas... Faites ce que vous avez voulu!

V

UNE MORTE QUI PARLE.

Quand deux voyageurs n'arrivent pas à la même heure au terme de leur course, ils se disent avant de se séparer tout ce qu'ils se seraient dit le long du chemin, s'il leur avait été permis de marcher ensemble. Il en est ainsi du grand voyage de la vie. Élisabeth n'avait plus rien de caché pour sa mère, elle n'était plus sa petite fille, mais son amie.

Suivant la coutume des chrétiens, l'enfant calme et humble appela en particulier son père, la veille de sa première communion, et lui dit : « Papa, je ne veux pas recevoir le bon Dieu dans mon cœur sans t'avoir demandé pardon de tous les chagrins que j'ai pu te causer... — Pardon ; répéta Lucien, moi, te pardonner ; quand donc m'as-tu offensé ? » Et prenant dans ses mains sa petite fille, l'homme redevint enfant et pleura... Son cœur débordait de tendresse, il regardait avec compassion son petit modèle. La souffrance l'avait rendu pareil au corps de ces

jeunes martyrs qui, aux premiers âges de l'Église, ont dit au sortir de l'enfance : Je crois ! Il embrassait les cheveux blonds de sa petite amie, il lui parlait ce langage incorrect et coupé des cœurs qui souffrent une douleur affreuse, et quand elle disait tout bas : « Tu me pardonnes ? » il répondait tout haut :

« Je t'aime !... »

Vint la mère, seule aussi ; il y eut alors entre elle et sa fille une de ces confidences dernières, dont le souvenir ne s'efface sans doute ni en ce monde, ni en l'autre. Quand Élisabeth implora le pardon de sa mère, celle-ci, avec toute la douceur qui lui était naturelle, ne lui cacha point que souvent, en effet, elle l'avait blessée. Enhardie par le sérieux avec lequel on accueillait sa démarche, Elisabeth osa tout dire. Alors un glaive perça le cœur de Mme Emer. L'enfant avouait ses torts sans détour, mais ses aveux mêmes accusaient Mme Arthémise et Clara. Elle ne nommait personne, mais il y a si peu de mystères autour de l'enfance, qu'un regard un peu expérimenté voit l'ensemble quand on ne lui montre qu'un point. La mère voulait souffrir. Elle parla du vase brisé autrefois, et du premier mensonge. Elisabeth, recueillie, dit avec effort qu'elle n'avait point cassé ce vase. Alors Mme Emer la pressa de questions, et l'enfant, sans s'en douter, révéla toute la vérité. C'en était assez pour faire connaître la source et les conséquences du mal. Oh ! quels regrets ! Ce fut Alice qui demanda pardon, à Dieu

d'abord, de n'avoir pas écarté du chemin les pierres qui pouvaient blesser l'enfant dont elle était la gardienne; puis elle serra les mains amaigries de sa fille, et à elle aussi ne craignit pas d'adresser ce mot qui seul traduit le repentir : « Pardon! » Entre ces deux êtres, l'offense et le regret créaient une égalité douloureuse, et Dieu les bénissait du même regard.

Le lendemain, Alice fit une couronne de fleurs blanches; elle entoura le lit de la communiante de draperies blanches aussi, et après avoir paré Elisabeth d'un voile brodé par ses mains maternelles, elle posa sur sa tête la couronne, et baisa ce pâle visage.... Puis elle dressa un petit autel, obéissant aux moindres volontés de sa fille, ornant cet autel des symboles que celle-ci désignait, et des fleurs qu'elle aimait... Et elle s'en alla pleurer.

Alors Clara entr'ouvrit la porte, sa sœur l'appela avec tendresse, et de ces voiles blancs sortit encore ce mot qui avait ébranlé deux âmes : « Pardon! » Clara l'entendit et pâlit. Ah! comme elle se sentait coupable en présence de l'enfant qui s'accusait! Comme elle voyait clairement le mal de la prévention et de la jalousie! Devant la première communiante, elle se sentit toute petite, et dit avec le déchirement de la fierté vaincue : « Prie pour moi! — Je te le promets. » répondit l'enfant, et comme la femme de charge entrait par hasard dans la chambre elle l'appela, lui tendit la main, et lui offrit une de ses plus belles images en souvenir de ce beau jour. Mme Arthé-

mise sourit comme à l'ordinaire, mais sans doute cette vengeance innocente qui rendait le bien pour le mal lui fit honte, et lui rendit pesante sa situation fausse, car, sous un prétexte qui sauvegardait sa dignité, elle ne tarda pas à quitter la maison.

Peu de moments après la scène que nous venons de décrire, l'autel improvisé portait le Dieu consolateur. Élisabeth, recueillie, écoutait le prêtre qui parlait du ciel; M. Émer, pâle, attéré, se cachait derrière les rideaux du lit; sa femme, pleine de foi et de douleur, contemplait sa fille, et Clara interdite regardait en tremblant dans son propre cœur. La communiante, au milieu de ce groupe, était la seule qui ne pensât qu'à Dieu.

Il vint, cet ami d'Elisabeth, elle le cacha dans son cœur tout ému, et se mit à lui parler tout bas de son père, de sa mère, de Clara, du ciel, et puis de la terre qui s'éloignait, car l'enfant voyait fuir les rives de la vie et se sentait entraînée doucement vers ce bonheur sans nom et sans image dont Alice avait dit : « Ma fille, c'est le but. »

Le prêtre sen alla, Dieu resta, et comme la jeune fille était trop tendrement aimée, il ne voulut pas la prendre pendant qu'elle regardait sa mère; il attendit que le sommeil fermât les yeux d'Elisabeth, et pendant ce sommeil, l'âme passa sans bruit des lèvres dans l'espace, et le Seigneur l'emmena avec lui !... Et la mère, voyant que son enfant dormait toujours, resta immobile,

écoutant, cherchant un souffle, et dit : « Vous me l'avez prise !... » et elle pleura longtemps, bien longtemps, sans remuer, sans appeler, tenant dans ses mains attendries le voile de la communiante et disant : « Où l'avez-vous cachée? Quand me la rendrez-vous ?... » Et il y avait encore un reste de bonheur entre la morte et la chrétienne, parce que personne n'était là.

La première qui troubla ce silence, ce fut Clara, Clara repentante, remuée par la prière de sa petite sœur. Elle jeta sur le lit un bien tendre regard, mais la communiante pâlie lui révéla son secret... Épouvantée : « Elle est morte ! » cria la jeune fille. A ce cri la mère s'évanouit. Tant que Dieu et l'enfant avaient seuls parlé, elle était demeurée forte, mais une voix terrestre qui criait : « Elle est morte ! » c'était le fer violemment retiré de la plaie et qui faisait ruisseler le sang avec la vie.

Clara appelle ; son père accourt ; il voit... Il se jette sur son enfant, il lui parle, il la soulève, il l'emporte, elle dort toujours ! L'amour d'un père ne peut pas l'éveiller. donc elle est morte. Ange aux yeux fermés, tu parlais toi aussi, tu disais des mots que sur terre tu n'avais pas connus ; que d'enseignements tombaient de tes lèvres blanchies, enseignements compris plus tard dans cette méditation de l'amour que nous appelons souvenir.

Brisé de surprise, Émer coucha l'enfant sur son lit de repos, près de l'autel et sous ses voiles blancs; puis se penchant vers Alice, il prit la main que lui tendait

Clara et ne trouva ni parole ni courage, ni résignation.

Cependant, la nature enthousiaste du peintre domina tout à coup sa douleur; une force factice l'agita, il sortit et rentra apportant un chevalet, une toile, des pinceaux. Sa main fiévreuse, plus hardie que jamais, ne se détournant que pour essuyer des larmes, jetait sur la toile ces voiles blancs, ses yeux fermés, cette bouche sans sourire ! Elisabeth apparut d'abord indécise, puis elle prit une forme, un nom, elle se coucha calme, sainte, angélique, et, comme vivante dans la mort, elle dit à son père : « Je suis l'image de celle que tu as aimée; regarde-moi, et tu resteras pur, car j'ai vu Dieu. »

Et pendant que la vierge imprimait sur la toile sa forme terrestre, la belle-mère et la belle-fille la regardaient ensemble, et l'écoutaient parler; à l'une elle disait :

« Mère, tu n'as failli que par ignorance, tes torts légers sont réparables. Dieu n'a mis l'amour maternel qu'entre la mère et son enfant, mais il t'a donné tout le dévouement nécessaire pour terminer avec affection la tâche qu'une autre a commencée. Donne à Clara ce que tu peux donner, souffre d'elle ce que tu peux souffrir, attends peu; ce peu, accepte-le, pardonne facilement, mêle un sourire au précepte. Quand même tu ne recueillerais sur terre que des reproches et du fiel, tu n'en seras pas moins bénie pour avoir voulu bien faire. »

A l'autre elle adressait ces mots :

« Sœur, ne ferme pas exprès ton cœur, ne détourne

pas exprès tes yeux. Sache boire au fond de ton calice le miel que Dieu y a laissé. En te faisant froide et injuste, tu n'honores pas ta mère, les morts ne sont pas exclusifs. En blâmant ton père, tu sacrifies plus à l'égoïsme qu'au souvenir. Plus de préventions, plus de parti pris; il peut y avoir encore pour toi des jours de bonheur, mais souviens-toi de ces mots : Dieu et ta mère aiment la paix. »

Ainsi disait le modèle tranquille qui posait pour la mort.

Le père, l'œil en feu, le cœur navré, avait ébauché son chef-d'œuvre : ce n'était plus Marie, ce n'était plus Rachel, c'était Elisabeth... morte, auraient dit les étrangers, mais toute vivante dans le regard plein de désespoir qui la contemplait.

La belle-mère et la belle-fille détournèrent un moment du lit leurs regards qui se rencontrèrent. Tout à coup la glace fondit devant l'ange en repos. « Clara, dit la malheureuse femme, si je n'ai pas complètement rempli ma mission près de vous, Dieu m'est témoin que mon cœur n'a pas été complice de mes fautes. En présence du corps de mon enfant, oublierez-vous ces longues années si pénibles pour vous et pour moi ? »

Clara, suppliante, se jeta dans les bras d'Alice, et comme la meilleure des prières et des promesses, elle lui dit pour la première fois et avec l'effusion de la tendresse née du repentir : « Mère !... »

DE LA MADELEINE A LA BASTILLE

DE LA MADELEINE A LA BASTILLE

Certains penseurs de l'antiquité ont cherché les antres sauvages, et s'y sont cachés pour étudier la vie ; d'autres ont erré sous l'ombrage des chênes séculaires, rêvant à l'idéal ; un autre encore, une lanterne à la main, cherchait un homme en plein jour ; pas un ne s'est avisé de monter en omnibus et d'aller, par exemple, de la Madeleine à la Bastille. Il y a de bonnes raisons pour le pardonner aux anciens, mais il n'est pas permis aux modernes d'ignorer qu'un omnibus est le monde en petit, et qu'on y étudie le prochain et soi-même pour trente centimes.

Quel est le résultat de ces études à bon marché? Nous portent-elles à aimer nos semblables ? Peut-être. Ou bien à les fuir ? Peut-être encore. Ne craignons cependant point d'arriver, tout en nous promenant, à la misanthropie. Démocrite, en omnibus, eût trouvé place à côté d'Héraclite, et comme il vaut mieux rire que pleurer, on

peut, en descendant de voiture, gémir sur certains travers de l'humanité, et s'amuser du reste.

Connaissez-vous Paris ? Je le souhaite. Si vous ne le connaissiez pas, vous pourriez aisément vous figurer une large voie macadamisée où fourmillent charrettes, calèches, coupés : c'est le boulevard pris dans la plus large acception du mot, le boulevard sur lequel, depuis le matin jusqu'à minuit, une nuée d'omnibus passe et repasse sans se lasser, ou du moins sans en convenir.

C'est sur cette route magnifique qu'il me prit un beau jour fantaisie de faire de la philosophie ; je dis un beau jour, c'est une manière, car il pleuvait à tout moment : c'étaient des giboulées de mars qui, se trompant comme à l'ordinaire, étaient venues tomber en mai, et faisaient crier après elles. Nous aimons que chaque chose arrive en son temps : le Parisien ne se fâche point en mars contre les giboulées ; or, nous étions en mai, et j'étais fâché tout de bon quand un omnibus passa, juste au moment où les gouttes d'eau se donnaient rendez-vous dans les poches de mon paletot, car je n'avais point de parapluie. Je monte...

— Où allez-vous, monsieur ? me crie le conducteur.

— Je vais... je vais où il ne pleut pas.

Le brave homme dit en riant que je n'avais pas besoin de correspondance ; j'en conclus qu'on y allait directement. Je donnai mes six sous, il les reçut, et m'oublia pour faire monter une grosse dame qui une fois enga-

gée, ne pouvait plus ni entrer ni sortir, tant abondaient au passage les obstacles que chacun sait : cannes, parapluies, paquets, petits enfants et mauvais vouloirs. Enfin, s'aidant des bras, des jambes et de la voix, la nouvelle arrivée s'encadra comme elle put, au détriment de ses voisins de droite et de gauche, qui ne trahirent plus leur présence que par un *Ouf* de désespoir Je faisais vis-à-vis, par conséquent piteuse mine ; de plus, j'étais à cette place où forcément quiconque a le caractère bien fait devient banquier. De tous les points arrivaient des fonds qui, passant par mes mains, parvenaient au conducteur ; celui-ci me rendait des sous en profusion qui retournaient à mes voisins, et je ne me suis pas aperçu que faire la banque fût le chemin de la fortune : soit force majeure, soit maladresse de ma part, sauf deux ou trois *merci* à peine articulés, et autant de coups de chapeaux douteux, il ne me resta rien.

La pluie redoublait, cela ne me faisait plus de peine : c'est un très mauvais sentiment que celui qui nous porte à regarder avec indifférence un mal qui ne peut plus nous atteindre. Néanmoins, nous en étions là : je vis même quelqu'un sourire malicieusement, quand un voyageur éperdu, courant après nous, reçut du conducteur ce mot qui vaut une sentence : — Complet.

L'homme est méchant, pensai-je ; j'eus tort peut-être, car c'était une femme qui avait souri, mais on est porté à généraliser. L'homme donc est méchant, il joue avec

des instincts qui ne sont pas généreux, l'égoïsme est le fond de son caractère. Je veux échapper à cette honte ; l'examen doit être suivi d'une réforme, je me réformerai.

Dès lors je me tins beaucoup plus droit, comme un homme qui tend à se perfectionner et commence par le plus facile.

Une jeune ouvrière était à ma gauche, tout près de la portière, se faisant bien mince pour donner la moitié de sa place à un paquet plus gros qu'elle, et qui paraissait très mal à son aise. J'avais aperçu cette fille sans oser la regarder, tant son extrême modestie la voilait. Elle vit un vieillard qui faisait signe au conducteur ; il paraissait embarrassé, marchait difficilement. L'ouvrière avec empressement toucha le bras du conducteur : « Je descends, dit-elle tout bas, faites monter ce vieux monsieur. » Elle descendit en effet. Je la saluai avec respect, et elle devint très rouge en voyant qu'elle était devinée. Oui, cette bonne petite cédait exprès au pauvre infirme la place dont elle pouvait jouir encore. Elle ouvrit un assez mauvais parapluie, en couvrit soigneusement son paquet, et se mit à côté, selon l'usage, tenant le manche et se mouillant. Nos pères faisaient mieux, ils avaient des parapluies sous lesquels cheminaient le chef de famille et ses sept enfants.

L'ouvrière avait incliné mon cœur vers l'admiration de mes semblables : j'étais tout fier de ce qu'elle avait

fait ; je la suivis longtemps des yeux ; elle marchait dans la même direction que nous ; chacun de ses pas était un acte de charité, et je me réconciliai avec toute la race humaine à cause d'une enfant qui s'était imposé une peine sans attendre ici la moindre récompense. Je dis ici, car le verre d'eau de l'Evangile me revint en mémoire, ainsi que l'obole de la pauvre veuve ; et je me plus à penser que la jeune fille serait particulièrement bénie, à cause de sa bonté, par Celui devant qui rien n'est petit.

L'omnibus continuait sa route avec ce sang-froid moqueur qu'il prend quand il est complet ; il y avait pourtant sur l'impériale bon nombre de places, mais d'amateurs, point.

Je remarquais que nous avions tous l'air de gens échappés du déluge, excepté un personnage d'apparence asiatique qui occupait une des places du fond, ne disait mot et semblait soucieux. Aucun désordre dans ses habits étrangers, pas une goutte d'eau sur toute sa personne, c'était merveille ce jour-là. Le pauvre homme, je le sus par le conducteur, était perdu dans Paris, ne savait où aller. Il ne disait que deux mots français : Étienne... Lazariste... A chaque occasion ces deux mots étaient servis aux nouveaux arrivés qui en faisaient ce qu'ils pouvaient. Personne encore n'avait attaché à ces sons une idée, et le malheureux étranger se promenait, bien malgré lui, depuis deux heures, changeant de voiture, ballotté entre les conducteurs, et ne voyant pas de terme à son ennui. Ce

fut un jeune enfant que la Providence mit en éclaireur sur la route, un petit garçon de huit ans, envoyé en commission avec six sous pour toute fortune, et qui revenait à la maison; or la maison était à la Bastille. En entendant le conducteur soupirer pour la troisième fois les aventures du moderne Ulysse, je remarquai un mouvement dans la physionomie de l'enfant, et je vis qu'il aurait voulu parler, mais que, se trouvant trop petit, il n'osait pas. J'étais son voisin :

— Eh bien, lui dis-je, qu'en penses-tu? N'est-on pas bien malheureux d'être ainsi en pays étranger sans un ami pour vous accompagner?

— Dame, oui, dit le petit, et, s'enhardissant par mes paroles, il ajouta: Il y a le cousin Jules, qui reste auprès des Lazaristes, il connaît bien le père Etienne, lui!

Il devenait facile de compléter la phrase de l'enfant; quelques questions suffirent. J'écrivis sur un morceau de papier les renseignements que me donna le *cicerone*, et l'étranger, muni d'une correspondance, fut dirigé sur la rive gauche. En descendant, il me salua et mit amicalement sa main sur la tête blonde de l'enfant. Dans ce moment, tout le monde fit connaissance pour trois minutes. On dit vingt fois que cet homme avait dû se trouver bien malheureux, qu'il pouvait en arriver un jour autant à chacun de nous, que c'était un bonheur de s'entr'aider... Vrai, nous nous aimions; ce fut, hélas! un amour éphémère. La guerre se déclara tout à coup, non

pour une Hélène enlevée, mais pour une vitre baissée.

— Que faites-vous, madame?

— Monsieur, j'étouffe.

— Est-ce une raison pour ouvrir par ce temps?

— Oui, monsieur.

Ce disant, la grosse dame établissait le courant d'air qui lui convenait ; la pluie fouettait. Le voisin effacé, qui soupirait à gauche, bondit autant que la chose était possible, et la dame, sans se décourager, vit qu'elle avait affaire à forte partie. Regards, sourires, murmures entrèrent dans le camp de son ennemi; elle eût péri si le conducteur s'en fût mêlé, mais il était de ces bonnes natures, toujours neutres, qui ne veulent que le bien, et qui, ne sachant trop où il est, regardent et font comme si elles ne voyaient pas.

Pendant la discussion, un jurement, suivi d'un autre, nous avertit que notre roue et celle d'un voisin se sont rencontrées : c'est plus qu'il n'en faut pour se prendre aux cheveux entre cochers parisiens. Croyant mettre un obstacle de plus entre elle et le danger, la dame instinctivement lève la vitre, et nous voilà tous prêts à nous embrasser parce qu'un mal commun nous menace. C'est singulier comme vite on se brouille et comme vite on se réconcilie en omnibus !

Quand les deux véhicules se furent dit quelques bonnes sottises, ils imaginèrent chacun un léger mouvement en arrière et le mal fut réparé ; c'était bien la peine de se

fâcher! Nous reprîmes notre course ; la dame monumentale, à peine revenue de son émotion, descendit, et fut remplacée par un monsieur qui avait la figure d'un honnête homme, l'habit d'un honnête homme, tout l'ensemble d'un honnête homme. Il fut poli, paya ; et, comme il était très mince, nous le trouvâmes à notre goût. Il faut si peu de chose pour plaire en voyage : saluer, payer, laisser de la place aux autres, cela suffit. N'est-ce pas ainsi tout le long de la vie? la course est plus longue, mais, au fond, c'est la même chose.

L'honnête homme ayant plu, on ne s'en occupa point : c'était lui faire honneur. En voiture, on remarque surtout les voyageurs qui gênent, qui sifflent ou qui sont insupportables d'une façon quelconque. L'attention générale se porta sur la figure dégoûtée d'un pacifique rentier qui promenait un regard investigateur devant lui, derrière lui, à droite, à gauche, partout. Evidemment il lui manquait quelque chose; je le croyais, du moins. Quand on ne s'amuse pas on devient communicatif.

— Que cherchez-vous, monsieur?

— Un colimaçon.

— Un colimaçon?

— Oui, monsieur.

Tous les voyageurs sourirent, à l'exception d'une bonne vieille qui portait un panier mal couvert. Je poursuivis mon interrogatoire, et je sus que l'infortuné voyageur, mettant la main dans sa poche, y avait trouvé, non sans

surprise, un colimaçon, chose inouïe dans Paris, au XIXe siècle, et qu'il en cherchait naturellement un autre, non pour en avoir deux, mais par l'instinct du chasseur. L'autre ne vint pas, ce fut moi qui eus l'honneur de le trouver sur ma botte; et, comme je ne suis pas d'humeur endurante, je m'écriai :

— Conducteur, votre voiture est donc pleine de colimaçons?

— Ils n'ont toujours pas payé leurs places, dit l'agent responsable d'un ton facétieux.

Un cri partit de droite, puis du fond; tous les colimaçons de la bonne femme se promenaient comme dans un potager. C'est alors que nos caractères se sont dessinés. Celui-ci rit de l'aventure, qu'il trouve comique; celui-là prend la chose au tragique; sa voisine pâlit d'effroi; une jeune dame à grand effet, ne pouvant se jeter par la fenêtre, faute de place, se jette par la portière sans donner à la voiture le temps de s'arrêter; elle manque de se rompre les jambes, le remède eût été pire que le mal.

L'honnête homme dont j'ai parlé, auquel on faisait si peu d'attention, se comporta en cette circonstance comme il convient : peu de gestes, point d'exclamations; il combattit le fléau par le calme; et quand le terme de sa course fut atteint, il descendit silencieusement pendant que la pauvre vieille, fort déconcertée de la liberté grande que prenaient ses pensionnaires, nous racontait, en commençant de haut, comment et pourquoi on lui

avait conseillé de faire, pour son mari malade, un pot-au-feu de colimaçons. Devait-on lui en vouloir ? elle n'avait pris aucune part à la mauvaise action de ces vilaines bêtes qui ne voulaient point faire du bouillon. La majorité fut pour elle, mais une minorité orageuse éleva ses murmures plus haut, comme il arrive dans toute assemblée, et la fit impitoyablement chasser de la voiture par le brave conducteur qui, tout en l'obligeant de descendre, gardait comme il pouvait sa neutralité en la soutenant d'une main et en ramassant de l'autre les escargots révoltés qu'il remettait dans son panier. Il nous en resta bien quelques-uns qui apparemment avaient affaire à la Bastille. On a dit qu'un vieux célibataire en trouva un le soir en ôtant sa perruque, et qu'il porta plainte à l'administration : c'est possible.

Quand le départ de la bonne femme eut calmé les esprits, un monsieur, celui qui avait plaidé contre la grosse dame dans l'affaire de la vitre baissée, songea à prendre note de je ne sais quoi, et chercha dans sa poche son portefeuille ; il fouilla dans l'une, puis dans deux autres, et dans une autre encore, il en avait au moins quatre, mais il n'en tira rien. Je vis cet homme rougir, puis pâlir, puis parler tout bas, et enfin parler tout haut, car tout finit ainsi en ce monde.

— On m'a volé mon portefeuille et ma bourse ! dit-il.

C'était vrai : le monsieur retourna vingt fois toutes ses poches, il ne parut que l'envers des coutures, son mou-

choir, un vieux couteau; l'*honnête homme*, en s'en allant, avait emporté le reste!

Ce fut un hourra général, mais l'autre s'en moquait. On instruisit néanmoins son procès; c'est si facile! on le couvrit d'injures, on l'emprisonna, on le jugea et on le condamna; tout se fit par contumace; c'est très commode.

Ayez donc confiance en quelqu'un! un air si *comme il faut*, une mise si convenable, un ton si parfait! C'est fini, je ne crois plus à rien, ce sont tous des fripons. Il faut traverser Paris comme on traversait jadis la forêt de Bondy, armé jusqu'aux dents.

Qu'est-ce donc que l'humanité? voilà où nous en sommes en pays civilisé, au siècle des lumières, dans la capitale du monde! J'enfonce mon chapeau, je me croise les bras, et je ne vois plus rien que mes poches et les mains de mes voisins, car ils ont beau crier au voleur, je me méfie d'eux; l'autre, en pareil cas, eût encore crié plus fort. Me voici prenant en horreur la vie, plein de haine et de rancune contre les fourberies dont je les crois tous capables, je les déteste... Pendant que je les déteste, le pauvre mystifié raconte en quelques mots son histoire. Il habite une bonne petite ville gaie, paisible, charmante : il y est né, il s'y est marié, il y vit tranquille, s'occupant un peu de littérature, et beaucoup de son jardin. Il voyage pour la première fois; l'idée lui est venue de faire un tour : pourquoi? pour voir Paris, pour se distraire, se dérouiller un peu, dit-il avec bonhomie. Il

ne connaît personne dans notre immense ville, et se trouve sans un sou, car il portait sur lui ce qui devait suffire aux frais de son voyage. Arrivé d'hier, et ne pouvant déjà plus payer, il va passer pour un gascon d'autrefois, pour un escroc peut-être. N'avoir plus d'argent à Paris, c'est se voir exposé à toutes les souffrances possibles d'amour-propre.

Ces idées se pressaient péniblement dans la tête du voyageur. On lui adressa quelques paroles de condoléance, on osa lui offrir un prêt fort léger; mais tout le gênait, tout l'embarrassait; il pensait sans doute à ses amis de province dont la bourse eût été sienne en pareille circonstance sans qu'il éprouvât la moindre honte. Il descendit, disant qu'il allait rentrer à l'hôtel pour écrire à sa femme, afin qu'elle lui envoyât tout de suite assez d'argent pour fuir cette Babylone; c'était son unique désir, cela se comprend.

Quitter son chez soi, ses tranquilles pénates, venir ici se faire dévaliser, et passer peut-être pour un aventurier! Quel sort! Ah! monsieur des trois étoiles, que ne restâtes-vous au logis? dans cet enclos dont vous parlez, entre ces murs où l'on vous aime, où vous avez dans le passé des souvenirs, dans le présent des affections, dans l'avenir une vieillesse paisible et respectée! Vous aimez la littérature? N'allez donc pas chercher au loin des impressions, imitez ce grand homme dont on a dépeint la demeure et la vie par ces lignes paisibles :

« Ce n'est qu'une masure à la porte de Rouen : un modeste gazon, trois ou quatre pommiers séculaires en font tout l'ornement. C'est là que l'auteur de *Polyeucte* a mis au monde ses chefs-d'œuvre. Il ne se doutait guère, cet innocent génie, qu'il éteignait sa flamme et qu'il compromettait sa gloire à végéter dans ce manoir obscur; content de son frugal repas, craignant Dieu, respectant le devoir et la règle, sans voyager autrement que par la pensée, sans autres aventures que celles de ses héros; et ne se croyant pas le cœur vide, ne cherchant pas d'émotions loin de lui lorsqu'il avait la joie de créer de beaux vers, et de sentir autour de soi sa femme et ses enfants (1). »

Oui, mon cher monsieur, imitez Corneille, vous ferez mieux que de courir le monde; les poètes, croyez-moi, ne sont pas à leur place dans la foule. Ainsi je rêvais à Corneille, à ce monsieur, à sa maison coquette que je me représentais parée de tout ce qui ferait ma joie. Au milieu de ces pensées douces, se dressait l'image du voleur matois, hardi et en même temps bien élevé, élégant de costume et de manières. Je frémissais devant une corruption si profonde, je me demandais si de tels hommes n'étaient pas au-dessous des anthropophages. Oui, les sauvages les plus cruels finissent par recevoir la lumière des hommes généreux qui la leur portent au

(1) M. Vitet.

péril de leur vie. A force de temps, de patience et de vertu, quelques bons missionnaires leur inspirent avec la foi des sentiments humains. Alors ils ne mangent plus les hommes, et certes il leur en coûte beaucoup : je n'en veux pour preuve que le mot si naturel d'un chef sauvage devenu chrétien. Le prêtre qui avait régénéré sa peuplade s'entretenait avec ce chef de l'amélioration morale obtenue par la connaissance du christianisme, et parlait avec horreur de l'ancienne coutume de manger la chair des prisonniers de guerre, laissant voir le profond dégoût qu'excite ce mets abominable. « Ah ! mon père, dit le converti, avec l'accent d'un regret bien involontaire, dites que vous ne l'aimez pas, mais ne dites pas que ce n'est pas bon !... » Eh bien, il s'en privait pourtant, le brave homme : on avait su trouver le chemin de son cœur, mais... *Cui! cui! cui! cui!*... voilà ce qui interrompit brusquement mes considérations philosophiques, et me détourna de cet ordre d'idées ainsi que mes voisins. Un enfant monté en dernier tenait sous sa blouse un poulet récemment sorti de sa coquille ; il aimait la société, ce petit : il nous regardait gentiment. Il avait sur la tête une petite huppe jaune, ses pattes étaient roses (c'est du poulet que je parle), son œil vif, sa physionomie fine, et nous, Parisiens, toujours follement épris de la vie des champs que nous ne savons pas mener quatre saisons de suite, nous voilà tous en admiration devant ce poulet de huit jours qui

faisait mille gentillesses. Quelqu'un lui offrit de l'échaudé, il en daigna goûter, ce qui redoubla l'intérêt général. Une voisine s'informa de l'âge du bijou, de ses père et mère, de ses frères et sœurs. On sut comment, né dans une ferme, il se trouvait sur les boulevards. Moi-même, quelque préoccupé que je fusse des anthropophages et de ceux qui ne les valent pas, je regardai volontiers ce petit animal inoffensif, tout étonné certainement de se voir en omnibus comme moi, et parce que les idées s'enchaînent, il me vint en mémoire de très vieux souvenirs d'enfance à la campagne. Je vis comme dans un brouillard des murs blancs, des persiennes vertes, un grand peuplier, de l'herbe, et sur l'herbe, une vingtaine de poules apprivoisées, plus un coq très poli qui saluait ma sœur et mangeait dans sa main. Il y avait toujours pour notre récréation une jeune famille, douze ou quatorze enfants qui obéissaient à leur mère ; c'était fort gentil. Nous ne nous lassions pas de leur donner du pain. Quand ils en mangeaient beaucoup, nous avions la bonté de croire qu'ils nous aimaient davantage. Heureux temps d'illusions ! Pourquoi l'homme rejette-t-il si vite ses premières joies? Ma petite sœur et moi, nous voulions grandir pour lire au livre de la vie toutes ces pages noires qu'on appelle avenir; nous avons lu... Qu'y a-t-il eu de joli comme notre amour fraternel, comme la maison blanche, comme nos jeux dans le pré, nos rires, nos bonheurs ? L'homme sent un appel intérieur et incessant. Enfant, il veut gran-

dir; homme, il veut vieillir; vieillard, il désire encore et la limite est devant lui. Il a tout vu, et n'a rien choisi pour le garder toujours. Il est debout sur les ruines de son passé, et il regarde en avant. Quelle est cette force qui le pousse, quelle est cette passion qui le presse de l'enfance à la tombe?

Qu'il le sache ou non, c'est la passion de l'infini! Le philosophe sent le vide, il souffre. Le chrétien aussi sent le vide, mais il espère, et il avance, sûr d'atteindre un but digne enfin de lui-même...

— Conducteur, vous m'arrêterez près des Tuileries, dit la voix grêle d'un monsieur fluet.

— Vous tournez le dos, monsieur.

Ainsi commença l'aigre dialogue qui coupa encore une fois court à mes pensées. Le monsieur ne se consola pas d'avoir pris son chemin à l'envers : plus il s'en plaignait, plus le mal augmentait. Le conducteur lui donna de bons conseils pour réparer son erreur ; chacun de nous y joignit le sien, malheureusement, car ne sachant plus que faire, le personnage entra dans une fureur très amusante; il ne voulait rien entendre, et se fâchait dès qu'on le regardait. C'était un de ces ennuyeux personnages qui ne prennent leur parti de rien, qui se plaisent à argumenter bien inutilement; il était certainement arrière-neveu de ce bon monsieur sur lequel on a fait ces vers :

Auriez-vous par hasard connu feu monsieur d'Aube,
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube?
. . . . . .
D'ailleurs, homme de sens, d'esprit et de mérite,
Mais son meilleur ami redoutait sa visite.
Un voisin asthmatique, en l'embrassant un soir,
Lui dit : Mon médecin me défend de vous voir.

La discussion continuait, j'observais... Crac! ciel, qu'est-ce donc? Conducteur! conducteur!

— Ma foi, messieurs et dames, c'est la roue de devant qui est cassée.

— Bon! arrivé ou non, il faut descendre. Et encore il pleut à verse!

— Oui, monsieur, beaucoup plus fort que tout à l'heure.

— Merci, je descends. J'ai manqué mon but, mais tout n'est pas perdu; j'ai vu du bien, du mal et du comique; j'ai pensé, j'ai ri, tout cela pour six sous, ce n'est pas cher.

UN MARIAGE VILLAGEOIS

UN MARIAGE VILLAGEOIS

J'étais Français et je le suis encore; fort gai, un peu léger peut-être, ce qu'on nous pardonne comme on le pardonnait aux Athéniens. J'étais jeune et ne le suis plus, ce qui est arrivé à mes contemporains. En ce temps, j'aimais à voir du pays, à faire connaissance avec la planète que nous habitons : elle est grande et j'avais fort à faire. Je m'y prenais à plusieurs fois, consacrant chaque année un mois à m'amuser et onze à m'ennuyer devant certain grimoire que je détestais. Était-ce par choix, par système, que je m'amusais un mois sur douze? Non, je me serais habitué facilement à faire tout le contraire; mais la nécessité, la raison, la coutume, et toutes sortes de considérations désagréables faisaient de moi ce que vulgairement on appelle un homme rangé. Pauvres hommes rangés! que je vous plains, si tous, pour bien faire, vous vous donnez autant de peine que moi!

J'arrivais tous les ans à ce bienheureux congé, suant, soufflant, haletant, comme les chevaux de la fable, dans leur chemin montant, sablonneux, malaisé. Je prenais une légère valise, et je partais content comme un écolier en vacances.

Ayant déjà vu la Suisse, je résolus un jour de parcourir l'Allemagne, bien décidé à rencontrer sur la route trois ou quatre légendes à faire pleurer, et autant pour me faire rire, car, chez moi, rire était un besoin plutôt qu'un goût. Au lieu de cela que trouvai-je sur le sol vénéré des antiques Germains ? Je trouvai, sans l'avoir cherchée, une sorte de mauvaise patache encore indigne de ce nom, munie d'un voiturier imbécile qui, entre un fossé bourbeux et le bon chemin, choisit le fossé et me jeta dedans avec mes bagages, y compris la patache et le reste. Rien d'incommode comme un fossé allemand ; il est vrai que je n'en connais pas d'autres. Je me remuais tant que je pouvais : inutile ; un de mes pieds se refusait à sortir de là quoiqu'il n'y fût pas à son aise ; je restai donc à cause de lui. Le voiturier, jurant de son mieux, faisait peu de besogne. La patache ne disait rien, mais n'en pensait pas moins. Le cheval était tout dépaysé ; enfin, les uns et les autres, nous maudissions l'Allemagne, car on est toujours porté à généraliser. Mes camarades s'en tirèrent à peu près ; le bonhomme, souillé de la tête aux pieds, pensa mourir de joie en se débarbouillant dans le ruissau. Bref, le cheval est moi nous nous étions fait grand mal. On nous

emporta l'un sur l'autre, car lui du moins pouvait marcher; il était tout ému. Je conservai mon sang-froid et le dirigeai vers un village voisin. C'est une grande chose que les associations : si nous n'avions pris ce parti, nous serions encore dans l'ornière.

Nous frappâmes à la première porte venue. Le voiturier, alourdi par l'effet de sa chute et par l'habitude qu'il avait de penser peu, ne me fut d'aucune ressource ; il me planta là, reprit le gouvernement de sa bête, et s'en alla sans façon tout comme elle. Mais les bons cœurs allemands étaient là.

Une fille de vingt ans m'avait ouvert la porte. Elle n'était pas jolie, mais charmante. Je ne sais si je me fais comprendre. Avez-vous vu de ces visages où se trouvent des yeux trop petits, une bouche trop grande, un nez je ne sais comment, un front trop bas, et, sur tout cela, un charme inexplicable jeté comme un voile pour cacher l'imperfection des lignes, et vous ravir par une expression de bonté, de candeur? Telle était Louise qui, me voyant blessé, me prit par la main et me fit asseoir avant même de me demander mon nom et mes aventures. C'était ainsi chez les anciens, dit Homère ; on aurait cru manquer aux lois de l'hospitalité en interrogant l'étranger avant de le secourir. Je me plus à retrouver cette poésie du cœur sous le toit de la cabane allemande, devant ce fagot qui brûlait dans l'âtre pour faire bouillir la soupe. Quelle fraîcheur dans ce tableau ? Père et mère étaient aux champs,

la fille aînée gardait la maison, soignait le bon papa, le pot-au-feu et les petits frères, qui riaient de me voir parce qu'ils ne me connaissaient pas. Dans l'enfance, tout ce qu'on ne sait pas fait rire; nous autres, nous tremblons devant l'inconnu.

Sans attendre des questions qu'on ne me faisait pas, je racontai à la villageoise mon odyssée. Elle jugea mon embarras bien grand, et répéta la chose au bon papa qui fit de grands hélas! On dit souvent, en mauvaise part, s'entendre comme des Allemands, c'était le cas. Je ne savais d'allemand que ce que l'on en apprend au collège par le moyen d'un professeur, d'une grammaire et d'un dictionnaire, tous trois médiocrement appréciés par l'élève. Louise, un peu interdite, comprenait de travers et disait de même quelques mots français, et le bonhomme n'entendait presque rien ni de l'un ni de l'autre, tant il était sourd. C'est égal, les petites mains de Louise savaient ce qu'aucune grammaire n'enseigne, et ses yeux devinaient sans apprendre. Elle se mit à genoux, ôta ma botte avec des précautions infinies, et me pansa si doucement, si gentiment, qu'en vérité, c'eût été plaisir de trouver un second fossé pour y mettre mon autre jambe et la rapporter à Louise.

Cependant, mon pied enfla; je souffrais. Ces braves gens, à ma demande, envoyèrent chercher un médecin qui me trouva de la fièvre et conseilla le lit. C'était l'heure où la famille revenait du travail : on me fit bonne

mine, et le père dit cordialement que la Providence m'ayant conduit chez lui, il ne me mettrait pas dehors. On me donna le lit du fils aîné, qui coucha dans le grenier, pauvre garçon ! La bonne mère fit une boisson calmante qu'elle sucra de son mieux ; et trop heureux de me trouver en aussi honnête compagnie, j'étais à moitié consolé de ma mésaventure quand on sonna le couvre-feu. Le lendemain, Louise s'absenta, et la mère n'alla point aux champs. Comme cette brave femme parlait un peu français, elle en profita pour me raconter une histoire, et choisit naturellement celle qu'elle aimait le mieux, je veux dire l'histoire de Louise. J'appris comment, gentille et sage dès le berceau, elle avait fait depuis dix-huit ans la joie de la famille. C'était une habile ouvrière, sachant lire, écrire et compter, soigner la volaille, faire la galette, et cent choses aussi bonnes. Ce qui me surprenait, c'était l'attendrissement de la maman à chacune de ses paroles. Pendant que j'écoutais, ébahi du savoir-faire de la paysanne et de ses qualités, la pauvre femme avait des larmes dans la voix, absolument comme si elle eût parlé d'une fille qui n'existait plus. C'est que, devant les mères, il y a une ombre menaçante qui grandit avec l'enfant : la séparation. La bonne Allemande touchait à cet instant, qu'on appelle, qu'on cherche, et qu'on redoute, où l'étranger vient prendre ce trésor amoureusement enfoui et l'emporte.

Frédéric, jeune cultivateur, avait demandé Louise : il

l'aimait et le disait à qui voulait l'entendre ; elle aussi l'aimait, et ne le disait qu'à sa mère ; mais on voyait qu'elle partait volontiers pour le pays voisin. Elle reviendrait, il est vrai, de temps en temps à la maison ; mais que sont ces retours passagers pour l'amie de tous les jours ? il lui faut voir l'enfant à ses côtés travailler et dormir : les pauvres mères souffrent sans cesse

Celle de Louise avait beaucoup de chagrin, bien qu'elle prît visiblement plaisir à me montrer pièce à pièce le trousseau de la mariée : de beau linge, bien blanc, des vêtements solides, s'harmonisant avec la vie laborieuse d'une femme de campagne. J'aime l'élégante rusticité de ces fiancées d'Allemagne, pleines de bonhomie et de vérité, dont la figure épanouie et rose révèle l'épouse aimante et la mère soigneuse. Connaissez-vous rien de plus heureux qu'un poupon allemand ? Sa petite maman sait si bien aimer ; elle a tant de goût naturel pour le gouvernement en petit, que jamais rien ne se dérange dans le ménage du poupon. Il semble qu'une fée protectrice veille sur le berceau. Ah ! les meilleures fées sont les mères !

Quand je vins à savoir que les noces étaient proches, je résolus de me faire transporter à la ville voisine pour ne pas augmenter l'embarras de ces bonnes gens, mais le père s'y opposa et m'invita, de la meilleure grâce du monde, à laisser mon pied se guérir tranquillement. « Vous serez, disait-il, un témoin et un ami de plus. »

Cependant, je pris un moyen terme, ce fut de passer huit jours au sein de cette respectable famille et de me retirer. Voir de tout près des amours véritables, deux cœurs bien francs qui se cherchent et se trouvent, c'est une scène qui ne se reproduit pas souvent dans les rangs de notre société polie, où les rôles, toujours distribués d'avance, sont appris presque mot à mot.

Qu'on juge néanmoins de mon désappointement. J'avais lu de très beaux vers traduits de l'allemand. Dans ces lignes suaves, les fiancées étaient inévitablement rêveuses, tendres, mélancoliques, et voilà que Louise riait toute la journée. C'était même en riant qu'elle recevait le gros Frédéric quand, le soir, il laissait ses sabots à la porte pour faire sa cour, oui, sa cour. Il était ponctuel comme le balancier de l'horloge, hors le cas où l'ouvrage pressait. Il arrivait, essuyant sur son front la noble sueur du travail, couvert du vêtement usé et maculé qui, tout le jour, avait porté le poids du labeur ; il prenait tout bonnement le bras de Louise, qui le laissait faire sans se fâcher jamais, et tous deux causaient longuement de leur espoir, car c'est dans l'espoir qu'est le bonheur des jeunes gens, comme celui des vieillards est dans le souvenir.

Un soir, j'eus le plaisir d'entendre bien involontairement une de leurs causeries intimes.

Il y a des fautes qu'on ne ferait jamais tout seul quand on est honnête homme, mais certaines circonstances vous persuadent qu'on n'est pas coupable, et, le diable s'en

mêlant, on arrive à la fin détestable qu'on ne se fût jamais proposée.

C'est ainsi qu'une fois, la fenêtre de ma petite chambre étant ouverte, et mon entorse s'opposant à ce que je la fermasse. j'eus la joie de me voir obligé d'être indiscret.

Louise et Frédéric étaient assis au dehors sur un banc de bois vermoulu, dont un des pieds avait été remplacé par une bûche. Autour d'eux, de belles fleurs s'étaient épanouies par les soins de la jeune villageoise, mais ces fleurs, comme tout en ce lieu, manquaient de poésie, non qu'il y eût de leur faute, cela tenait au positivisme de l'ensemble. Ce lis charmant, image symbolique du beau cœur de Louise, avait fleuri dans une marmite fêlée ; ces touffes de myosotis, fleurs des absents qui s'aiment, sortaient toutes confuses d'un poêlon sans queue. Les ménagères avaient utilisé toute chose, et les jeunes gens, familiarisés avec ces témoignages de la rusticité champêtre, se croyaient certainement au paradis terrestre, tant il est vrai qu'il nous faut peu de chose pour sourire au fond du cœur. Louise, comme il arrive souvent, était plus causante que Frédéric : elle arrangeait à loisir la vie à deux, et le brave garçon répondait amen, c'était sa ressource ; Louise parlait si bien qu'on ne pouvait la contredire. Il fut grandement question de l'avenir, et comme encore préoccupé de mon poème allemand si bien traduit, j'attendais quelques-unes de ces paroles touchantes que le cœur comprend toujours sans dictionnaire, je fus très

surpris de tous les substantifs qui tombaient des lèvres de la fiancée. Je savais en allemand beaucoup de substantifs et peu de verbes, c'est ainsi que nous étudions au collège les langues étrangères; c'est pourquoi j'étais à même de saisir au vol quantité de poules, canards, pigeons, plus une vache, un âne, un cochon, que sais-je ? absolument l'histoire de Perrette au temps du bon La Fontaine, si ce n'est que Louise ne fit point de saut imprudent. Tout le soir s'écoula dans ces propos, si naïfs que mon poète rêveur en eût été lui-même pris de fou rire. Rien de spéculatif; on organisait sa petite maison, on montait en esprit son ménage, on labourait son champ, on semait, et ces gais enfants, bien contents l'un de l'autre, n'eurent plus rien à se dire quand il eut été une fois bien convenu que le bon Dieu les bénirait eux et leurs petits trésors.

Heureux les cœurs assez simples pour borner leurs désirs au possible comme le faisaient Louise et Frédéric ; ceux-là demandent si peu que le ciel se plaît à exaucer leur vœu, à cause de son innocence. Dans les projets de mes jeunes amis, il n'y avait place que pour le devoir, le travail, l'économie, la vigilance. Quant à l'amour qu'on se vouait, on y comptait si bien qu'on en parlait fort peu, C'était la base une fois posée, la première pierre qu'on place, non pour l'isoler et la livrer aux regards, mais pour édifier sur elle et autour d'elle un monument solide. Toutes ces réflexions fort sages, je les fis depuis, préci-

sément le jour où je m'avouai, en me regardant au miroir, trois ou quatre cheveux blancs qui donnèrent si mauvais exemple à tous les noirs de ce temps-là.

Quand huit jours furent écoulés, je voulus me retirer. Le chef de famille me demanda de rester chez lui de l'air dont on demande un service. Profondément touché de sa bonté hospitalière, je me rendis à son désir et à l'avis du médecin, qui me conseillait encore une immobilité complète. Ainsi, commensal du logis, je vis approcher ce jour. Il y eut joyeuse rumeur au village. Louise fit ses invitations gaiement comme le reste; elle prépara sa fraîche parure, se fit coiffer par les plus savantes mains du canton, et, rouge comme une pomme d'api, rondelette comme une petite pelotte, elle suivit au bras de son père, les violons qui ouvraient la marche. L'heureux Frédéric soutenait les pas de sa vieille mère et paraissait enchanté. Sur tous ces fronts, pas de nuage. Les vieux semblaient rajeunis par la jeunesse des mariés.

On se rendit processionnellement à l'église. Mon seul regret fut de ne pouvoir me joindre au cortège. Un temps superbe prêtait son charme à cette fête. De la chaumière à l'église, les curieux s'échelonnaient: des marchands de circonstance offraient à tous ces gâteaux et ces bonbons qui n'ont de mérite que l'à-propos. Les autorités avaient pris leurs grands airs, et les petits enfants leur mine mutine. J'entendis au loin des cris de joie et quelques coups de fusil en l'honneur de la mariée. Rien ne man-

quait à la cérémonie, ni les fleurs, ni les cierges à l'autel.

Après la bénédiction nuptiale, on revint à la maison paternelle, pauvre nid toujours si cher à l'oiseau qui s'en va ! Louise, ce jour-là, fut grande dame, c'est-à-dire qu'on la servit sans lui permettre de se mêler en aucune façon du ménage. La mère se multiplia. De tout ce monde, elle seule avait versé quelques larmes, parce qu'elle seule était la mère; or, les mères ont, dans un coin du cœur, une crainte en réserve pour l'avenir de leur enfant. qu'elles voudraient pouvoir soigner et chérir toutes seules du berceau à la tombe.

Après un repas abondant, la noce alla s'ébattre en un beau pré que je voyais de ma fenêtre. Le cadre du tableau était joli. Les clochettes d'un troupeau, qui paissait à cent pas, imitaient les mélodies rustiques que les anciens mêlaient à toute réjouissance ; des bœufs, qui dormaient à l'ombre, représentaient le repos entre le travail de la veille et le travail du lendemain. Les filles blondes et gracieuses dansaient sur l'herbe, tantôt valsant, tantôt se tenant en cercle par la main, comme une guirlande de fleurs, et la mariée était le centre vers lequel convergaient toutes ces joies des champs qui valent bien les nôtres. Les braves Allemands aimaient la bière : ils en burent à loisir, et le soir, à la belle étoile, on dansa jusqu'à l'heure où les vieux firent remarquer qu'on devait être fatigué : sans eux, personne ne s'en fût douté. Le lendemain, car il n'y

a pas de fête sans lendemain, les amis revinrent, violons en tête et rire aux lèvres : ils apportaient à la nouvelle épouse leurs naïfs hommages, dons utiles, dons précieux à la ménagère, qui sait d'où elle les tient et reconnaît journellement, dans les objets qui l'entourent, l'affection de tous.

J'aime cet usage des campagnes, qui rappelle à la jeune femme les amis de son enfance. Comme on le pense, je tins à honneur de laisser aux jeunes époux un léger tribut d'amitié. C'était beaucoup moins pour payer l'hospitalité que pour me rendre présent à leur souvenir, quand je ne serais plus là.

Je consultai en grand secret Franz, un des frères de Louise, enfant de quatorze ans et mon ami particulier. Avec la charmante indiscrétion de son âge, il me révéla les humbles désirs de sa sœur, ce dont elle n'avait parlé qu'en famille, et tout bas comme on parle des projets qui ne se peuvent pas réaliser de suite. Bonne petite femme, il s'agissait d'un peu de vaisselle de luxe, qu'elle mettrait en vue dans la pièce principale. « Et puis, me dit Franz avec abandon, ce qui rendrait Louise tout à fait heureuse, oh ! mais ! voyez-vous, monsieur, heureuse comme une reine, ce serait une belle chèvre blanche ! »

J'eus la joie de donner à la jeune mariée ces bonheurs faciles qu'aucune reine n'a connus. Elle trouva chez elle, en arrivant, ces paisibles joyaux d'un diadème qui ne

blesse jamais, je veux dire le contentement domestique. Elle rangea symétriquement ses plats et ses tasses sur son bahut, et se retourna vingt fois pour juger de l'effet. Louise aima d'amour tendre sa chèvre et, je le crois, se souvint de moi à cause d'elle.

Mon entorse prit fin, car tout finit sur terre d'une manière ou de l'autre. Avant de prendre congé de mes généreux hôtes, j'allai faire une visite aux nouveaux époux.

Rien de gentil comme cette lune de miel, pleine de franchise et de bonne humeur. Frédéric n'était pas aux petits soins pour Louise, mais c'était manque de savoir-faire, et non de bonne volonté. Il cherchait à la rendre heureuse et s'y prenait comme il pouvait, pas trop mal, sans doute, car Louise riait tout autant jeune femme que jeune fille, et se moquait bravement des soucis qui, disait-on, se tenaient à la porte et n'osaient pas entrer parce qu'il était trop tôt. « C'est bon, c'est bon, disait-elle, qu'ils viennent, nous sommes deux! »

Elle avait bien au cœur un peu de peine en songeant à sa mère, à tous ceux qu'elle avait quittés, mais quoiqu'elle voulût tenir la balance bien droite, ce gros Frédéric la faisait pencher; d'ailleurs, il ne redoutait qu'une chose au monde, c'était de voir pleurer sa chère petite femme. Louise n'était pas, il s'en fallait, un être à grande imagination, les soins de l'intérieur ne lui laissaient pas le temps de rêver; donc la folle du logis se taisait, le

cœur de Louise retournait seul à son village, et comme le cœur chez les femmes ne sent pas la fatigue, celui de la mariée faisait vingt fois par jour le voyage, et, le soir, il ne se plaignait pas. Heureux ménage ! où l'on avait mis en commun santé, jeunesse et gaieté. Le travail quotidien devait entretenir leur modeste aisance et peut-être l'accroître, car la Providence garde et protège les jeunes gens qui reçoivent saintement le don de Dieu.

Cependant mon congé, ce congé onze mois désiré, allait expirer, et avec lui mon singulier voyage en Allemagne. Bon gré, mal gré, il fallait reprendre la route de Paris. Ce fut mal gré, je l'avoue. Néanmoins, je ne gardai pas rancune à la patache; j'avais, à la vérité, parcouru peu d'espace, mais je savais bien des choses depuis que j'avais étudié le cœur de Louise et celui de Frédéric. Ils m'avaient fait toucher du doigt le vrai, la bonne foi, et cette disposition bienveillante envers la vie qui est le salut des fiancés chrétiens.

Je fis mes adieux à toute la famille, et les enfants pleurèrent. Chers petits ! qu'avais-je donc fait pour eux? Bien peu de chose ! cinq ou six cocottes en papier, une paire de sabots et un petit navire dans trois coquilles de noix, et ils m'aimaient! Je me sentis, en les quittant, tout remué de cette émotion pénible qu'on éprouve en regardant une dernière fois des êtres bons qu'on ne reverra probablement jamais.

Je montai en voiture, très satisfait moralement de mon

voyage; mais comme l'homme, de même que la femme, est un foyer de contradictions, je ne me souciais pas d'une seconde étude de mœurs; aussi disais-je au voiturier tout le long de la route : « Prenez garde aux fossés! »

TROP POUR UN JOUR

TROP POUR UN JOUR

En quel lieu se rencontrent spontanément la joie et la douleur? En quel endroit du monde voit-on les larmes dans le rire, le plaisir à côté de l'angoisse? C'est dans cette solitude que Dieu seul connaît à fond, que chacun de nous habite presque en étranger: Le cœur de l'homme.

Là dorment des germes opposés qui, s'éveillant tour tour et quelquefois tous ensemble, nous effraient, nous charment, nous étonnent. En un jour, nous sommes ballottés par plusieurs sentiments contraires, quoique vrais. Êtres multiples tombés d'un être simple, nous ne dominons rien, nous sommes assujettis à toute chose. En nous, la puissance d'aimer s'allie à la puisance de souffrir; de là, une foule de bonheurs qui n'excluent pas la peine; de là, aussi, des peines profondes qui n'excluent pas une sorte de jouissance dans les hauteurs de l'âme.

Un jour, à ce temps de la vie où le cœur commence à se fatiguer des impressions, à ce temps où la jeunesse s'est effacée sous l'empreinte à peine visible encore des années graves, un jour, je quittai les champs pour descendre, non jusqu'à la foule, mais jusqu'à ce cercle intime dans lequel les plus heureux d'entre nous s'enferment volontiers. Je quittai la campagne avec l'intention de passer à Paris une journée : j'avais dans cette ville un ou deux rendez-vous d'affaires ; je devais revoir des parents, des amis, et faire ces riens que l'on fait en ce monde dès qu'on change de place ; on se presse, on s'agite, on parle, on va, on vient, on dépense en quelques heures le double du budget ordinaire pour s'en aller, le corps exténué de fatigue, l'âme pleine d'impressions renouvelées qui, presque toutes, la font souffrir, mais dont, cependant, elle n'aurait pas voulu se passer.

C'était aux premières heures du jour : je descendais dans la campagne le sentier qui mène au chemin de fer. Rien de plus paisible que ce tableau de la nature : des moissonneurs l'animaient sans l'agiter ; les faux couchaient le blé sur la terre, et le choc monotone de l'acier semblait une harmonie de la nature plutôt qu'un bruit étranger. Les enfants dormaient, les mères préparaient la soupe des travailleurs, et, tout en recevant et rendant leurs bonjours, je m'en allai rêveuse sans tristesse, heureuse de serrer dans quelques heures toutes ces mains que je voyais tendues vers moi.

Voici le train : je monte en wagon, et je me trouve entre deux voyageurs brisés d'une course de seize heures, le témoignant par une attitude passive, un regard indifférent, une prostration totale. L'un avait froid depuis la frontière, l'autre étouffait. De là, rivalité, contestations, une ombre d'animosité. Le pauvre morfondu, ayant eu recours à mille ingénieux artifices, à peine ai-je entrevu ses traits emmitouflés : manteau, couverture, gants fourrés, mentonnière par ici, collet par là, capuchon partout. C'était l'hiver se trompant de route et s'égarant en pleine moisson ! Je le plaignais ; le froid dans l'air ou dans l'âme ressemble à la mort. Néanmoins, celui qui étouffait me paraissait plus malheureux encore : nous respirions, et il manquait d'air ; c'est le plus dur des supplices ! De temps en temps, il se plaignait ; le compagnon de route baissait vite son capuchon d'un degré et se voilait la face pour protester contre la vitre que le voisin tenait baissée.

Quelles que soient nos pensées en montant en voiture, elles se modifient toujours au contact des voyageurs. Il faut être bien philosophe, ou bien malheureux, pour ne pas se laisser distraire par les faits et gestes de ses voisins. Il n'y avait dans mon compartiment que ces deux messieurs, un enfant et son grand-père. L'enfant attachait son regard curieux sur les champs, et disait parfois un mot simple comme ses quatre ans. C'était tout : et pourtant, après une heure de marche, il me semblait qu'une

longue distance était entre moi et ma vie d'hier. Un voyage quelconque est un trait d'union qui joint deux phases de notre existence, et ne ressemble ni à l'une ni à l'autre. De là, ce repos d'esprit que nous éprouvons en voyage, quand nous y sommes exempts de souvenirs pénibles et de gêne.

Cependant, on a signalé la dernière station. Je vois passer plus rarement des clochers, des tourelles, des peupliers, et quand ce frais panorama fait place à des masses de pierres, entre lesquelles on voit tout un peuple se presser de vivre, nous sommes à Paris.

Je traverse la gare, ce désert animé où personne ne s'aime, où l'on se retrouve sans l'avoir voulu, où l'on se sépare exprès. Que vois-je, au moment ou machinalement j'abandonne mon billet à l'employé de service? Je vois une autre main qui s'avance et donne, avec autant de distraction que moi, plusieurs billets. Cette main était nue par hasard : une bague attire mes regards, une émeraude, celle que moi-même, avec tant de bonheur, j'ai mise au doigt d'Inès, la compagne favorite de mes années d'étude. De la bague, mes yeux montent et s'arrêtent dans un regard qui interroge le mien; mais, plutôt que de douter, voilà la main qui vient à moi, qui serre ma main, qui me parle avant la voix. Un monde d'idées se réveillent, les années s'effacent, nos esprits retournent ensemble à l'endroit où ils se sont d'abord rencontrés, et aimés. Que de pages écrites dans un serrement de

main qui n'est point banal, dans un regard qui s'arrête par choix!

Hélas! quelle que soit notre disposition intérieure, le matériel est toujours là. Au milieu de mes transports, et pendant que j'embrasse les deux enfants, car Inès est mère de famille, un employé de l'octroi nous demande si nous n'avons rien à déclarer. Pour le moment, je n'avais à déclarer que du bonheur, et jusqu'ici on ne l'a point taxé. Mais Inès, venant de loin, voyageant avec deux enfants et deux domestiques, était tenue de présenter ses malles, de dire ce qu'il y avait dedans, de les faire ouvrir, et de les livrer à des mains plus ou moins discrètes.

Ainsi recommencèrent ces naïves amours du jeune âge, interrompues, on ne sait pourquoi, par deux noms différents donnés à nos patries, par ces circonstances défavorables qui semblent rompre les relations, mais qui laissent au fond une étincelle si prompte à se ranimer au moindre souffle.

Assurément, la scène eût été mauvaise pour un poète : à ces messieurs, il faut un ciel bleu, des bocages, le silence, et plusieurs autres choses. Nous nous aimions pourtant bien entre les employés de l'octroi, les malles et les commissionnaires; cela se peut, mais c'est gênant.

Nous montons dans la même voiture pour ne pas nous séparer dès l'abord, et, après avoir payé aux bagages le tribut de soins qu'ils réclament, nous nous glissons à

grand'peine entre les colis et les petits garçons, et nous voilà oubliant tout de bon le matériel, et nous plongeant dans ce passé que nous aimions parce qu'il ne nous présentait que des souvenirs jeunes et frais.

Rien de moins précis et de moins concluant qu'un premier entretien entre deux amies d'autrefois qui se retrouvent. Les questions abondent de part et d'autre, les réponses ne sont que des accidents, et comme une idée qui chasse l'autre en fait naître une troisième, ce sont des parenthèses sans fin, et l'on a touché à tout sans avoir rien approfondi. Nous faisions ainsi, c'était un entrain, un bonheur, de francs rires. Soudain, l'immobilité de la voiture nous rappelle que nous ne sommes pas réunies *pour de bon*, comme disent les enfants, que le bonheur dans la vie ne tient que la place de l'éclair. Le cocher s'est arrêté devant l'hôtel indiqué par Inès. Encore du matériel : sac de nuit, sac de jour, valises, cartons et parapluies ; de la monnaie pour le cocher qui se fâche, enquête sur un appartement, hésitation entre un trop grand et un trop petit. Débats, pourparlers, un peu de tracasserie parce qu'on en met partout !

J'accompagne mon amie dans son gîte de passage, et pendant que les domestiques de l'hôtel et les siens arrangent, préparent, disposent, je me souviens qu'il est neuf heures et demie, et qu'à neuf heures j'étais attendue par un personnage ennuyeux, qui avait à me dire des choses ennuyeuses aussi. On se sépare brusquement comme on

s'était rencontrées, et je m'en vais chez ce monsieur aussi vite que s'il était amusant.

Mon retard, qui l'avait indisposé, donnait à son regard, à sa voix, à son geste, plus de sécheresse encore que de coutume. D'ailleurs, il s'agissait d'argent ; c'est tout dire. Parler à nous deux, c'était discuter, parce que nous ne nous entendions pas sur les bases. A mesure que l'entretien se prolongeait, le souvenir d'Inès se dissipait comme un joli rêve : j'étais aux prises avec une réalité détestable. Quelquefois, ma pensée, sans rien dire, remontait à pas de loup l'escalier d'Inès. Vite ce monsieur la rappelait; elle venait s'asseoir en face de lui, et s'ennuyer. Cela dura une demi-heure, après quoi je me trouvai brisée comme par les cahots d'un mauvais chemin. Paris étalait en vain sous mes yeux ses graves beautés, ses coquettes élégances; à chaque angle de rue, je croyais voir en peinture mon monsieur et mon affaire.

Je marche toute fâchée contre moi, contre tout; j'arrive à la demeure où j'ai coutume de m'asseoir, quand je rentre à Paris en passant. Un pied-à-terre, c'est charmant. grand ou petit. Les nerfs s'y calment, on y effleure toute chose, on n'y reste pas assez longtemps pour s'appesantir sur le présent; c'est à merveille, j'aime les pied-à-terre!

Ce jour-là, je me trouvai mieux que jamais dans le mien. Du moins, me disais-je, je jouis du repos : ici l'on ne parle pas d'affaires! Je m'assieds dans mon grand fauteuil, je regarde avec complaisance mes pénates d'un

jour qui me voient rarement, mais qui n'aiment que moi Ma pendule s'est arrêtée comme pour me dire : Tu m'abandonnes, moi qui ai sonné tant d'heures charmantes, données ici à l'amitié et à toutes les joies du revoir. Je remonte ma pendule, j'écoute ce *tic tac* qui rend la vie à ma petite solitude! je m'assieds pour mieux l'entendre, et quelques minutes se passent à regarder ma vie qui s'en va, mais très doucement, comme une eau qui coule goutte à goutte et qui, pourtant, ne revient plus.

Ce silence, ce *tic tac*, ce demi-jour que me laissent à regret mes persiennes fermées, tout cela berce et endort ce qui tout à l'heure m'agitait. Me voilà sereine, et le souvenir d'Inès revient comme un ciel bleu qu'un gros nuage avait caché. Cette fois, c'est elle qui s'assied dans ce fauteuil, tout près du mien ; elle met sa main dans la mienne, elle me dit un mot de son cœur, et voilà que mes yeux se remplissent de très douces larmes, voilà que mon cœur se gonfle de tristesse, de cette tristesse étrange qu'on ne repousse pas, parce qu'elle nous rend ce qui nous a charmés.

Ainsi je rêvais, et si doucement, que ma main oubliait d'essuyer mes larmes. Il y a des larmes qui ne comptent pas, qui n'ont de la douleur que la forme : celles-là, nous les cachons mieux que les autres, mais quand nous sommes seuls, nous ne les essuyons pas.

Un coup de sonnette vif, enjoué comme la pensée de l'enfant qui m'appelle! J'ouvre : mes chers petits neveux

se jettent dans mes bras. Ils sont trois, et voilà trois bouquets, trois élans, trois baisers! c'est ma fête, je l'avais oublié. Ces bons enfants! qu'ils sont gentils, et que leur mère a de mémoire! Et que leurs fleurs sentent bon! Le soleil ne les a parfumées que pour le sacrifice, car je serai forcée de les abandonner dans ma demeure ; je les ai vues belles, je ne les verrai pas se flétrir ! Il vaut peut-être mieux perdre volontairement un bonheur que de le voir s'éteindre?

Les enfants me regardent tout étonnés; le plus jeune me dit : « Tu pleures! — Mais non, c'est pour rire, mes enfants! » Vite j'essuie ces larmes qui font peur. Eux ne pleurent que quand ils ont du chagrin. Retirez-vous, beaux souvenirs, le présent fait du bruit, il faut parler beaucoup et remuer encore plus, se faire petit afin d'être entendu, s'amuser, en un mot, et surtout en avoir l'air. Mes neveux ne savent de la vie que l'alphabet. Mon Dieu, retardez pour eux l'heure où, comme nous, on sait lire!

« Ma tante! ma tante! ma tante! » voilà les oiseaux qui sifflent tous ensemble. J'entends sans comprendre, je réponds sans entendre, et je devine qu'il faut suivre les enfants chez leur mère, dépenser en route toute ma gaieté, et vivre un moment de la vie de famille.

Nous partons : ils me font cent remarques enfantines sur toute chose; nous arrivons, on m'attendait pour déjeuner. On savait que je passais ce jour à Paris et dans l'indépendance que demande une course pressée, mais i

se trouve que c'est ma fête; ces bons cœurs ont préparé un petit régal, ils ont voulu être plus heureux pour que je fusse plus heureuse. Joies pures du foyer, vous êtes les meilleures! heureux ceux qui ne vous saisissent pas seulement au passage, comme un regret caché dans un sourire.

On déjeune, on cause, on rit; mes neveux, pour m'honorer, redoublent leur tapage; leur mère, veuve et malade, se fait contente aussi pour ne pas rendre amer ce pain rompu en famille. Les mères savent composer tout le miel qu'il faut à la ruche; si leur cœur saigne, elles cachent leur cœur, et les enfants en sentent la chaleur sans en voir la blessure.

Après le déjeuner, on joue, on s'amuse; nous nous lassons, Émilie et moi, nous avons besoin d'en finir avec nos rôles plaisants, et les enfants, sous la garde d'une femme de confiance, sont envoyés aux Tuileries pour y recruter des troupes auxiliaires, et y gagner quelques batailles.

Ces bons enfants me disent adieu comme ils m'ont dit bonjour, sans le moindre souci, trop heureux d'aller courir. C'est encore un privilège de l'enfance de retrouver avec joie ce qu'on aime, et de le perdre à peu près de même pourvu qu'après comme auparavant on s'amuse.

Ma belle-sœur et moi, nous restons seules et tranquilles, nous parlons des enfants, nous échangeons de douces pensées. Une visite survient comme une tempête, une

de ces demi-connaissances que les convenances ont créées, que la bienséance entretient. Cette dame parle, raconte, invente, exagère. Pas moyen de m'en aller après un point final, elle n'en met nulle part; il faut subir la cascade telle qu'elle sort du rocher. Il n'est question que de commérages, de colifichets. L'aiguille de la pendule tourne néanmoins, et je vois fuir cette après-midi, dont pour moi tous les moments sont comptés. Ne trouvant pour me retirer aucun moment opportun, j'en prends un au hasard : je dis adieu à ma bonne Émilie qui m'engage à dîner chez elle si mes courses, dans des quartiers lointains, ne s'y opposent pas. Elle m'invite avec ce semblant d'indifférence qui n'appartient qu'à l'amitié, me laissant une complète indépendance parce qu'elle compte sur moi, comme je compte sur elle.

Me voici en voiture et courant chez un notaire qui m'écrivait, il y a deux jours, qu'il tenait à ma disposition une somme à moi appartenant, de par je ne sais plus quel droit. J'arrive, on ne sait pas seulement de quoi je veux parler. Le notaire est invisible, le caissier déjeune indéfiniment, et monsieur *un tel*, seul au courant de ce détail, et qui ne sort jamais, est précisément sorti ; il va rentrer, c'est un homme exact, on le dit; j'ai tant besoin de le croire que je m'assieds en l'attendant, et pendant que je l'attends il ne revient pas. Le cocher attend aussi, mais plus volontiers, et Inès attend...

Au lieu d'être immobile dans ce coin obscur, je devrais

être dans le salon d'Inès, l'écoutant et lui parlant ; c'est l'heure choisie pour notre rendez-vous, l'heure du souvenir, l'heure de l'intimité, car je suis toute surprise de me trouver devant Inès sans mystère. De nos familles, de leur passé, nous ne savons que les noms qu'elles nous ont transmis. Aucun préjugé, aucune considération personnelle ne se mêlent à nos rapports. Nous avons laissé la vie à la même page, et nous lisons volontiers ensemble ce que Dieu a gravé depuis sur ce grand livre, souvent fermé devant des êtres qui nous coudoient, et si facilement ouvert devant d'autres. Pourquoi? Parce que ceux-ci nous aiment de loin, presque sans le savoir, et que les autres nous tourmentent de près, et le sachant fort bien.

Plus je pense à Inès, plus l'étude du notaire me paraît morne et désenchantée. J'étouffe, je m'inquiète, et je m'en vais juste au moment où, me dit-on, ces messieurs vont revenir. Je remonte en voiture, je donne l'adresse de l'hôtel où mon amie m'attend, le cocher fouette les chevaux... J'entends quatre bottes marcher sur le trottoir, les quatre bottes entrent dans la cour du notaire. Qui sait? ce sont peut-être celles de ces messieurs! Alors commence un dialogue entre ma raison et moi :

Moi. Faut-il revenir sur mes pas?

Ma raison. Oui.

Moi. Mais Inès qui m'attend? Non!

Ma raison. Les relations d'amitié ne doivent jamais faire négliger les affaires.

Moi. Chère Inès! quel dommage!

Ma raison. Allons donc! un peu de force de caractère (haut.)

Moi. Cocher!

Le cocher. Madame?

Moi. Rien, rien, allez!

Ce brave homme parut étonné de ma démarche et continua son chemin. Je me hâtai d'étouffer mes remords sous le poids de mes préoccupations, j'en avais beaucoup, et de plus, je devais le soir me trouver à heure fixe à la gare. Quel tour de force! Parler, courir, acheter, souffrir, aimer. et ne pas manquer le chemin de fer! C'est un problème que nos pères n'ont pas eu à résoudre; aussi n'avaient-ils poin t cet air pressé qui nous caractérise, nous surtout, Fra nçais, qui sommes, dit-on, plus causeurs et plus distraits que ponctuels. J'avais donc toujours en mémoire ce billet de retour ,livré au départ comme pour borner le vol du voyageur, et lui faire entendre qu'il appartient un peu à l'administration. Un billet de retour, c'est un engagement pris avec soi-même, devant témoin, de ne dépasser la limite en quoi que ce soit. C'est un frein, tout frein nuit à l'élan : Adieu les devis prolongés entre la poire et le fromage. Tout épanchement qui trouve sa mesure entre l'aller et le retour, est un épanchement qui se dépêche; les vieux qui ne se pressaient pas étaient meilleurs sans doute, mais ils étaient plus rares. Soyons heureux de ce que Dieu nous donne.

Ah ! les chevaux s'arrêtent ! qu'ils ont marché longtemps Ils sont fatigués, et c'est moi que je plains. Je descends de voiture, je paie une heure en sus à cause des bottes en retard. Je monte l'escalier de l'hôtel, je trouve les enfants jouant sans bruit auprès de leur mère qui, brisée du voyage, s'est endormie en m'attendant. Bonne amie ! ma voix l'éveille ; elle me retrouve comme une fête un peu retardée ; elle me donne cette pensée qui, en sortant du sommeil, se jette sur le dernier bonheur dont nous avons joui. Elle m'enveloppe du regard comme son bien qu'on lui avait caché. Les enfants qui jouent ne la troublent pas, leur présence est le cadre qu'il faut à ses joies. Moi, égoïste, j'aimerais plus de solitude, plus de silence ; il y a toujours de l'exclusion dans un cœur libre qui voit revenir à lui une bonne et ancienne affection. Les mères échappent à ce sentiment moins pur ; elles ne sortent jamais complètement de leur centre, elles ne se donnent que là. En tout autre lieu, elles se prêtent, et quiconque leur demande d'être tout à d'autres affections, seulemen pour une heure, sent bien qu'il a demandé trop.

En parlant à Inès, je ne voyais qu'elle : en me répondant, elle voyait ses fils. Dans ce moment heureux, je ne comptais que les joies venant de son sourire et tombant de ses yeux, elle ajoutait à ce que j'apportais les gais propos de ses petits garçons, et, tout en s'occupant de moi, elle surveillait leurs jeux et s'y mêlait, comme la lumière se mêle à tout, sans bruit, sans mouvement.

Cependant, nous étions toutes deux très heureuses, et le temps coulait comme un songe. Nous nous rappelions jusqu'aux moindres détails de nos années d'étude. Les ombres, qu'en ce temps-là l'enfantillage et le caprice jetaient sur notre existence, avaient disparu. De tant d'assujettissements minutieux, de tant de prescriptions et de défenses qui, alors, nous semblaient de graves atteintes à notre liberté, il ne restait qu'un pâle souvenir. Ce qui se présentait à notre esprit sous une couleur vive, c'était la paix, le rire, et tout ce qu'il y avait eu de bon, d'utile et d'amusant dans ces années heureuses que nous n'avions pas oubliées.

Nous nous retracions ces grands jours de récréation qui coupaient la monotonie de nos études. Ces jours-là, on commençait à rire en se levant, et l'on n'avait pas fini en se couchant. Un goûter magnifique avait lieu vers trois heures; je crois y être encore, et vois dans le passé ces tartes, ces meringues, ces fromages glacés, ces fruits et ces bonbons! On faisait d'abord ce qu'on appelait *la part du bon Dieu*. C'était, comme autrefois dans Israël, la dîme que nous prélevions sur nos biens. Venaient alors quelques pauvres petites filles, choisies parmi celles qui fréquentaient les classes gratuites de notre couvent; nous déposions entre leurs mains ce superflu qui, pour elles, était un trésor. Les petites filles s'en allaient bien contentes, et Dieu bénissait nos plaisirs parce que nous n'avions pas oublié ceux qu'il aime.

Le goûter n'était qu'un long éclat de rire, interrompu par une crème ou une autre friandise. Le soir on jouait des charades en action, un beau quadrille complétait la fête.

Au son de l'horloge qui frappait neuf fois, le tumulte baissait, baissait, comme une tempête qui s'éloigne. Tout ce peuple rieur tombait à genoux, se recueillait (à grand'peine, il faut l'avouer), et faisait de bon cœur la prière du soir, doux tribut qui ferme chacun de nos jours, et que nous offrons avec des sentiments divers, selon ce que nous avons glané ce jours-là de bonheur ou de peine.

Ainsi, mon amie et moi, nous refaisions côte à côte cette jolie route de l'adolescence, et nous y retrouvions mille fleurs encore toutes parfumées. Nous rentrions aussi dans la chapelle où nous avions fait notre première communion ; où, depuis, nous avions éprouvé des émotions mieux senties, plus profondes, parce que l'âge, en croissant, doublait nos facultés. Belles années de retraite, où l'on aime Dieu avant de le connaître, où l'âme le sert sans savoir autre chose de lui que sa bonté. Le cœur, très pur encore, comprend l'esprit avant la lettre ; il croit avant d'avoir examiné, il pleure avant d'avoir failli. Il ne sait pas que, plus loin, il faudra lutter contre le doute, l'ignorance et la mauvaise foi. Il ne lui faut ni preuve, ni commandement : il va à Dieu parce qu'on l'y mène comme on mène un enfant à son père. Un peu d'encens qui brûle dans le

saint lieu suffit pour l'attirer en haut; il écoute avec une émotion naïve les simples chants qui parlent de Marie et des anges. Un soupir de l'orgue le porte à la prière, des fleurs sur un autel l'invitent à la joie.

O vous qui niez ce que je crois, vous qui blasphémez ce que j'aime! Si dans vos souvenirs, pas un ne vous rend le refrain d'un cantique, une vapeur d'encens, une voix sortant du silence pour parler de Dieu à l'âme, et de l'âme à Dieu, soyez plaints, soyez pardonnés !

Tantôt sérieuses, tantôt gaies, nous explorions ainsi une terre riche en productions diverses... Cinq heures et demie! Est-ce possible ! Mais nous n'avons rien dit !... Et mes deux visites ? Et mes achats ? Et mon dîner ? Et mon chemin de fer ? Le matériel avec ses doigts de bronze retombe sur mon esprit. Je veux partir, Inès veut que je reste. En ce moment, je laisserais tout pour elle. L'amitié a de douces faiblesses; ces deux mains qui m'enchaînent sont bien puissantes ! Cette amie est à Paris pour peu de temps, pourrai-je la revoir? peut-être que non.. je reste !

Mais ces autres cœurs qui, eux, m'attendent toujours, ont-ils démérité ? Faut-il les sacrifier à une émotion vive? ... Je pars !

Dans ce combat, se présente à ma mémoire l'histoire de cet excellent homme qui, ayant trois choses pressées à faire et n'en pouvant faire qu'une, se coucha. Celui-là savait du moins se tirer d'embarras.

Cependant, ma raison l'emporte ; je repousse doucement Inès, j'embrasse ses enfants, et je me sauve.

De larges gouttes d'eau tombent de plus en plus serrées ; on se pousse, on se coudoie, comme si chacun à Paris devait emporter d'assaut son dîner. Me voici toute à l'impression nouvelle, parce qu'elle est en effet pénétrante. Rien d'absorbant comme une pluie d'orage. Les ruisseaux s'élargissent, l'eau ruisselle de tous côtés, je me mets à l'abri sous une voûte dont la porte ouverte offre à tous l'hospitalité. Je suis bientôt en compagnie d'un jeune garçon boucher, d'un caporal et de trois femmes aussi embarrassées que moi. Chacun de nous garde son quant-à-soi, comme on fait à Paris. Le caporal, à la figure ronde et joviale, nous fait remarquer que le temps est affreux ; la société opine du bonnet.

Mais voilà qu'un bruit attire notre attention, le bruit d'un corps qui tombe lourdement sur le trottoir. C'est une pauvre femme, une mère ; son pied a glissé, l'enfant qui la suit, reste interdit, il la regarde et pleure. Elle ne se relève pas. Le bon caporal la prend dans ses bras et la fait asseoir, au milieu de nous, sur la première marche d'un escalier. La figure de cette femme exprime une grande souffrance ; elle soutient de sa main gauche son bras droit, le moindre contact lui cause une vive douleur ; elle s'est cassé le bras ! Elle est seule avec un jeune enfant, loin de chez elle. D'ailleurs, tout l'indique : chez elle, c'est l'abandon, la misère... Donc, l'hôpital ; il

faut l'y conduire, elle-même le demande en pleurant. Chacun est pressé, on s'esquive. Le caporal me regarde; il ne dit rien, mais notre pensée est la même. Peut-on laisser là cette femme, cet enfant? La vie passe-t-elle si vite qu'il ne faille s'arrêter jamais pour voir souffrir et pour essayer de consoler?

Le jeune garçon boucher, répondant à mes questions, me dit que dans le voisinage stationne une remise; il offre de l'aller chercher, son lourd panier sur la tête. Il y a de bonnes et belles natures sous de rudes enveloppes!

La voiture est arrivée: le caporal y place la mère et l'enfant, je monte, il s'assied en face de moi et donne au cocher l'adresse de l'hôpital le plus voisin.

Que c'est triste de voir une pauvre femme arrêtée tout à coup dans ses affaires, dans son travail, par un mal qui va demander du temps, des souffrances, des insomnies. Pauvre femme! Dans Paris, je ne vois plus qu'elle, j'ai oublié tout ce qui n'est pas ce visage pâli, ce bras en écharpe, ce petit enfant qui me regarde, comme si je pouvais faire la paix entre sa mère et la douleur.

Nous arrivons à l'hôpital; le caporal m'épargne toute démarche, il parle aux employés... ce n'est pas l'heure de la visite du chirurgien; il faut que la malade attende et souffre. Tout se fait en retard dans ce monde; on retrouve partout, et nécessairement, la règle, les classements, la méthode. Que de douleurs morales et physiques attendent l'heure du pansement! Dieu seul n'a pas

d'heure, parce qu'il est éternel; Lui seul nous touche au moment même où nous avons crié : Mon Dieu!

Il faut donc laisser là cette femme? Oui, il le faut.

Je ne saurai même pas ce qu'aura dit le chirurgien. Je ne prendrai de cette rencontre que l'émotion, que le malaise qu'on éprouve devant une misère qu'on n'a secourue qu'à moitié. Enfin, la malade est entre bonnes mains; je l'abandonne, mon cœur se serre comme si je l'aimais : c'est le lien subit que forme entre nous la souffrance. Elle passait, je ne la voyais pas. Elle a souffert, je l'ai reconnue. Adieu, pauvre femme, qu'ai-je fait pour vous? Je vous ai menée où vous allez souffrir, et je m'en vais. D'autres continueront ce que Dieu veut qu'il vous soit fait.

Elle me regardait sans parler, l'embarras et la souffrance la paralysaient; mais quand j'ai pris l'enfant par la main, quand j'ai demandé le nom et la demeure du père pour lui ramener son petit François, elle m'a vivement remerciée, la pauvre femme, et elle s'est mise à pleurer d'attendrissement. L'enfant, c'est toujours pour la mère la note sensible. François m'a donné la main sans trop se faire prier, les enfants des pauvres sont confiants, ils ont tant besoin des autres!

J'ai osé offrir à la malade un léger secours. Dans sa main entr'ouverte, j'ai vu quelques sous que le bon caporal venait d'y glisser. Pauvre soldat! c'était sa paie! Mon Dieu, que vous devez l'aimer!

A la porte de l'hôpital, le bon caporal m'a dit cordialement adieu, et nous ne nous retrouverons probablement jamais.

Je mène le petit François à son père, rude maçon, qui s'inquiétait déjà de ne voir ni sa femme, ni sa soupe ; car, dans son esprit, ces deux biens ne se séparaient pas. Il apprit avec une brusque tristesse l'accident qui venait d'arriver, et me fit observer trois fois de suite *qu'il pleut toujours sur le mouillé*. Tout en parlant, il passait ses gros doigts sous les blonds cheveux de l'enfant qui, assis sur les genoux de son père, était redevenu souriant.

Voilà tout ce que j'ai su de ces pauvres gens. Dès que j'eus quitté le seuil de cette misérable demeure, il me vint en mémoire que je n'avais plus qu'une heure à moi ! Plus question de visites, ni de dîner ! j'avais à faire des provisions de campagne, les soucis des ménagères sont grands ! En toute hâte j'entre chez un pâtissier, je mange quelques gâteaux, je bois un verre d'eau, repas de circonstance, commode, mais voilà tout ! puis, je fais mes emplettes les plus pressées, et je laisse le reste. Les marchands me paraissent avoir tous l'esprit lourd et la main paresseuse. Ils prennent le temps de se tourner à gauche et à droite, ils vivent, et moi je ne vis pas, je brûle : mon billet de retour me donne la fièvre. Certes, je l'aurais bien sacrifié à Inès, à la famille, mais, derrière ce billet, je vois mon bon père qui m'attend à heure fixe, la vieille Geneviève qui vient au-devant de moi, jusqu'au

milieu du sentier, pour m'aider à porter mes paquets, car il est contre l'usage de retourner à la campagne sans paquets. Si je manque le train, mon père, prompt à s'inquiéter comme sont les vieillards, ne dormira point; il faut partir, je le veux, je le fais, mais c'est n'en pouvant plus que j'arrive à la gare, juste au moment où l'on ferme les portes. Mon regard suppliant tombe sur la froide figure du chef de gare. Qu'on aurait tort de juger les gens sur la mine! Le bon monsieur! Il me tourne le dos! quelle bienveillance! c'est sa manière de faire grâce, je l'en bénis en courant, je monte par hasard dans un wagon inoccupé, et je tombe avec étonnement dans une immobilité dont j'avais perdu l'habitude.

Cette immobilité me rend à moi, je descends dans mon cœur et j'y vois confusément des regrets, du bonheur, des tracas. J'aurais dû, ce matin, dire à ce monsieur telle et telle chose, comment n'y ai-je pas pensé ?... Il faudra trois lettres pour expliquer ce que j'aurais pu dire en trois mots. Les femmes n'entendent rien aux affaires, mon père va me le dire, une fois de plus. Qu'alléguer pour excuse? Qu'Inès est charmante? Que je l'aime beaucoup? Autant vaut ne rien dire, car on me répondrait qu'il faut traiter les affaires en affaires, que tout doit être classé, numéroté dans la tête, qu'on ne doit pas laisser se mêler et se nuire l'amitié, l'argent, la pitié, la famille, les rubans, les riens. Ah! pauvres femmes que nous sommes! on exige trop de nous, et puis, on nous gronde!

Cependant, tout ce passé d'un jour revenait en mon esprit. La nuit tombait. La campagne se cachait sous l'ombre, une paix parfaite enveloppait la plaine, mes souvenirs devenaient de plus en plus précis. Les mots aimables de mes gentils neveux me faisaient sourire encore, et, pendant que je souriais, j'avais le cœur tout ému parce que venait de m'apparaître ce pauvre bras cassé qui attendait l'heure du secours! Pendant que je m'arrêtais à l'hôpital, Inès se présentait, je ne voyais plus qu'elle, je l'écoutais parler... tout à coup un saucisson me revint en mémoire! oui, un saucisson! c'est ainsi que le cœur de l'homme est fait. Ce malheureux saucisson! mon bon père me l'avait demandé, c'était un caprice si facile à satisfaire, et je l'ai oublié. Que c'est mal! Que je m'en veux! Allons, il faut descendre! voici le sentier, Geneviève et sa lanterne... Mon père, si je suis coupable de bien des négligences, pardonnez-moi; c'était trop pour un jour.

LA VRAIE RICHESSE VIENT DU CŒUR

LA VRAIE RICHESSE VIENT DU CŒUR

LES PENSIONNAIRES.

Mathilde, élevée dans le faste, insouciante de l'avenir, se croyait riche pour toujours, et son père entretenait cette illusion en satisfaisant ses moindres caprices. Armateur hardi, téméraire, il gagnait beaucoup et dépensait sans compter. Il semblait que ses navires fussent à l'abri des tempêtes, et la jeune héritière, privée des conseils de sa mère et grandissant dans un brillant pensionnat, n'avait jamais pensé que la fortune s'en va quelquefois comme elle vient, par surprise.

Instinctivement elle cherchait parmi ses compagnes celles dont les goûts, le langage et les habitudes annonçaient une position sociale analogue à la sienne. Dans

toute réunion, il est naturel de se grouper ; à tout âge, nous choisissons ce qui semble nous être pareil, et comme à l'âge de Mathilde, l'œil inexpérimenté de l'âme ne voit encore que l'écorce extérieure, elle s'était liée plus particulièrement avec deux élèves qui devaient posséder une immense fortune, disait-on.

Emilienne était fille d'un négociant millionnaire, et comme il est ordinaire d'exagérer, plus on en parlait, plus elle devenait riche, et plus on sentait s'accroître le prestige qui s'attache aux célébrités de tout genre. Les natures vulgaires rendaient à Emilienne un culte bas, dont, il faut le dire, la rieuse enfant ne se mettait pas en peine, pourvu qu'elle pût s'amuser et profiter à sa manière des avantages de sa fortune. Acheter, acheter, toujours acheter, faire des cadeaux à ses amies, régaler toute la classe, payer à tort et à travers, et surtout ne jamais calculer, tels étaient les plaisirs d'Emilienne. Mathilde se rapprochait d'elle par entrainement; les natures généreuses ont tant de charme ! La prodigalité n'est qu'une faiblesse aimable aux yeux de ceux qu'un long usage de la vie n'a pas rendus clairvoyants, Mlle Olbac aimait donc sincèrement cette compagne avec laquelle elle était sur le pied d'une égalité parfaite, toutes les deux se croyant à la tête d'une mine inépuisable.

L'autre jeune fille qui avait puissance sur Mathilde se nommait Adolphine ; son extérieur était froid, mais sa conduite irréprochable. Sa raison au-dessus de son âge,

sa gravité, son exactitude en toute chose, cet ensemble bien ordonné, joint à une réputation de fille riche et très riche, avait distancé de la foule une élève qui, à certains égards, pouvait passer pour accomplie. Elle n'avait pas, il s'en fallait, l'entrain d'Émilienne : au contraire, elle était sage comme par nature, et on aurait dit que cette sagesse ne lui coûtait point d'efforts, tant il y avait en elle de ponctualité, d'arrangement, de combinaison. Les esprits malins disaient qu'elle ressemblait à une figure géométrique, et, effectivement, son extérieur avait quelque chose de trop exact, de trop compassé, qui donnait idée d'une exagération de méthode à l'intérieur. Son visage régulier ne changeait point d'expression ; elle faisait tout à son heure, ne marchant ni plus ni moins vite, et ne ressentant, de toutes les fugitives impressions qui remuaient ses compagnes, que juste ce qu'il fallait pour ne pas en être émue. Adolphine ne manquait point au règlement, et n'était par conséquent jamais punie ; elle travaillait dès que l'heure du travail était venue, elle avait donc toujours les premiers prix. Son plan de conduite, auquel elle obéissait comme à un vœu, la menait nécessairement à l'estime générale, et à cette espèce de suprématie qu'exerce, dans les sociétés, quiconque se domine et se possède.

Cependant les *bons diables*, comme on les appelait, hardie phalange commandée glorieusement par Emilienne, n'aimaient point la grave Adolphine ; ils disaient

qu'elle était, pour son âge, par trop rangée, par trop économe, par trop régulière ; et comme on ne se gênait pas, on ajoutait avec mépris : Elle a le cœur sec ! Ce mot jeté sur un être le salit comme une tache d'huile salit l'endroit où elle tombe ; un blâme de ce genre pénètre et s'attache à l'âme elle-même, dont tout ce qui l'entoure apprend à se défier.

Un jour, on causait par groupes après avoir lu une belle et touchante histoire, dont le héros, riche au premier chapitre, mourait de faim au dernier. Mathilde, avec sa figure heureuse et ses yeux pétillants, s'en allait répétant que la chose était invraisemblable ; et comme la maîtresse du pensionnat lui faisait entendre que ces grands contrastes s'étaient vus, et que ce personnage, fictif en apparence, pouvait bien avoir été fait sur modèle : — Comment, s'était-elle écriée, il n'avait donc pas d'amis ?

Ce mot naïf peignait le cœur confiant de l'élève, et cette confiance venait de ses propres sentiments ; elle aurait donné son pain à quiconque en aurait manqué ; à plus forte raison aurait-elle aidé de tout son pouvoir à une infortune soufferte par une amie. L'entretien s'anima, s'échauffa même, et l'on en vint à se disputer un peu, comme il arrive lorsqu'on parle raison et qu'on n'est pas raisonnable. Aussi, quand les plus étourdies de nos philosophes en eurent assez, on se débanda sans respect humain, et, laissant à d'autres les solutions de problèmes,

on courut à la poursuite d'un papillon, on sauta à la corde, on fit enfin tout ce qui concerne le joyeux état de pensionnaire. Au moment de s'échapper, Mathilde, d'une voix lamentable, s'écria, le rire encore aux lèvres :

— Si je suis pauvre un jour, qui donc viendra à mon aide ? Sera-ce Emilienne, ou bien Adolphine ?

La gracieuse Emilienne poussa un franc éclat de rire en disant :

— Écris-moi deux lignes pour me peindre ta détresse, et je t'enverrai cent mille francs... Attends un peu, surtout, pour perdre ta fortune, car j'ai dépensé mon mois d'avance, je t'en préviens.

— Mauvais augure, répondit la folâtre Mathilde ; avec tous tes trésors, tu n'as jamais un sou.

— Est-ce ma faute, à moi? Mes pièces sont rondes, elles roulent.

— C'est égal, j'écrirai à Adolphine, c'est plus sûr. Qu'en dis-tu, Adolphine ?

La jeune pensionnaire à qui s'adressait cette question devint grave comme une femme de quarante ans, et après avoir réfléchi, elle prononça sentencieusement ces paroles :

— Je ne pense pas qu'avec de la prudence on puisse arriver à manquer du nécessaire.

— Tu ne le penses pas? Et Mme Dupont, qui en sait plus que nous, vient de nous dire que tout est possible. Donc, tu ne veux pas que je t'écrive, si quelque jour je ne sais plus que devenir ?

— Tu ne m'as pas comprise, chère Mathilde, je te supplie, au contraire, de ne jamais laisser interrompre nos relations d'amitié, quelles que puissent être un jour nos destinées.

Ayant ainsi répondu, en comptant ses mots, à l'élan moitié sérieux, moitié plaisant de sa compagne, la prudente Adolphine se retira à l'écart, un livre à la main, et ne souffrit point de distractions.

— Allons, je vois, dit la fille de l'armateur en relevant sa tête mutine, je vois qu'il ne faut pas trop compter sur mes amies si je deviens malheureuse.

— Compte sur moi, dit tout bas une voix timide.

Mathilde étendit sa main, qui tomba dans celle de Thérèse, jeune fille pauvre et travailleuse, sans illustration aucune, et qui tenait une si petite place, que la brillante pléiade où rayonnait Mathilde ne la comptait pas.

Un flot de pensionnaires rompit ces premiers rapports de deux cœurs jusqu'ici étrangers l'un à l'autre. On proposait tumultueusement une partie de chat perché.

— Va pour le chat perché! dit la fille de l'armateur en sautant sur un banc, et oubliant ensemble fortune et pauvreté, elle s'écria d'un air de triomphe :

Je suis perchée !

II

LA MÈRE.

Dans une grande chambre carrelée et encombrée de meubles, une femme veuve est tristement assise près du berceau de son dernier enfant. Le petit André dort paisible, il ne comprend pas. Pour sa mère est l'inquiétude progressive, cette inquiétude raisonnée, qui naît d'un enchaînement de douleurs, et n'a d'autres bornes que la foi plus ou moins vive aux soins de la Providence.

Vingt ans se sont écoulés, à travers des chances diverses, depuis que Mathilde Olbac, aujourd'hui Mme Delmas, a quitté sa pension. Elle a joui de l'opulence sans songer au lendemain, et il lui a fallu descendre à pas précipités cette pente insensible qui mène du faîte au bas de la montagne. Le riche armateur est mort, laissant à son gendre des affaires en désordre, que celui-ci n'a eu ni le temps ni la capacité de débrouiller. Mathilde demeurée seule avec l'unique enfant que Dieu lui ait confié, s'est trouvée engagée dans le champ de la vie, mais

sans expérience, sans conseils, et frappée de cette effrayante inertie qui souvent terrasse les malheureux quand ils n'ont pas appris à souffrir.

La voilà sortie des grands embarras du premier moment; elle s'en est tirée de la manière la plus facile; payant partout, payant toujours, comptant sur la bonne foi d'autrui; et il s'est trouvé des hommes assez méchants pour la tromper! Moitié malheur, moitié imprudence, la voilà réduite à descendre jusqu'à cet échelon dernier où le riche touche le pauvre qui se débat au pied de l'échelle, moins malheureux, sans doute, en ce sens qu'il n'a pas connu les riantes perspectives qu'on n'aperçoit que d'en haut.

Une femme peut souffrir beaucoup et longtemps sans se plaindre : elle trouve en elle des ressources inconnues, ressources de patience et d'attente, puissance de privations. Une mère au contraire ne se résigne qu'en ce qui la regarde personnellement, elle ne peut consentir à la souffrance de son fils : voilà pourquoi Mme Delmas est aujourd'hui accablée, sous un poids que toute seule elle aurait pu soulever.

Après avoir vendu ce qui de ses richesses ne devait plus lui servir, après avoir fait argent de tout, excepté de ce qui ne se vend pas, mais se donne, elle s'est enfermée dans cette unique chambre avec André : on y peut à peine marcher, tant il y a de débris de l'aisance d'hier. Tristes contrastes! Commode, armoire, et presque plus

de linge ; buffet, étagère, mais plus d'argenterie, quelques restes de vaisselle de luxe qui semble une ironie mêlée à la pauvreté. La pendule sonne encore au milieu de ce désastre de tous les jours; l'aveugle marteau retombe avec indifférence sans savoir ce que le temps qu'il divise apporte de joies ou de peines. Mathilde compte douze coups. Déjà minuit et point de sommeil ! Ne veut-il plus venir, cet ami qui seul interrompt la douleur ?

Mathilde a cherché du travail; c'est la première pensée de tout esprit actif, de tout cœur délicat, mais quel travail ingrat ! Appuyée, toute sa jeunesse, sur des soutiens qui lui ont enfin manqué, elle ne sait rien faire, si ce n'est un peu coudre, comme toutes les femmes, et encore ses doigts laborieux ne sont-ils pas habiles, faute d'avoir été exercés. Voyez cette corbeille d'osier contenant du linge qu'elle confectionne à grand'peine? Savez-vous ce que lui vaudra ce labeur ? six francs. Et puis elle attendra, car l'ouvrage ne se trouve pas facilement ; c'est le temps où naguère Mathilde partait pour la campagne comme les autres, et les autres partent encore ! C'est la *morte saison.*

En regardant cette corbeille d'ouvrage et ce petit lit d'enfant, Mme Delmas se sentit saisie d'une pensée navrante : « Je n'ai donc point d'amis ! se dit-elle. Ah ! pourquoi me suis-je enfermée dans un cercle étroit où je trouvais du bonheur ? Pourquoi ai-je laissé se dénouer des liens que l'infortune aurait dû m'engager à resserrer,

ne fût-ce qu'à cause d'André? Pourquoi ai-je quitté le lieu où j'ai vécu, et où du moins l'on m'aurait vue souffrir? J'ai fui l'humiliation, et j'ai trouvé l'oubli dans ce grand Paris où tout m'est étranger, où je ne vois que des foules et pas un cœur qui s'intéresse vraiment à moi. »

En ce moment, ses yeux tombèrent sur son *Imitation*, livre vieilli entre ses mains, car elle l'avait au temps de ses études ; une petite image jaune et déchirée marquait un chapitre ; elle était là depuis longues années. Au dos était écrit : « Emilienne à sa chère Mathilde qu'elle aime de tout son cœur. » De tout son cœur, répéta Mme Delmas, elle était bien bonne, Emilienne ; je ne sais vraiment pourquoi nous avons cessé de nous écrire ; la correspondance est si peu de chose quand on ne se voit jamais ! Si nous nous retrouvions, il me semble que nous reprendrions la vie comme on reprend une conversation interrompue. Rien ne me gênerait avec Emilienne, elle était si bonne enfant !

La veuve réfléchit un moment et prit son parti. Ecrire quelques pages cordiales à son ancienne compagne, lui avouer sa position, lui demander de venir à son secours en lui prêtant une faible somme dont elle avait un besoin urgent, tout cela se fit la nuit même et sans trop souffrir, et elle attendit la réponse qui, toute cordiale aussi, ne se fit point désirer.

« Oui! je t'aime toujours, ma bonne Mathilde, et si j'ai cessé de t'écrire, c'est parce que... je ne sais vraiment pas pourquoi. Donc pas d'excuses, pas de pardon, on s'aime et voilà tout. Si j'étais à Paris, j'irais te voir, t'embrasser; si j'étais riche, je te porterais, non pas un prêt comme tu le demandes pour passer un moment difficile, mais tout bonnement ma bourse pour y prendre ce qu'il te faut. Hélas, chère amie, tu ne te doutes pas de ce qui m'est arrivé! je n'en ai jamais mieux senti l'amertume qu'en recevant ta lettre. Inutile de remonter au déluge pour te raconter ma situation. J'ai dépensé sans compter, mon mari en a fait autant; nous avions les mêmes goûts, nous menions un train de princes... Bref, nous sommes ruinés, si bien ruinés que je vis chez mon beau-père avec mes filles, dont je ne puis même payer les frais d'éducation. Je souffre de tout; mon beau-père me fait de continuels reproches, et la plus cuisante de mes peines est de sentir que ces reproches sont justes.

« Que je regrette mes folies! T'aimer comme je t'aime et ne t'être d'aucun secours... Une idée me vient : si tu écrivais à Adolphine? elle est dans une position superbe et je ne doute pas qu'elle ne soit heureuse de te rendre service. Je t'envoie son adresse. Expose-lui ta situation tout simplement comme tu l'as fait vis-à-vis de moi. Si cela te coûte, regarde ton enfant, et tu le feras. Ah! qu'elle est heureuse, Adolphine, d'être riche quand tu es pauvre et sans appuis!... Va, je t'aime bien! Si ma tête est

légère, si j'ai gaspillé, si j'ai enfin mérité de souffrir, du moins mon cœur est resté bon et il est tout à toi.

« Emilienne. »

Mme Delmas s'attendrit sur sa compagne et s'inquiéta sur elle-même en lisant ces lignes, c'était une planche de salut qui se retirait. Elle fit ce qu'avait dit la jeune femme, elle regarda André et écrivit à Adolphine avec une émotion qui faisait trembler sa main. Elle n'osait pas tout dire, elle en disait assez, un cœur eût tout compris. Ce fut une tête, et une tête, comme on dit, bien organisée qui répondit. Le tutoiement du jeune âge n'était pas admis; on parlait sérieusement, parce qu'il s'agissait de choses sérieuses. Adolphine donnait du reste d'excellents avis, elle conseillait du courage et l'amour du travail; c'était, assurait-elle, le meilleur moyen de se tirer d'embarras; elle l'engageait à tenter une démarche, car elle entendait les affaires, pour essayer de rentrer dans quelques fonds, lui offrant même le secours de son avoué. Elle terminait en lui annonçant qu'elle lui fournirait très volontiers de l'ouvrage, et que, du reste, elle avait déjà parlé d'elle au directeur d'une œuvre qui s'occupait spécialement des *pauvres honteux*, et qu'elle devait s'attendre à recevoir la visite d'une personne que l'œuvre enverrait préalablement chez elle pour constater sa position.

Un domestique en livrée avait été chargé de porter la lettre d'Adolphine, et de déposer entre ses mains des che-

mises d'homme toutes taillées et un gros paquet contenant deux robes, un peu de linge, des petits bonnets pour André, le tout vieux, usé, mais très propre et bien raccommodé.

Mathilde écrivit, le cœur serré, une lettre de remercîment, et alla chez l'avoué qui lui fit recouvrer une petite somme due par un créancier de mauvaise foi qu'il intimida ; elle reçut en outre la visite d'une dame qui lui fit des questions, discrètes d'ailleurs, et l'*Œuvre* lui envoya un peu plus tard trente francs. Mme Delmas se mit à coudre, elle fit les chemises d'homme, et les reporta à la femme de charge qui lui donna à ourler des serviettes et des torchons qu'elle marqua d'un A ; ensuite elle s'habilla, ce fut le plus pénible, avec les robes d'Adolphine, et mit sur la jolie tête de son enfant un de ces bonnets si bien raccommodés, et quand elle eut reçu de sa riche compagne tous ces secours Mathilde pleura !

III

UN PETIT MÉNAGE.

C'était dans une église de Paris, Mme Delmas venait d'entendre la messe ; sa meilleure consolation était au pied des autels, mais cette consolation était rare ; André ne pouvait rester seul, il fallait l'emmener, et, quand il avait fini de regarder les voûtes et de compter les piliers, il s'ennuyait. Ce jour là, en s'en allant, il eut la fantaisie de prendre lui-même de l'eau bénite, et courut en avant ; mais, trop petit, il se hissait comme il pouvait et n'arrivait pas jusqu'au bénitier. Une dame qui s'en approchait aussi le regarda en souriant, et par un mouvement de sympathie naturelle aux femmes, elle le souleva légèrement pour lui donner le plaisir de tremper ses doigts dans l'eau bénite ; il eut soin d'y tremper sa main tout entière, trouvant cela plus amusant. La mère qui, éloignée de quelques pas, avait vu cette petite scène, remercia l'étrangère d'un regard, et son regard demeura dans celui qu'elle rencontra... Une minute d'hésitation

et ces noms : Mathilde ! Thérèse ! furent jetés ensemble. Mme Saint-Dié tendit la main la première avec un élan qui ne laissait point de doute ; elle était heureuse, on le voyait, de retrouver une de ses anciennes compagnes. Mme Delmas, depuis les événements qui avaient bouleversé sa vie, était devenue timide ; elle paraissait froide et ce n'était que de la gêne ; mais cette gêne disparut devant Thérèse, si bonne, si franchement aimable, si simple dans son accueil, qu'on aurait dit une rencontre sous les grands arbres de la pension, le jour de la rentrée, après deux mois d'absence. — Je demeure en face, tu vas monter chez moi, tu déjeunes avec nous ; il faut que mon mari te connaisse, je veux te montrer mes enfants...

Mathilde était étourdie par ce flot de bonhomie, de cordialité, qui sortait d'un cœur venu à elle tout à coup dans la maison de Dieu, par une route longue, inconnue, difficile, mais qui aboutissait au rendez-vous inévitable qu'avait fixé la Providence. Mme Delmas ne trouvait rien à dire, elle marchait ; sa compagne avait pris la main d'André : il fallait suivre, entrer, monter, se voir entourée d'une jeune famille ; ils étaient huit ; les uns déjà grands, les autres petits, le dernier assis sur un tapis au milieu de ses jeux, et détournant la tête pour voir la dame. Un homme aux franches allures, au front intelligent se présenta et salua d'un air qui mettait à l'aise ; il ne savait pas encore de quoi il s'agissait, mais

Thérèse paraissait joyeuse, et son mari était par conséquent heureux de la rencontrer.

Comme dans cet intérieur chacun était commandé par ses occupations, on servit promptement le déjeuner, et Mathilde se trouva à table comme au temps des fées; elle croyait rêver. Un charme inaccoutumé colorait tout à ses yeux; elle ne connaissait encore rien de la médiocrité, ayant toujours vu l'opulence chez elle et autour d'elle : depuis longtemps elle n'allait nulle part, et ne voyait, hélas! sous son toit, que la misère. Ici, ni l'une ni l'autre : c'était comme la vie en miniature; il y avait peu, mais assez puisqu'on était content. L'appartement, fort exigu, suffisait à tout ce monde habitué à vivre étroitement et à ne pas avoir ses aises. Une seule bonne servait cette société nombreuse; mais, avant tout, on se servait soi-même; les filles aînées allaient et venaient au moindre signe de leur mère, comme de véritables aides de camp, et, comme celle-ci pensait à tout, prévoyait tout, les choses se passaient très convenablement, et la conversation n'en souffrait point.

Les plus jeunes enfants firent connaissance avec André qui, ne voyant jamais que sa maman, était un peu sauvage; on s'égaya, on parla du bon vieux temps, et, marchant à pieds joints sur les années écoulées, Mme Saint-Dié résuma sa vie par ces mots :

— Tu vois, ma chère Mathilde, que je suis une heureuse femme. Un bon mari, de bons enfants qui ne font

pas trop enrager leur maman : un petit appartement bien commode, puisque nous y tenons tous ; une brave femme pour nous servir, qui ne sait pas faire grand'chose, mais qui ne me vole pas ; la paix dans mon ménage, et la plus parfaite confiance en Dieu qui, nous ayant donné tout ce petit monde à lui garder, nous aide visiblement, et tous les jours, par le travail, par la santé, par le courage ; enfin, tout va bien. Et toi ? es-tu contente ?...

Mme Saint-Dié s'arrêta tout court sentant que ce mot était de trop : il lui revint en mémoire qu'autrefois Mathilde Olbac était très riche, tandis qu'aujourd'hui ses vêtements et ceux d'André ne se faisaient remarquer que par cette décence extérieure qui tient à la distinction personnelle. En même temps, elle observa que sa compagne, revenue de sa première émotion de surprise, n'était plus gaie, etpromenait autour d'elle des regards pleins d'une affectueuse mélancolie.

— Tiens, déjeunons tranquillement, dit Thérèse, plus tard nous causerons, car tu ne t'en vas pas, je t'en préviens, il me faut une demi-journée.

— Hélas ! c'est impossible, répondit la veuve tristement, j'ai trop de choses à faire.

— Bah ! laisse donc ! pas plus que moi : il y a temps pour tout. As-tu ton ouvrage ?

— Oui, j'ai du linge à coudre, dit-elle, car elle venait de parler à la femme de charge d'Adolphine ; mais je n'ai ni dé, ni aiguilles...

— Nous n'en manquons pas. Inutile de résister, ma chère, mon mari seul se passe cette fantaisie, et encore pas bien souvent.

— Ah! madame! ma femme est une terrible femme, dit joyeusement le maître de la maison; heureusement que nous ne nous voyons qu'aux heures de repas. Si je n'avais une vie deux fois trop pleine et qui me retient au dehors, elle me rendrait si malheureux que je serais capable d'en maigrir.

L'heureux embonpoint du mari de Thérèse rassura complètement Mathilde, qui regarda avec abandon son aimable hôtesse, et se sentit vaincue par ce cœur plein d'élan.

— Eh bien, je reste, dit-elle, si tu me prêtes un dé, car il faut que je travaille.

Elle appuya sur ce mot: *il faut;* Mme Saint-Dié comprit.

— Installe-toi dans mon petit salon, répondit-elle; André jouera avec ceux de mes enfants qui seront à sa mesure, j'en ai de toutes les grandeurs. Je vais bien vite faire mes chambres avec mes grandes filles, essuyer à droite et à gauche, faire mes cent tours, passer une robe, et je me mettrai à coudre à côté de toi, ce sera gentil à croquer!

Elle fit ses cent tours, l'aimable femme, et Mathilde la regardait agir; elle constatait la possibilité d'être à peu près heureuse dans une vie de travail, de fatigue, de devoirs multipliés, avec peu d'argent, beaucoup d'enfants,

mille soucis pour le présent et l'avenir. Tout cela trouvait place dans l'âme de Thérèse et ne la gênait pas assez pour que son paisible visage ne reflétât pas sa joie intime.

On se mit enfin à causer. Avec Mme Saint-Dié, il était facile de tout dire, plus difficile de cacher quelque chose. Elle était tout yeux, tout oreilles, comme si elle assistait à cette chute progressive qui avait jeté si bas sa compagne. Elle pleura, l'excellente femme, non quand elle sut que Mathilde était pauvre, ceci ne lui semblait qu'un accident ordinaire, mais quand elle la vit secourue si froidement par Adolphine, sans amitié, par devoir, et, comme on le dit si improprement, *par charité*. Elle voulut parler, mais elle étouffait. Les heures passaient, il fallait se séparer, car les élèves allaient venir. Mme Saint-Dié, pour faire face aux exigences du ménage, trouvait le moyen de donner des leçons de piano. « Seulement deux, disait-elle, parce qu'il faut respirer, et que souvent je n'en ai pas le temps. » Là-dessus elle riait, embrassait un enfant, mettait un autre en pénitence, rajustait la queue d'un mouton sans tête, etc.

On se quitta en se promettant de se revoir bientôt.

Le lendemain, Mme Delmas recevait une lettre de Thérèse.

« Chère amie,

« Comment te parler hier, quand mon cœur débordait?

J'ai causé avec mon mari, et voici ce que je te propose. Écoute bien, et dis oui tout de suite.

« Tu es malheureuse, plus malheureuse peut-être que tu ne me l'as laissé voir. Il y a dans notre maison une chambre, avec une petite cuisine, à louer ; ce n'est pas cher, et c'est très convenable ; tu seras là parfaitement bien et tout près de nous ; si tu étais malade, nous pourrions te soigner...

« Je te ferai avoir de l'ouvrage d'un magasin que je connais ; on paye peu, mais on paye très exactement, et l'on a du travail toute l'année. Viens, tu prendras tes repas avec nous jusqu'à ce que tu sois parfaitement installée. Mes enfants reçoivent des leçons de leur père tous les jours, André les partagera, ils n'en auront que plus d'émulation ; et puis ils joueront ensemble : plus on est de fous, plus on rit.

« Chère Mathilde, c'est le bon Dieu qui nous a réunies. L'eau qui a mouillé la main de ton enfant nous a bénites toutes deux. Viens, tu verras qu'il y a encore du bonheur à vivre en travaillant, quand on travaille pour son fils ; tu verras comme l'argent gagné anime le courage! Tu ne dois pas avoir assez en ce moment pour déménager et faire quelques petites provisions, je t'offre un billet de cent francs qui est *à moi toute seule*... Oh ! je t'en supplie, ne le refuse pas, tu me ferais tant de peine ! Comment donc cela pourrait-il te gêner, puisque, d'après

nos plus vieux souvenirs, et surtout d'après nos effusions d'hier, tu crois bien que je t'aime...

« Au revoir. THÉRÈSE. »

Mathilde sentit son âme se fondre de reconnaissance envers Dieu. L'église, l'autel, le bénitier, tout se groupa devant ses yeux; elle s'inclina et dit : « Je vous remercie, Seigneur, car votre secours est venu et ne m'a pas fait souffrir : Thérèse est pauvre, mais son cœur est riche, et c'est son cœur qui vient à mon aide! »

Puis elle prit une plume, et, sans hésiter, répondit :

« J'accepte tout, tu m'aimes, je le sens. C'est toi qui autrefois m'as dit, quand nous parlions en riant de la pauvreté . « Compte sur moi. » Eh bien, oui, Thérèse, fais ce que tu voudras; oui, *je compte sur toi.*

« MATHILDE. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Mes Tiroirs..... 1
Petit traité sur les épingles..... 23
Madeleine..... 49
Althée..... 85
Une Belle-mère..... 129
De la Madeleine à la Bastille..... 177
Un mariage villageois..... 197
Trop pour un jour..... 215
La vraie richesse vient du cœur..... 241

ANGERS.— IMPRIMERIE BURDIN ET C^ie^, RUE GARNIER, 4.

UNIVERSITÄ
O. M. I.

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS
13, rue de l'Abbaye, 13, Paris.

BIBLIOTHÈQUE SAINT-GERMAIN

NOUVEAUTÉS

HENRIETTE DE BRÉHAULT

Par Mme BOURDON

1 vol. in-12. . . . . 3 francs.

Jeune, belle, pieuse, riche, Henriette Descluseaux a consenti, non sans hésitation, à devenir la femme d'Alban de Bréhault, brillant cavalier dont la jeunesse a été des plus orageuses et qui ne fait rien. Alban plaisait, malgré sa mauvaise réputation méritée, à la jeune fille, et une lettre de sa mère, qui espère trouver dans Henriette la femme qu'il faudrait pour relever et maintenir son fils, a levé les dernières hésitations. Suivant l'expression d'une de ses cousines, Henriette se dévoue à convertir son mari.

Les débuts semblent donner raison à Mme de Bréhault et à sa belle-fille. Alban admire franchement et paraît aimer sa femme. Mais il n'est pas chrétien et il continue à ne rien faire ; l'appui de la foi lui manque comme celui que lui donnerait une occupation sérieuse. Un moment vient où, après bien des roueries et des mensonges, fatigué des dissimulations honteuses auxquelles il est obligé, Alban de Bréhault quitte sa femme et son enfant. Ainsi abandonnée, Henriette de Bréhault accepte avec une résignation pleine de dignité l'isolement qui lui est fait; elle vit pour sa fille jusqu'au jour où, apprenant que son intervention pourrait sauver son mari et l'arracher au joug honteux qu'il subit, elle va le chercher jusqu'en Amérique. Elle le retrouve mourant et le ramène en France. Désabusé, Alban accepte cette vie de calme bonheur qu'il a dédaignée, mais il n'en jouit pas longtemps. Il meurt, mais au moins Henriette a la suprême consolation de lui faire faire une mort chrétienne : elle a sauvé l'âme de celui auquel elle s'est dévouée.

Le thème est triste, mais d'une tristesse qui n'est jamais sans espérance, grâce au sentiment profondément chrétien qui anime toutes les pages du récit. Les détails sont présentés avec ce charme qui ne fait jamais défaut à l'auteur. Comme toujours, d'utiles leçons se dégagent du récit, on voit par exemple combien est mal fondée l'indulgence avec laquelle on accepte certaines fautes, sous prétexte qu'il « faut que jeunesse se passe. » Combien de fois, hélas ! ces jeunesses désordonnées se poursuivent jusqu'à l'âge mûr et même au delà. Il y a là une leçon dont pourraient profiter bien des familles et des jeunes filles chrétiennes.

(Revue littéraire de l'*Univers*.)

GERMAINE DE KERGLAS

PAR

Mlle Gabrielle d'ÉTHAMPES

1 volume in-12..... 3 francs.

L'héroïne du nouveau roman de Mlle Gabrielle d'Ethampes est une de ces douces et pieuses jeunes filles qu'elle aime à peindre dans leur dévouement à tout ce qui les entoure. Sous une apparente faiblesse, elles dissimulent une force d'autant plus grande qu'elles la puisent dans leur foi. Ainsi agit Germaine de Kerglas. Orpheline recueillie par un vieil oncle, le commandant de Kerglas, un bourru bienfaisant, elle finit par le réconcilier avec sa fille auquel il ne veut pas pardonner un mariage indigne, fait malgré lui. Lorsqu'elle se voit à peu près abandonnée par son fiancé, autre pupille du vieux marin, un jeune et brillant officier, elle prend sur elle la responsabilité de la rupture pour empêcher son oncle d'abandonner ce jeune homme qui est sans fortune. Elle n'a pas à regretter longtemps ce sacrifice; son parrain devine la vérité et Germaine trouve non loin d'elle un homme qui sait l'apprécier.

Ce petit récit est conduit d'un manière fort intéressante ; les détails sont bien racontés, et l'inspiration est foncièrement chrétienne, c'est un livre qu'on peut mettre dans toutes les mains.

(Revue littéraire de l'*Univers.*)

AUTRES OUVRAGES

DE

Mlle Gabrielle d'ÉTHAMPES

Juliette le Bhénic. 1 vol. in-12 . . . . . 3 »
La muette d'Orvault. 1 vol. in-12. . . . . 3 »
Mélite Belligny. 1 vol. in-12. . . . . 3 »
Le Lion de Coëtavel. 1 vol. in-12. . . . . 3 »
L'Hermine des Kergaël. 1 vol. in-12 . . . . . 3 »
Bretons et Vendéens. 1 vol. in-12. . . . . 2 »

OUVRAGES

DE

Mme BOURDON

L'éloge de Mme Bourdon n'est plus à faire. Douée d'une instruction profonde et solide, d'une imagination brillante et facile, Mme Bourdon n'a jusqu'ici rencontré que des succès. C'est que l'auteur excelle à rendre dans un style ému délicat et pur les scènes de la vie domestiques. L'ensemble de son œuvre, éminemment moralisatrice, forme toute une bibliothèque de famille, la meilleure, que nous connaissions.

(*Courrier de la Gironde.*)

Volumes à **3** *francs.*

Henriette de Bréhault.
Un Rêve accompli.
Seule dans Paris.

Volumes à **2** *fr.* **50**

Histoire d'un agent de change.
Les premiers et les derniers.
Agathe, ou la 1re communion.

Volumes à **2** *francs.*

Abnégation.
Adoption (L').
Andrée d'Effauges.
Antoinette Lemirre.
Catherine Hervey.
Denise.
Euphrasie.
Fabienne et son père.
Famille Reydel (La).
Faute d'orthographe (Une).
Ferme aux Ifs (La).
Héritage de Françoise (L').
Heures de solitude.
Histoire de Marie Stuart.
Marie Tudor et Elisabeth d'Angleterre.
Marcia.
Marthe Blondel.
Nouvelles historiques
Orpheline.
Pain quotidien (Le).
Pulchérie.
Servantes de Dieu (Les).
Souvenirs d'une famille du peuple
Trois Sœurs (Les).
Types féminins.
Veillées du patronage
Viviane.

BIBLIOTHÈQUE SAINT-GERMAIN

OUVRAGES DE DIVERS AUTEURS

ALONZO (don).

Une institutrice à Constantinople..... 2 »

BERLIOZ D'AURIAC.

La Guerre Noire..... 2 50

BORDOT (G.).

Napoléon en Champagne... 2 50

BOULANGÉ (l'abbé).

Stéphano..... 2 50

BRASSEUR DE BOURBOURG.

Le Kalife de Bagdad..... 2 »
La dernière Vestale..... 2 »

CHANTREL.

Les Trois Éléonore (traduction)..... 2 »
Lizzie Maitland (traduction).. 2 »

DAMAS (le R. P. de).

Voyage au Sinaï..... 2 »
Voyage en Judée..... 2 »
Voyage en Galilée..... 2 »
Voyage à Jérusalem, 2 vol... 4 »

HOUET (E.).

La Fleur des Gaules, 2 vol... 5 »

KAVANACH (Julia).

Madeleine. Récit d'Auvergne. 2 50

LE COUSTOUR (P.)

Ballades et légendes bretonnes, 1 vol. in-12..... 2 50

LOCMARIA (Cte de).

Souvenirs des voyages du comte de Chambord..... 3 »
Marie-Thérèse en Hongrie. 4 »
La Chapelle Bertrand..... 2 50
Les Guerrillas, 2 vol..... 4 »
Histoire du règne de Louis XIV, 2 vol..... 4 »

MAC-CABE.

Adélaïde, ou la couronne de fer..... 2 »
Florine, princesse de Bourgogne..... 2 »

MAC-CABE.

Berthe ou le Pape et l'Empereur..... 2 »

MARCEL (Étienne).

La Vengeance de Giovanni. 3 »
Le Chef-d'œuvre d'un Condamné..... 3 »
Iermola, histoire polonaise. 2 »
Comment viennent les rides. 2 »

MARIE-ANGÉLIQUE (Mme).

Soirées du père Laurent.... 2 »
La Marguerite de San Miniato..... 2 »
Une Maison de correction. 2 »
Serviteurs d'autrefois..... 2 »

MASON (Miss).

Catherine Geary..... 2 »

MILLY (Alphonse de).

Conversations et récits.... 2 »
Journal d'un Solitaire..... 2 »

MIRABEAU (Comtesse de).

Veillées Normandes..... 2 »

NETTEMENT (F.).

Un pair d'Angleterre..... 2 »

O'GORMAN.

Le Prophète du Monastère. 2 »

PARSON (M.).

Edith Mortimer..... 2 »

PLANCY (C. de).

La Reine Berthe..... 2 »

ROCHÈRE (Comtesse de la).

Les nièces de la baronne, 1 vol. in-12..... 3 »
Mignonnette..... 2 50
L'Orphelin d'Evenos..... 2 »
Séraphine..... 2 »

STOLZ (Mme).

Mes Tiroirs, 1 vol. in-12... 2 50

WISEMAN (le Cardinal).

La Lampe du sanctuaire.... 2 »
La Perle cachée..... 2 »

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS
13, rue de l'Abbaye, 13, Paris.

OUVRAGES DU PRINCE HENRY DE VALORI

LES VIVANTS ET LES MORTS

PREMIÈRE SÉRIE

Pie IX. — Le Czar. — Le prince de Galles.
L'empereur François-Joseph.—Lord Byron.
Le maréchal de Mac-Mahon.
Maximilien. — Le comte de Chambord. — Ignace de Loyola.
M. de Bismarck. — Charette second.

1 vol. in-12 . . . . . 3 francs.

LES VIVANTS ET LES MORTS

DEUXIÈME SÉRIE

Le comte de Chambord. — S. S. Léon XIII.
Le R. P. Beckx. — Le duc de Berry.
Laurentie. — Le duc Albert de Broglie. — L. Veuillot.
Mgr Freppel et Lamoricière. — Le R. P. Félix.
Verdi. — Lord Palmerston.
Le cardinal Antonelli.

1 vol. in-12. . . . . 3 francs.

PETITES PAGES D'HISTOIRE

Le Congrès de Vienne.
Le mariage du duc de Bordeaux.
Le duc de Richelieu. — Le dix décembre.
Lucie de Lamermoor. — Donizetti.
Le baptême de Mademoiselle.
Réception de M. Thiers à l'Académie Française.
Mgr de Quélen. — Molière. — Mlle Rachel.
Victoire de Lacar. — Don Carlos. — Gaëte. — François II.
Alexandre Dumas. — Xavier de Ravignan. — Frédéric Mistral.
Le P. Loriquet. — Le grand duc de Toscane.
Abd-el-Kader. — Le duc d'Aumale. — Madame Récamier.
Le vœu de Louis XIII.

1 vol. in-12. . . . . 3 francs.

VOYAGES EN ORIENT

PAR

Le R. P. DE DAMAS

Jamais on n'avait écrit sur l'Orient avec autant de charme et de vérité, ni réuni tant de précieux souvenirs de ces pays extraordinaires, de ces lieux vénérables et si profondément intéressants. Il semble qu'on les parcoure soi-même avec l'auteur jusqu'à la fin de l'ouvrage.

Le nom du P. de Damas a retenti saintement parmi nous, à l'époque de la guerre de Crimée. C'est là sans doute que cet esprit, à la fois si délicat et si ferme, s'est pris d'amour pour ces contrées de l'Orient vers lesquelles se tournent volontiers aujourd'hui les intelligences de l'Europe civilisée, et où l'on sent comme des frémissements, présage de choses grandes, inconnues, décisives peut-être, pour le sort du monde. Le P. de Damas embrasse la matière sous son aspect le plus complet. A chacune des stations de son voyage, il s'arrête à peindre et à décrire et, quand il a mis clairement les choses sous les yeux, il s'élève à des considérations supérieures, à des rapprochements instructifs, à de chrétiennes méditations. Plusieurs de ces pages sont remplies de feu, de doctrines, de réflexions profondes et élevées, de vues remarquables sur le passé et sur l'avenir. On y sent battre le cœur du prêtre, du religieux, d'un homme éminent par l'esprit, et on ne les ferme point sans en emporter quelque solide et profitable instruction.

Chaque voyage forme un tout complet, chaque volume se vend séparément ainsi que nous l'indiquons ci-après; mais tous forment un ensemble coordonné de manière à composer un seul et même ouvrage.

Voyage au Sinaï. 1 vol. in-8. . . . . 4 »
Le même ouvrage, 1 vol. in-12. . . . . 2 »

Voyage en Judée. 1 vol. in-8 . . . . . 4 »
Le même ouvrage, 1 vol. in-12. . . . . 2 »

Voyage à Jérusalem. 1 vol. in-8 . . . . . 4 »
Le même ouvrage, 2 vol. in-12. . . . . 4 »

Voyage en Galilée. 1 vol. in-8 . . . . . 4 »
Le même ouvrage. 1 vol. in-12. . . . . 2 »

OUVRAGES DU COMTE DE LOCMARIA

HISTOIRE DU RÈGNE DE LOUIS XIV

2 vol. in-12, ensemble 830 pages . . . . . 4 fr.

Également éloigné du panégyrique et de la satire, l'auteur s'est attaché, dans la marche rapide de cette histoire, à éviter ce double écueil : il a signalé les fautes du monarque, il en a recherché les causes, il en a accusé les résultats, mais non pas, comme l'esprit de parti, pour attaquer le principe monarchique; non pas, comme la haine ou l'envie, pour amoindrir un prince dont la renommée honore la France, mais pour être juste, vrai, fidèle à la mission de l'histoire, et pour montrer avec Massillon que l'homme le plus puissant est faible et que Dieu seul est grand.

MARIE-THÉRÈSE EN HONGRIE

1 beau vol. in-8, papier glacé . . . . . 4 fr.

Le livre de M. de Locmaria n'est pas de ceux qui s'analysent, il faut le lire ; sa place est au foyer domestique, dans les sanctuaires où se perpétuent les nobles traditions. Il instruira sous la forme du plus agréable entretien. (*Union*. H. DE RIANCEY.)

LA CHAPELLE BERTRAND

ÉTUDES DE MŒURS

1 fort vol. in-12, 2e édition. (*Bibl. S.-G.*). . 2 fr. 50

Tout l'intérêt de ce petit drame, historique par le fond et romanesque seulement par les broderies qui le recouvrent, se concentre dans la *Chapelle Bertrand*. Qu'est-ce donc que cette chapelle? Si le lecteur veut bien lire le volume qui se déroule en quatre cents pages, il en trouvera l'explication dans le dialogue où pétillent l'esprit et la grâce, et dans les peintures variées qui tiennent successivement du tableau de genre et du tableau d'histoire, où tout est raison, vertus, courtoisie et délicatesse. (*Bibliographie catholique*, tome XXX, n° 5.)

LES GUERRILLAS

2 vol. in-12, 2e édition. . . . . 4 fr.

Le titre de cet ouvrage indique qu'il s'agit d'un épisode de la guerre d'Espagne. M. le comte de Locmaria peint avec un naturel remarquable les camps bigarrés des guerrillas, les embuscades réciproques des deux partis, leurs réunions pleines d'inquiétudes, leurs représailles brutales, l'audace de certaines femmes qui ont quitté le fuseau pour l'épée, de certains moines qui ont échangé le froc contre une cuirasse, enfin, ce mélange de grandes et de petites choses, d'héroïsme et de cruauté, qui forme le caractère saillant de cette guerre étrange; puis, au fond de tout cela, pour soutenir et réveiller l'intérêt, se déroule une touchante histoire, un petit roman de cœur simple, délicat, émouvant. Voilà un bon livre, de plus parfaitement écrit et qui peut être mis entre les mains de tout le monde. (*Bibliographie catholique.*)

SOUVENIRS DES VOYAGES DU COMTE DE CHAMBORD

en Italie, en Allemagne et dans les États d'Autriche, de 1839 à 1843

1 fort volume in-12 . . . . . 4 fr.

OUVRAGES DU CARDINAL WISEMAN

LA LAMPE DU SANCTUAIRE

6e édit. formant un joli vol. in-12 de 340 p. (*Bibl. S.-G.*). 2 fr.

La Lampe du sanctuaire est une idylle chrétienne, une légende, un pierre précieuse resplendissant de doux feux. C'est l'histoire d'un lampe qui luit dans une chapelle ruinée : à la conservation de sa flamm est attachée celle d'une famille. Il faut lire ce simple récit où respirent l poétique mystère, l'amour et l'exquise bonté. (*Univers.*)

LA PERLE CACHÉE

précédé d'une notice biographique sur l'illustrissime auteur. Seul traduction française autorisée. 1 joli vol. in-12. 4e édition . 2 fr.

« Annoncer aux lecteurs chrétiens la traduction d'un nouvel écrit d cardinal Wiseman, c'est leur promettre un plaisir assuré et les convie à une fête. Cette fois encore l'éminent écrivain a puisé aux vives e abondantes sources de l'antiquité et consulté l'histoire des héros d dévouement chrétien. La vie si merveilleusement touchante de sain Alexis l'a heureusement inspiré, et lui a fourni le sujet d'un petit écri dramatique, bien fait pour plaire et pour instruire. » (La scène se pass à Rome sur le mont Aventin, partie à l'intérieur et partie à l'extérieu de la maison d'Euphémianus, pendant le règne d'Honorius et sous l pontificat d'Innocent Ier.)

LA GUERRE NOIRE

SOUVENIRS DE SAINT-DOMINGUE

ROMAN HISTORIQUE

Par J. BERLIOZ D'AURIAC

1 vol. in-12. (*Bibl. S.-G.*) 2e édition . . . 2 fr. 50

Livre étrange et charmant qui fait rire et pleurer, ayant l'attrait et le pathétique des romans les plus en vogue, sans pourtant présenter le moindre danger pour les jeunes imaginations.

Voici l'appréciation de la *Bibliographie catholique;*

« Poussés à bout par l'oppression des Européens, en 1792, cent mille nègres révoltés se levèrent à la fois en armes; à Saint-Domingue surtout, cette guerre fut terrible.

« Ce sont les tableaux les plus saillants de ces terribles représailles que retrace M. Berlioz d'Auriac avec un intérêt soutenu jusqu'à la fin. Ces épisodes, si vivement peints, ne sont pas toute l'histoire de cette grande tempête; ils suffisent néanmoins pour en donner au lecteur une connaissance assez complète.

«Le livre de M. Berlioz est écrit avec chaleur, avec pureté, et il a un charme qui entraîne. »

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS
13, rue de l'Abbaye, 13, Paris.

BIBLE ENFANTINE ILLUSTRÉE

ABRÉGÉ DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT

A L'USAGE DES PETITS ENFANTS

Par M. l'abbé JORRY

1 vol. in-8, texte en gros caractères, avec 125 vignettes, une en tête de chaque page, représentant les principaux faits de la Bible, prix broché. . . . . 2 fr. 50
— Riche cartonnage chrom. . . . . 3 fr. 50
— La même, avec les 125 gravures coloriées, riche cart. . 5 fr. »

Le premier livre qui est placé sous les yeux des petits enfants est souvent celui dont ils gardent mieux le souvenir; il importe donc de le bien choisir, et nous croyons répondre aux vœux de bien des mères en leur offrant des gravures nombreuses tirées des principaux faits de la Bible, avec quelques lignes d'explication. — Notre petite Bible parlera aux enfants de tous les événements extraordinaires qu'on peut leur raconter, de l'Ancien et du Nouveau Testament, et ces courtes lectures ouvriront leurs jeunes intelligences à ce qu'il y a de beau, de vrai et de grand. — Ce livre remplacera avantageusement les anecdotes du Croquemitaine et autres bouffonneries qui peuplent ces tendres imaginations de fantômes ridicules.

IMITATION DE L'ENFANT JÉSUS

Par Mme BOURDON

1 vol. in-32 jésus, illustré, prix broché . . . 0 fr. 75
Reliure toile. . . . . 1 fr. 25

Dédiée aux petits enfants et mise à leur portée, cette Imitation sera le premier livre de piété de l'enfance. Dans un récit touchant et varié, Mme Bourdon suit pas à pas le saint Enfant dans les premières années de sa vie mortelle, ce qui conduit tout naturellement au désir de pratiquer toutes les vertus du jeune âge et surtout à une tendre dévotion au doux Enfant de la crèche et à Marie sa sainte Mère.

TRÉSOR DU CHRÉTIEN

OU LA SCIENCE DU SALUT EN IMAGES

In-18 avec gravures, suivi des prières de la messe appliquées à la passion de Notre-Seigneur, par saint FFANÇOIS DE SALES. Prix. 60 c.

*.

AGATHE

OU LA PREMIÈRE COMMUNION

PAR

Mme BOURDON

Un très beau volume in-12. . . . . 2 fr. 50

Aussitôt que la *Journée chrétienne de la jeune fille* a été connue, on a demandé à l'auteur un livre qui fût comme une préparation à cet excellent ouvrage.

Pour satisfaire à ce désir, madame Bourdon a écrit pour de plus jeunes lectrices cette pieuse et touchante histoire, où, dans un récit plein d'attraits, elle a glissé d'utiles et sérieuses instructions destinées à préparer et à faire mieux comprendre et apprécier cet acte solennel et si important de la première communion.

Voici l'appréciation de S. Em. le cardinal de Bordeaux sur cet ouvrage :

On a sans doute sur la première communion d'innombrables petits volumes, mais il est permis de reprendre ce pieux et important sujet, quand on le traite comme vous avez su le faire dans votre récente publication. Vous avez voulu tout à la fois intéresser, instruire et édifier la jeunesse par une touchante histoire et des instructions qui renferment toutes une admirable droiture de vues, une grande expérience, une rare habileté de pinceau. J'aime à vous voir conduire à Dieu les petits enfants, et je suis convaincu que le bien fait à l'enfance est de tous le plus facile et le plus fécond.

Agréez, Madame, etc. † Ferdinand, Card. Donnet.

JOURNÉE CHRÉTIENNE DE LA JEUNE FILLE

MÉDITATIONS POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

A L'USAGE DES JEUNES PERSONNES

CINQUIÈME ÉDITION

Avec des récits, notices et lectures édifiantes pour chaque dimanche

Par Madame BOURDON

2 beaux vol. in-18, de chacun 650 pages, 2 gr., br..... 6 fr.

Reliés en percaline 7 50	Belle reliure, chagrin plein, tranche dorée, étui . . . . . 16 »
— demi-chagrin de couleur, tranche dorée. . . . . 10 »	Reliure riche en maroquin poli . 35 »

La *Journée chrétienne de la jeune fille* est un recueil de méditations destinées aux jeunes personnes et appropriées, autant que le permet la dignité du sujet, aux devoirs, aux vertus, aux obligations spéciales à leur âge et à leur condition. Mme Bourdon ne demande à ses jeunes lectrices que le petit quart d'heure de réflexion que conseillait sainte Thérèse pour gagner le ciel, et elle leur offre, tout préparé, ce quart d'heure de grâce! Outre ces méditations si pratiques, l'auteur a semé son livre de récits-édifiants et charmants, comme elle sait les faire, choisissant ses héroïnes parmi les femmes et surtout les jeunes filles de ce temps, qui, vivant de la même vie que la nôtre, ont trouvé moyen cependant de se sanctifier et de passer ici-bas, en ne laissant derrière elles que le parfum de leurs bonnes œuvres et de leurs pieux exemples. Quelques lignes de notice sur la vie du saint précèdent la lecture de chaque jour, qui se termine par une pensée tirée de l'Ecriture ou des saints docteurs.

Dès son apparition, cet ouvrage a reçu l'accueil le plus empressé et a eu l'honneur d'être apprécié par plusieurs éminents prélats, qui ont daigné le faire savoir à l'auteur. Ce sont là des gages précieux pour Mme Bourdon ; ils lui donnent l'assurance qu'elle n'a pas travaillé en vain, et que bientôt, encouragées par leurs mères et leurs institutrices, toutes les jeunes filles posséderont l'excellent ouvrage qu'elle leur a destiné.

Approbation de S. Em. Mgr DONNET, *Cardinal-Archevêque de Bordeaux*

MADAME,

En vous accusant réception de votre ouvrage, *Journée chrétienne de la jeune fille*, je veux d'abord vous offrir mes félicitations pour votre dévouement à la jeunesse, et pour le zèle avec lequel vous lui consacrez les riches dons que Dieu vous a faits.

Tandis que d'autres publient pour cet âge des productions qui souvent ne sont pas sans danger, votre élégante plume ne sait que lui parler de Dieu et lui inspirer l'amour du devoir. Vous avez compris que, dans nos jours d'affaissement moral, il est urgent de préparer une génération meilleure; vous avez fait de ce travail de préparation le but de votre vie, et vous dépensez généreusement vos forces à poursuivre ce but véritablement digne de tous vos efforts.

Votre nouvel ouvrage, Madame, est un *Recueil de méditations à l'usage des jeunes personnes*, et ce livre est de nature à hâter le succès de cette grande œuvre de régénération, parce qu'il offre à la jeunesse le moyen le plus efficace de se fixer pour toujours dans le bien. Quoi de plus propre, en effet, que la méditation pour étouffer les passions naissantes, pour préserver de la fascination du monde et pour établir solidement la vertu dans une âme? Pourquoi y a-t-il tant de jeunes filles qui gaspillent leur journée dans la futilité? Pourquoi y a-t-il tant de jeunes femmes qui perdent leur temps à courir après la bagatelle,

et dont la vie se consume dans les folies de la vanité et dans une périlleuse et coupable paresse? C'est qu'elles ne réfléchissent jamais; qu'elles vivent toujours hors d'elles-mêmes, et que, par suite, elles perdent de vue les grandes vérités de la religion. Oui, la légèreté d'esprit, le défaut de réflexion, voilà la source du mal, voilà ce qui jette tant de chrétiennes dans le tourbillon des fêtes et des plaisirs, au mépris de Jésus-Christ et de son Evangile.

Attristée de ce désordre, vous en avez cherché le remède, et le ciel vous a fait la grâce de le trouver en publiant pour les jeunes filles votre *Journée chrétienne*.

La doctrine est d'une exactitude qui feroit honneur à un docteur en théologie; le style est simple, élégant et facile comme dans tous vos écrits : chacune de vos pages exhale le parfum de la piété, et l'on sent que votre livre est sorti d'un cœur brûlant de l'amour de Dieu et du zèle pour les âmes.

Et puis, que dire de vos délicieuses *Notices pour chaque dimanche de l'année?* Est-il possible d'avoir la main plus heureuse dans le choix? Quels types attrayants vous placez sous les yeux de vos lectrices! Non, il n'est pas possible que de pareils exemples ne soient pas contagieux; il n'est pas possible qu'en lisant vos récits, une jeune fille ne se dise pas : Moi aussi je fuirai le monde! moi aussi je serai sainte! moi aussi j'aimerai Dieu et ses pauvres! Ce qu'il y a de bien certain, c'est que vos lectures dominicales feront souvent couler des larmes d'attendrissement.

Enfin, pour formuler en deux mots mon appréciation, votre *Journée chrétienne de la jeune fille* est un véritable livre de piété ; il comble une lacune ; il est destiné, Dieu aidant, à produire le plus grand bien. Aussi suis-je heureux de donner, selon votre désir, ma bénédiction à l'auteur et mon approbation à son œuvre.

Agréez, Madame, l'assurance de ma parfaite considération.

FERDINAND, CARDINAL DONNET, Archevêque de Bordeaux.

27 septembre 1867.

Extraits d'autres lettres adressées à Mme BOURDON sur la *Journée chrétienne de la jeune fille* :

Par Mgr le Card. de Bonald, Arch. de Lyon.

28 mai 1867.

Ce que j'ai lu de vos *Méditations* m'a paru excellent, et je crois que d'autres que les jeunes personnes pourront tirer un grand profit de cette lecture.

Approbation de S. E. le Card.-Arch. de Chambéry.

14 décembre 1867.

Un ecclésiastique instruit, que nous avons prié de lire l'ouvrage intitulé la *Journée chrétienne de la jeune fille*, nous assure qu'il a trouvé dans ce manuel un style correct, une doctrine sûre et une piété solide : il pense qu'il peut être utile, non seulement aux jeunes filles, mais encore à tous ceux qui désirent avoir des sujets de méditations bien exposés. Nous en recommandons la lecture aux personnes pieuses.

† ALEXIS, Card.-Archevêque de Chambéry.

Lettre de Mgr l'Arch. d'Aix.

10 mai 1867.

C'est une bonne pensée, Madame, que vous avez eue de compléter par la *Journée chrétienne de la jeune fille* les pieux ouvrages que vous avez déjà publiés. Dans ce que j'ai lu de celui-ci, la doctrine m'a paru solide, et c'est avec mesure et sagesse que les bons conseils sont donnés.

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS
13, rue de l'Abbaye, 13, Paris.

VIES DES SAINTS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

SUIVANT L'ORDRE DE L'OFFICE ROMAIN

TRADUITES DES LÉGENDES DU BRÉVIAIRE

et de divers suppléments approuvés

SIXIÈME ÉDITION (1882)

Revue, corrigée et augmentée de la VIE DES SAINTS nouvellement canonisés

ET D'UNE PRATIQUE POUR CHAQUE JOUR

Par **MM. DRET** et **LEROUGE**, Chanoines honoraires de Troyes

1 très fort vol. in-12 de 750 p., imprimé en beaux caractères

Approuvé par NN. SS. les Évêques de Troyes, de Rodez et d'Arras

Prix, *franco* . . . . . 4 fr.

Les saints sont les modèles vivants que Dieu propose à notre imitation, et dans notre siècle, où l'on accommode trop souvent la religion à sa manière de vivre, il est de la plus grande urgence de rappeler aux chrétiens et de placer sans cesse sous leurs yeux les exemples des saints. La lecture de ce livre, lorsqu'il était écrit dans les siècles de foi, a fait des milliers de conversions éclatantes. Aujourd'hui on recherche les livres à émotions. Où donc en trouver autant que dans le récit des actes des martyrs, ou dans la vie toute céleste des anachorètes?

Le bréviaire romain renferme des détails précieux, non seulement des saints d'une contrée en particulier, mais des saints de tout l'univers. Ces légendes ont été rédigées avec un soin et des précautions extraordinaires qui n'ont pas été prises pour les Vies des Saints faites par les autres biographes; il y en a qui sont des modèles admirables de piété et d'onction. MM. Dret et Lerouge, en les reproduisant fidèlement avec tout leur intérêt et tout leur charme, en ont formé pour chaque jour et de façon à être lue par les personnes même les plus occupées, la meilleure Vie des Saints abrégée qui existe.

Nous venons de réimprimer cet ouvrage pour la sixième fois, c'est dire suffisamment combien il a été apprécié. Cette nouvelle édition est bien supérieure aux précédentes; elle a été revue par les auteurs avec le plus grand soin; ils y ont ajouté une pratique pour chaque jour, ainsi que la Vie des saints nouvellement canonisés.

Une grande amélioration aussi a été apportée à l'exécution typographique; un plus beau papier, des caractères plus gros en rendent la lecture facile, même aux personnes âgées. Puisse cet excellent livre être bientôt dans toutes les familles et y produire des fruits de salut! C'est le vœu le plus cher des auteurs, c'est aussi celui de NN. SS. les évêques d'Arras, de Troyes et de Rodez, qui ont approuvé cet excellent ouvrage!

HISTOIRE DE SAINT VINCENT DE PAUL

D'après les documents les plus anciens et les plus authentiques, par M. le vicomte DE BUSSIÈRE. Deuxième édition, revue et corrigée par l'auteur. 2 forts volumes in-12, approuvés par S. G. Mgr l'évêque d'Arras..... 4 fr.

La meilleure histoire d'un saint est celle qui se borne à raconter sa vie, à faire admirer et aimer ses vertus, à mettre en évidence les services qu'il a rendus à l'Église et à l'humanité. Aucun saint ne fournissait à un tel cadre une plus abondante matière ; aucun auteur ne s'y est mieux conformé et ne l'a mieux rempli que M. de Bussière. Son histoire est la seule qui nous donne une idée vraiment exacte du grand serviteur de Dieu, qui fut à la fois une des plus grandes gloires de l'Église et de la France. — On en a fait, il est vrai, de plus étendues, mais point de plus édifiantes et de plus complètes. — Mieux écrites que toutes les autres, elle a sur celles d'Abelly et de Collet le mérite de la forme, sur celle de M l'abbé Maynard, le précieux avantage de ne point noyer la vie du *saint* dans l'histoire bien différente des événements de son siècle.

HISTOIRE DE SAINT PIERRE

Par Amédée GABOURD

1 vol. in-8 (450 pages) . . . . . 6 fr.

L'histoire particulière de saint Pierre se confond avec celle des commencements de la religion chrétienne, mais l'obscurité qui enveloppe les actes personnels de cet Apôtre et de ses compagnons est dissipée d'une manière remarquable par les documents nombreux puisés dans les Livres sacrés, aux sources historiques les plus irréfutables et les témoignages les plus authentiques que l'auteur a rassemblés dans cet important ouvrage. Aux ténèbres de la fausse science et aux usurpations de l'impiété et de l'incrédulité, M. Gabourd oppose victorieusement les bases sur lesquelles sont établis l'autorité divine de l'Église, les droits imprescriptibles de la Papauté, le passé et l'avenir de la religion catholique.

VIE DE SAINT CHARLES BORROMÉE

Par M. COLOMBEL-GABOURD

1 beau vol. in-8, *franco*. . . . . 7 fr.
Le même, 1 fort vol. in-12, *franco* . . . . 4 fr.

Ce livre a valu à son auteur des lettres épiscopales fort élogieuses et de nombreux articles bibliographiques.

L'ouvrage se divise en trois parties. La première partie s'étend du 2 octobre 1538, date de la naissance du Saint, au [illegible] avril 1558, époque où il put enfin venir résider à Milan. La deuxième partie nous fait assister à ses premiers travaux et va jusqu'à la peste de Milan (1576). Rien n'est douloureux comme cet épisode, mais rien n'est grand comme le dévouement du saint archevêque. La troisième partie nous raconte les dernières luttes, les dernières fatigues de son épiscopat qui l'épuisent et le mènent au tombeau ; on chercherait dans bien des livres avant de trouver un passage aussi touchant que celui de la dernière maladie et les derniers moments du Saint. (Extrait des *Études religieuses*.)

HISTOIRE DE Ste ROSELINE DE VILLENEUVE

Et de l'influence civilisatrice de l'ordre des Chartreux, par le comte H. DE VILLENEUVE-FLAYOSC. 1 magnifique vol. in-8 de 536 p.; notes, pièces justificatives, etc . . . . . 6 fr.

L'*Histoire de sainte Roseline* rappelle involontairement un autre ouvrage du même genre justement célèbre: l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, par M. de Montalembert. Issue d'une famille princière, sainte Roseline avait aussi préféré aux avantages du monde l'honneur de servir les pauvres, les malades et les lépreux: la tradition nous a montré renouvelant le miracle des pains changés en roses vermeilles; plus tard, renonçant aux joies de la famille, elle embrasse la règle austère des maisons carthusiennes, et, toutefois ne reste pas indifférente aux intérêts de son pays et de son siècle. Aucune religieuse chartreuse n'a été plus célèbre pendant sa vie, ni plus honorée après sa mort que sainte Roseline. Son corps, après six siècles, est encore intact. La corruption du tombeau ne l'a pas atteinte, et, aujourd'hui même, chacun peut constater cette merveilleuse conservation. M. le comte de Villeneuve-Flayosc, auteur déjà de plusieurs ouvrages scientifiques, a donc rempli un pieux devoir en élevant un monument littéraire à celle qui a fait rayonner sur sa famille la plus pure de toutes les gloires, celle de la sainteté, et l'influence que cette glorieuse sainte a exercée sur son siècle a amené l'auteur à faire en même temps une étude remarquable sur une époque peu connue de nos jours. Cet ouvrage est écrit avec un légitime enthousiasme et une jeunesse de style surprenante.

VIE ET ŒUVRES DE Ste CATHERINE DE GÊNES

Par M. le Vicomte Th. DE BUSSIÈRES

1 très fort vol. in-12 (500 pages), *franco*. . . . . 3 fr. 75

Cet important ouvrage comprend trois divisions distinctes : la première, qui forme environ la moitié du volume, renferme l'histoire et la vie de sainte Catherine de Gênes. La seconde contient un *Traité du Purgatoire* d'après le texte même de la sainte ; et enfin dans la troisième sont les dialogues de la bienheureuse et séraphique Catherine entre l'âme, le corps, l'amour-propre, l'esprit, l'humanité et Notre-Seigneur. Dans cette dernière partie, la sainte raconte : 1° Comment elle a été séduite par les attraits du monde, et comment ensuite elle a été parfaitement convertie à Dieu et s'est adonnée aux œuvres austères de la pénitence. 2° Elle décrit la sublime perfection de la vie spirituelle à laquelle elle est arrivée. 3° Elle traite de l'amour divin et de ses merveilleux effets, tels qu'elle les a éprouvés en elle-même. Telle est la substance de ce livre profond, sérieux, ascétique et supérieur, que toute personne pieuse devra posséder si de temps en temps elle désire retremper son âme dans la lecture de quelques pages inspirées par Dieu lui-même.

LÉGENDE DE NOTRE-DAME

Histoire de la sainte Vierge, d'après les monuments et les écrits du moyen âge, par M. l'abbé J. E. DARRAS, chanoine honoraire d'Ajaccio. 3e édition considérablement augmentée, ornée de 16 gravures d'après les anciens vitraux. Très beau vol. in-12, 450 p. . . 3 fr.

Voici comment s'exprime Mgr l'évêque de Troyes, dans l'approbation qu'il a donnée à ce charmant ouvrage : « Les récits qu'il contient, entièrement puisés dans les monuments et les écrits du moyen âge, ne peuvent qu'intéresser et édifier les serviteurs de la Reine du ciel en leur faisant connaître les gracieuses traditions dont la foi naïve de nos aïeux a entouré son souvenir. »

VIE DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE

Par **M. de BOIS-AUBRY**

1 beau volume in-12 de 354 pages..... 2 fr.

S'il a fallu un homme dont la vie entière fût l'opposé de l'esprit de son époque, un saint dont les vertus et les exemples fussent le soutien de l'Eglise au XVe siècle, cet homme, ce saint, on le trouvera dans François de Paule ; et le doigt de Dieu étant trop visiblement tracé dans cette existence pour que l'on en méconnaisse l'action, chacun lira ce livre, non-seulement pour sa propre édification, mais aussi pour connaître les révoltes de ces réformateurs qui ont ébranlé les fondements de l'Eglise catholique.

Légende de saint François d'Assise, par ses compagnons. Manuscrit du XIIIe siècle, publié pour la première fois, par M. Simon DE LA TREICHE. 1 joli vol. in-12, accompagné de notes et suivi des cantiques d'amour attribués à saint François, traduit mot à mot suivant la mesure des vers italiens ..... 2 fr. 50

Vie de Sainte Jeanne de Chantal, fondatrice de la Visitation, par M. ROUSSEL. 1 vol. in-18..... 50 c.

Vie du Vénérable François-Xavier Bianchi, barnabite, par le R. P. BARAVELLI, de la même congrégation, traduite de l'italien, par l'abbé VALETTE, chanoine de Paris. 1 vol. in-12 ..... 2 fr. 50

Vie de la Bienheureuse Marguerite Marie Alacoque, avec le procès de béatification, suivie d'une notice historique sur la dévotion au Sacré-Cœur et d'un aperçu des principales causes de canonisation et de béatification, actuellement introduites en cour de Rome, par M. l'abbé MARILLIER, du diocèse de Nevers. 1 vol. in-12..... 2 fr.

Vie de la sœur Marie de Saint-Gabriel, religieuse hospitalière, protégée du glorieux patriarche saint Joseph, par un religieux bénédictin de France. 1 vol. in-18 raisin..... 1 fr. 25

Vie de sainte Adelaïde, impératrice, épisode de l'histoire du Xe siècle, tiré de saint Odilon. 1 vol. in-18..... 60 c.

Histoire du Bienheureux Jean, surnommé l'humble, seigneur de Montmirail et Brie. In-12..... 4 fr.

Histoire de Montmirail en Brie. In-12..... 3 fr.

Histoire de sainte Godelive de Ghistelles, légendes du IIe siècle, par de BACKER. In-18..... 60 c.

Histoire de sainte Odile, patronne de l'Alsace, par M. de BUSSIÈRES. In-12, *franco*..... 2 fr.

Vie de Jacques Gallemant, dit l'homme de Dieu, par l'abbé TROU. In-12 ..... 1 fr.

Vie de M. Benigne Joly, ou le Père des Pauvres, par Dom Ant. BEAUGENDRE. 1 vol. in-12, 430 p..... 3 fr.

Histoire du Pape Alexandre VI (1431-1503). In-12..... 75 c.

Histoire du Pape Boniface VIII (1217-1303). In-12 ..... 75 c.

Histoire du Pape Grégoire VII (1013-1085). In-12..... 75 c.

Histoire du Pape Innocent III (1160-1216). In-12..... 1 fr. 25

Les Saints du mois ou Lectures pratiques de la Vie des saints les plus célèbres et des principaux mystères de la religion, avec pensées, réflexions, prière et exhortation pour chaque jour du mois, par M. l'abbé LEGUILLOU. 1 gros vol. in-18..... 3 fr.

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES

DE

Mme BOURDON

L'éloge de Mme Bourdon n'est plus à faire. Douée d'une instruction profonde et solide, d'une imagination brillante et facile, Mme Bourdon n'a jusqu'ici rencontré que des succès. C'est que l'auteur excelle à rendre dans un style ému délicat et pur les scènes de la vie domestiques. L'ensemble de son œuvre, éminemment moralisatrice, forme toute une bibliothèque de famille, la meilleure, que nous connaissions.

(*Courrier de la Gironde*)

Volumes à **3** *francs.*

Henriette de Bréhault.
Un Rêve accompli.
Seule dans Paris.

Volumes à **2** *fr.* **50**

Histoire d'un agent de change.
Les premiers et les derniers.
Agathe, ou la 1re communion.

Volumes à **2** *francs.*

Abnégation.
Adoption (L').
Andrée d'Effauges.
Antoinette Lemirre.
Catherine Hervey.
Denise.
Euphrasie.
Fabienne et son père.
Famille Reydel (La).
Faute d'orthographe (Une).
Ferme aux Ifs (La).
Héritage de Françoise (L').
Heures de solitude
Histoire de Marie Stuart.
Marie Tudor et Elisabeth d'Angleterre.
Marcia.
Marthe Blondel.
Nouvelles historiques
Orpheline.
Pain quotidien (Le).
Pulchérie.
Servantes de Dieu (Les).
Souvenirs d'une famille du peuple
Trois Sœurs (Les).
Types féminins.
Veillées du patronage
Viviane.

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

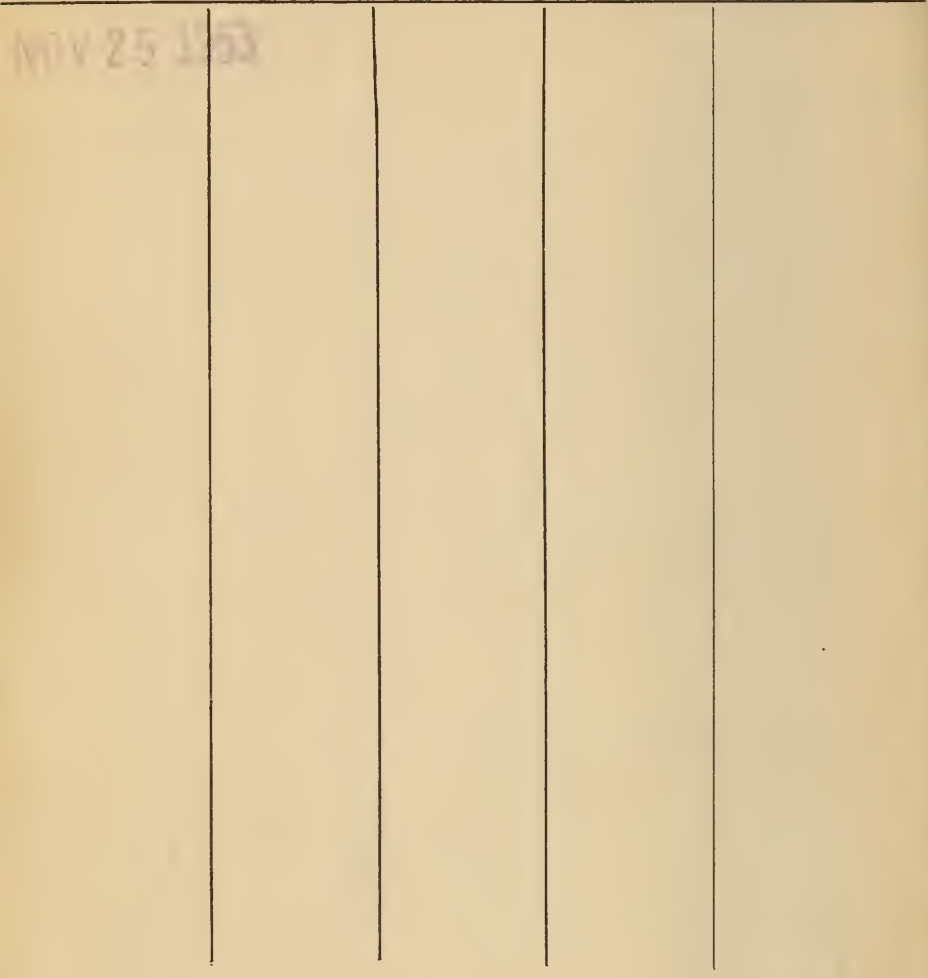
Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.



a39003 003483129b

CE PQ 2193
.B5M 1882
COO BEGON, FANNY MES TIROIRS.
ACC# 1220452